U d'/of OTTAWA
39003002133832

(2)
177-13-148

# COURSE
# EN VOITURIN.

## DU MÊME AUTEUR.

| | |
|---|---|
| LAUZUN. | 2 vol. |
| ANNE BOLEYN. | 2 vol. |
| MIGNARD ET RIGAUD. | 2 vol. |
| BRACELET. | 1 vol. |
| GUISE ET RIOM. | 2 vol. |
| FEMMES DE LA RÉGENCE. | 2 vol. |
| AMOURS DE PLÉNOCHES. | 1 vol. |
| MADAME DE LAGUETTE. | 1 vol. |

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

REL C AUG 1 5 197

# COURSE

# EN VOITURIN

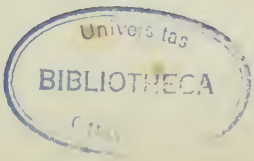
(ITALIE ET SICILE.)

PAR

PAUL DE MUSSET.

II

PARIS.
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
21, QUAI DES AUGUSTINS.
1845



PQ
2374
.M2C6
1845
V.2

# I

## PALERME.

Le lendemain du jour où me fut racontée l'histoire de la belle toppatelle, j'eus le plaisir de voir arriver à Catane mon ami le comte de M... J'avais quitté l'hôtel de la *Couronne*, malgré le grand cas que la jeune miss dont j'ai parlé faisait du patron de cette auberge et de son fromage blanc. Je me trouvai beaucoup mieux à l'hôtel de l'*Etna*, où l'on m'avait donné une immense chambre à coucher et un salon orné de fresques, dans lequel au-

raient pu tenir deux cents personnes, le tout pour un prix si modique qu'on aurait peine à m'en croire. Le comte de M... partagea mon appartement, qui sans lui m'eût paru d'une grandeur à donner le cauchemar. Nous employâmes notre première soirée à faire des projets de voyage. J'étais pressé de voir Palerme, et M... ne songeait encore qu'à Syracuse. Il me fallut lui donner un congé de deux jours pour satisfaire son envie. Comme il était bon marcheur, il crut parer à l'inconvénient des mauvais chemins par l'excellence de ses jambes. Il n'écouta mes avertissements que d'une oreille, et aussitôt qu'il eut acheté une paire de gros souliers bien larges, il se mit à tourner rapidement autour de la chambre en s'écriant qu'il voulait partir. Midi venait de sonner quand il sortit de Catane à pied, suivi d'un enfant de douze ans monté sur un mulet. C'était s'embarquer trop tard de six heures pour arriver à Syracuse avant la clôture des portes. Des nuages s'amoncelaient sur les montagnes et promettaient de la pluie. Le

souvenir des gîtes siciliens me revenant à l'esprit, je tremblai pour l'imprudent M..., et je comptai sur ce petit voyage pour calmer son humeur vagabonde, et le remettre à mon niveau.

Si par hasard on ma soupçonné d'exagération dans le récit de mes infortunes, on verra par les aventures du comte de M..., ce que c'est qu'une excursion à Syracuse. A peine l'intrépide marcheur eut-il passé le village de Lagnone qu'il reçut une de ces averses méridionales où le ciel semble vouloir écraser la terre. Ce sont des revanches que prennent les nuages après de longs intervalles de chaleur et de sécheresse. M..., résolu à ne s'effrayer de rien, franchit comme un trait buissons, fossés, rochers et bras de mer, toujours infatigable, et de plus en plus enchanté de ses souliers. Cependant la nuit la plus obscure vint se joindre au mauvais temps pour rendre la situation tout à fait périlleuse. De Lagnone à Priolo la distance est de quinze milles, et on ne trouve pas un abri dans ce désert. Ne

voyant plus où il posait pied, M... s'enveloppa de son manteau et monta sur le mulet avec le petit guide en croupe. Bien lui prit de s'être confié à l'instinct de sa monture, car, sur un pont en réparation, le mulet s'arrêta court au moment de tomber dans le torrent. Un pas de plus, et ils disparaissaient tous trois. Le petit guide, qui n'était pas venu depuis longtemps à Syracuse, reconnut, en se traînant sur ses genoux, que le pont était rompu, et il se mit à pleurer en poussant des cris lamentables. M..., percé jusqu'aux os par la pluie et tremblant de froid, ne songea plus qu'à chercher un asile. Vers minuit, ayant perdu son chemin, il voulait sérieusement éventrer son mulet avec un couteau pour se réchauffer dans le sang de ce malheureux serviteur, lorsqu'il aperçut à deux pas de lui quelque chose de semblable à un bâtiment. Le hasard l'avait conduit à une écurie appelée le *Fondaco della Palma*, et qui sert de refuge aux muletiers pendant la mauvaise saison. M... frappa contre la porte à coups redoublés. On lui ouvrit

après un long pourpaler dans lequel il tâcha de prouver qu'il était bien un homme de chair et d'os. Les bons muletiers s'empressèrent alors d'allumer du feu, firent sécher les habits du *signor* français, lui donnèrent pour lit une auge garnie de filasse, lui souhaitèrent une bonne nuit, et se rendormirent. A peine l'écurie fut-elle retombée dans l'obscurité, que les insectes accoururent par escadrons. Des rats se joignirent à eux. Un coq, grimpé sur le pied de l'auge, célébrait par ses chants la marche des heures. Deux pourceaux et une chienne suivie de ses petits voulaient absolument dévorer la provision de bouche enfermée dans le sac de nuit dont M... s'était fait un oreiller. La nuit entière se passa en combats contre toutes sortes d'ennemis. Le soleil parut enfin. M... dit adieu aux muletiers, et, comme il ne croyait pas les revoir sur cette terre, il leur promit de les remercier encore de leur hospitalité dans le paradis, ce qui étonna beaucoup ces braves gens à qui on avait assuré que les Français suivaient la religion musulmane.

Le peuple de la Sicile a d'excellentes raisons de ne pas nous connaître. Les traités de poste nous interdisent toute communication directe avec cette île. Nos bateaux à vapeur qui sillonnent la Méditerranée passent en vue des côtes sans y aborder. Un privilége accorde aux seuls bateaux napolitains le droit d'entrée dans les ports, ce qui constitue un blocus permanent dont on comprend aisément les conséquences. Les idées de l'Occident peuvent aller où il leur plaira, jamais elles ne mettront le pied en Sicile sans permission. Il ne serait pas vrai de dire que ce pays soit arriéré d'un siècle; il a marché de son côté sans le secours des autres, aidé faiblement par les reflets que Naples lui envoie. A force d'intelligence, la Sicile supplée à ce qui lui manque, et son originalité se soutient tandis que tout se façonne sur le même modèle dans le reste de l'Europe. En allant de Saint-Jean-d'Acre à Moscou, l'aigle de Napoléon a volé par-dessus la Sicile, et le regard du conquérant ne s'est point arrêté sur cette île magnifique en exa-

minant la carte d'Europe. Il y eût songé plus tard, s'il ne se fût égaré dans les neiges de la Russie. Le bruit de nos guerres n'a porté à Palerme que des échos ; on s'y souvient mieux de Charles d'Anjou, et on juge notre caractère par l'éternelle histoire des vêpres siciliennes, dont on est très-fier, quoique je n'aie jamais bien compris ce qu'il y avait de si glorieux à égorger des gens sans défense après leur avoir fait prononcer en italien le mot *pois-chiche*. Sur ces renseignements qui datent de 1282, il n'est pas étonnant que le vulgaire ne connaisse pas parfaitement les Français, et si, en enseignant le catéchisme, on dit aux enfants et aux bonnes gens que nous sommes des Turcs, il n'y a là personne pour prouver le contraire.

Le comte de M... eut soin cependant d'apprendre aux muletiers que nous sommes chrétiens et les quitta fort touché de leurs bons procédés. En arrivant à Syracuse, il oublia comme moi ses infortunes devant les tombeaux antiques et devant la statue de Vénus.

Sans être à la hauteur des quatre Vénus les plus célèbres, cette statue porte encore le cachet de l'art grec. Les bras manquent, mais un petit morceau de marbre placé sur le sein gauche, et destiné à servir d'appui à la main droite, montre que la pose était celle des deux Vénus de Médicis et Capitoline. Le dos et les épaules sont d'une beauté parfaite; les jambes seules, qui pèchent par trop de force et de roideur, gâtent l'ensemble du morceau et le rejettent parmi les ouvrages de second ordre.

Le soir du troisième jour, M... rentra dans Catane exténué de fatigue. Une fois qu'il se fut donné la satisfaction de me raconter ses vicissitudes en face d'un poulet rôti, sa bonne humeur lui revint, et nous entrâmes en grande conférence au sujet du voyage à Palerme. Il s'agissait de traverser la Sicile entière. Les deux seuls points intéressants qui se trouvassent sur notre chemin étaient Girgenti et les ruines de Sélinunte. Un guide fameux nous proposait de faire cette tournée en onze jours,

à dos de mulet. Le célèbre Luigi était porteur des certificats les plus honorables, attestant ses connaissances archéologiques et culinaires. Notre patron d'auberge assurait que nous ne trouverions jamais une aussi belle occasion de voyager agréablement. Nous hésitions : une mauvaise nuit est bientôt passée; mais onze nuits mauvaises et consécutives méritent bien qu'on délibère. Nous allions entrer dans le mois de mai, le soleil prenait tous les jours une force effrayante. Les symptômes de la grande chaleur commençaient à paraître. Des mille-pieds longs de deux pouces couraient sur les murs avec une agilité merveilleuse; les *scarafones* sortaient de leurs trous par bataillons, et il n'y avait qu'à soulever des pots de fleurs pour y trouver des couples de scorpions entourés de leurs nombreuses familles. Le vent maintenait bien un peu de fraîcheur dans l'air; mais, depuis le matin, il tournait au sirocco, et, pour peu qu'il se fixât au sud, la Sicile pouvait devenir tout à coup une vaste fournaise.

— Puisque vos seigneuries, disait Luigi, ont déjà vu Syracuse, nous ne ferons que la traverser, et nous irons coucher le second jour à Noto, où l'auberge est bonne.

— Et pourquoi ne parlez-vous pas de la première nuit? demandai-je au guide.

— Si je n'en dis rien à vos exellences, c'est qu'elle sera parfaite. Nous la passerons dans la jolie petite locanda de Priolo.

— Priolo! m'écriai-je; vous appelez cela une jolie petite locanda? Revenez demain, Luigi, je veux réfléchir encore.

— Et pendant l'heure de la chaleur, demanda M..., où nous reposerons-nous?

— Dans un endroit délicieux fait exprès pour le *rinfresco*, et qu'on nomme le *Fondaco della Palma*.

— Revenez demain, Luigi, revenez demain.

Le lendemain, une affiche étalée sur les murs de notre hôtel annonçait que le bateau à vapeur *le Duc de Calabre* ferait, dans la nuit du 3 au 4 mai, le trajet de Messine à Palerme. Notre parti fut pris aussitôt. Nous renonçâmes

aux ruines de Sélinunte et aux temples de Girgenti. Le courrier nous mena lestement à Messine, et, le 3 mai au soir, nous étions à bord du *Duc de Calabre*, fort enchantés de convertir un voyage de onze jours en une promenade agréable de dix heures. On sortit du détroit avant l'*Angelus*, et nous vîmes bientôt les îles Lipari. La nuit était belle. Un passager napolitain, excellent musicien, prit un guitare et nous chanta des romances populaires et des fragments d'opéra. Le temps s'écoula ainsi trop vite à notre gré. Les phares du cap Roland et du port de Cefalù brillèrent comme des étoiles filantes, et les premières lueurs du matin vinrent nous montrer au loin Palerme entourée par le collier de montagnes qui lui a fait donner le surnom poétique de Coquille d'or.

Le cap Zaferano et le mont Pellegrino, placés en sentinelles avancées, forment les deux extrémités du collier qui encadre la baie, et le fond des montagnes sert de repoussoir aux tours blanches et aux dômes de la

ville, qu'on embrasse d'un seul coup d'œil. Palerme a sur Naples l'avantage d'être de trois degrés plus au sud, ce qui fait une différence notable dans l'éclat de la lumière et la précision des contours. La teinte bleue qui colore l'île de Capri serait faible à côté du bleu foncé de Palerme, et c'est une jouissance que de se sentir plus voisin du soleil.

La Sicile est constituée pour former un pays peuplé, heureux et recherché. C'est comme une terre promise. Celui qui vient du Nord, en pensant à son pays natal, ne le retrouve plus dans sa mémoire qu'enveloppé de frimas et de brouillards. L'Italie elle-même a les pâles couleurs, et la France paraît cristallisée au fond d'une glacière. Assurément nos campagnes sont florissantes, elles produisent tout ce que le sol peut donner; il y a même tel département, dépouillé de ses arbres par la spéculation, que la charrue, la bande noire et les usines convertissent en mine d'or, et qui nourrit et enrichit les êtres inquiets et ambitieux qui le pressurent; mais on n'y verra

bientôt plus une branche d'arbre où reposer ses yeux, ni une toise carrée de mousse pour s'asseoir. Tandis que la France devient nue à force de travail, la Sicile reste un désert par inertie; elle en souffre, elle en gémit, et elle a raison; cependant, si jamais le vent de l'exploitation sèche ses marais, abat ses bois et ses châteaux, divise ses grands domaines en petites propriétés, aussitôt, avec le triomphe des intérêts matériels, entreront par la même porte, comme chez nous, la figure blême de l'ennui et le suicide silencieux, son pistolet à la main; car la triste condition de l'homme est de n'atteindre jamais un bien sans faire sortir de terre un mal auquel il n'a pas songé. En attendant la Sicile à fort à faire avant de souffrir les mêmes maux que nous. Elle fermente sans pousser les clameurs légales de l'Irlande, et le caractère de ses habitants est très-porté au changement. Le Sicilien est intelligent, fier et passionné. Il méprise injustement le Napolitain, qui lui serait au moins égal s'il avait plus de dignité naturelle. Les

deux peuples pourraient se convenir et s'aimer, ils se détestent de tout leur cœur ; et comme ils ne tiennent compte tous deux que des sympathies et antipathies, il n'y a pas de raisonnement à leur faire. On ne voit guère un Sicilien et un Napolitain se donner la main. En allant à Messine, nous étions avec quatre habitants de Catane qui n'ouvrirent pas la bouche, parce que le courrier était napolitain ; ils se bornèrent à causer par les regards, les signes et les jeux de physionomie ; c'est un mode de converser qu'ils poussent à un degré de perfection qu'on ne peut bien apprécier si on ne les prie de traduire avec la parole tout ce qu'ils ont échangé ainsi. Jamais il n'y eut de gens mieux organisés pour la conspiration. L'œil le plus sagace ne saurait pénétrer jusqu'à la pensée qu'ils veulent tenir secrète. Malgré cette dissimulation profonde, ils sont ouverts, francs et gracieux pour les personnes qu'ils aiment, et surtout pour les étrangers, dont ils n'ont aucune raison de se défier. Ils disent leurs espérances, leurs projets, leurs

désirs, à un inconnu, qui les croirait volontiers imprudents ou légers, parce qu'il ne sait pas avec quel admirable coup d'œil un Sicilien devine les sentiments de celui à qui il parle.

Lorsqu'un préjugé s'est établi dans une tête sicilienne, il n'en veut plus sortir. En 1837, le choléra fit d'horribles ravages à Palerme. Toute la population fut atteinte, et le tiers en mourut. On s'imagina que l'eau et les aliments étaient empoisonnés. D'où pouvait venir le poison, si ce n'est de Naples? J'ai vu des hommes éclairés qui croient encore à cette fable.

Toute le monde a des défauts; celui du Sicilien est la jalousie. Cette sombre passion plane sur l'île entière comme un oiseau sinistre. Les villes se portent envie entre elles; Messine est jalouse de Palerme, Catane est jalouse de Messine, Syracuse est jalouse de Noto. Palerme, plus belle, plus riche et plus lumineuse que toutes les autres, s'abaisse encore à la jalousie. Les hommes de talent, qui auraient tant besoin de s'unir pour briser

le cercle qui les renferme et rappeler sur leur pays oublié l'attention dont il est digne, s'isolent et se nuisent réciproquement. Notre premier soin, en arrivant à Palerme, fut de porter à son adresse une lettre d'introduction auprès d'un jeune écrivain de mérite, M. Linarès, qui a pubilé en 1842 un petit recueil de légendes siciliennes. La première édition de ces nouvelles avait été épuisée en peu de jours; elles sont écrites avec grâce, et n'ont d'autre défaut que le manque de sobriété, qui est un travers inhérent à la nature italienne, et dont l'organisation plus forte du Sicilien aurait dû préserver l'auteur. Un jour que M. Linarès avait laissé sa carte de visite à notre hôtel, le patron d'auberge, don Fernando, espèce de cyclope, nous dit en apportant cette carte :

— En voici un qui a été bien persécuté depuis un an qu'il a écrit son ouvrage. Tout le monde lui a fait la guerre, et je ne m'étonnerais pas qu'il fût obligé de quitter le pays.

— Comment! demandai-je à don Fernando, il a donc attaqué les gens dans son ouvrage?

— Attaqué les gens! il n'aurait plus manqué que cela! On s'en serait bien réjoui, car c'eût été une excellente raison de se défaire de lui. Non vraiment; il n'a parlé que des choses du temps passé; mais il a eu du succès, et c'est assez pour qu'on le déteste . Celui qui a plus d'esprit que les autres est leur ennemi.

Il y a une autre jalousie plus noble, que le Sicilien pousse à un degré qui s'appellerait de la folie en France : c'est celle causée par l'amour. Dans l'intérieur des terres, il n'est pas rare de voir le mari jaloux tuer sa femme, et cela ne fait aucun bruit. Les jeunes gens se défient si bien d'eux-mêmes sur ce point, que, pour se divertir en bonne intelligence, ils vont de leur côté, et laissent les femmes ensemble. Il suffirait de deux beaux yeux pour changer la partie de plaisir en querelle, et brouiller mortellement les amis. Aussi voit-on dans les fêtes des bandes de garçons qui jouent dans un coin ou boivent sous une treille, tandis que les jeunes filles dansent entre elles, ce qui paraîtrait fort étrange à notre jeunesse galante et

peu jalouse, pour qui toute partie de plaisir est insipide quand les femmes n'en sont pas.

Après avoir parcouru un pays éteint, nous eûmes un grand plaisir à nous retrouver dans une capitale riche et animée. Palerme est la tête de la Sicile. C'est là que se retirent l'âme et la force de l'île entière. La ville est une des plus séduisantes du monde. Deux grandes rues qui se croisent à angle droit la partagent en quatre triangles égaux, ce qui permet à l'étranger d'y reconnaître aisément son chemin, sans causer pourtant une régularité fastidieuse. L'une de ces rues porte le nom de Tolède, et il faut que Tolède soit une ville bien splendide pour que les Espagnols aient donné partout son nom aux belles rues. Le Tolède de Palerme n'est pas aussi bruyant que celui de Naples, qui est le lieu le plus tumultueux de la terre; mais il n'en est que plus agréable. On y circule à l'abri sous de larges auvents garnis de festons que l'air agite gaiement. On s'y croirait dans l'ancienne Bagdad du calife Haaroun, avec cette différence que

les femmes n'y sont pas voilées. Les Palermitaines vont partout la tête découverte, parées seulement de leurs magnifiques cheveux. Lorsqu'elles passent au soleil, elles se couvrent avec leur châle jaune, qu'elles rabaissent sur les épaules aussitôt qu'elles arrivent à l'ombre, et dans ce mouvement, qui se répète souvent, elles ont beaucoup de grâce. Je ne parle point ici des *belles dames*, qui suivent de loin les modes de Paris, et qui se coiffent de l'ustensile informe appelé chapeau.

La véritable Palermitaine est svelte comme la Vénus de Syracuse ; mais elle a comme elle les jambes et les pieds un peu forts. Il est superflu de la citer pour la grandeur extraordinaire des yeux, car il n'y a pas dans toute la Sicile une paire d'yeux petits. Ceux de Palerme ont une douceur particulière et un air de bienveillance qui, m'a-t-on dit, trompe rarement. Les traits sont en général réguliers, la démarche est nonchalante, et, dans la physionomie, on distingue au plus haut degré tous les instincts de la femme par excellence.

En Sicile, la légèreté de tête et la coquetterie ne sont pas un badinage comme dans le Nord, à cause de la sensualité antique qui les soutient et derrière laquelle arrivent la chaleur du sang et les passions africaines; ce qui constitue un ensemble intéressant sorti du mélange des races grecque et sarrasine. La Palermitaine s'attache vite et fortement. C'est toujours une chose grave qu'une affaire de cœur avec elle. Des étrangers s'y sont trouvés pris comme Renaud dans les filets d'Armide, et n'en seraient jamais sortis si l'infidélité de l'enchanteresse ne les eût délivrés. D'autres ont fini moins heureusement et portent sur la figure ou entre les côtes des traces de la jalousie sicilienne. Pour être juste, il faut considérer comme circonstance atténuante de la jalousie des hommes le penchant des femmes pour une galanterie suivie de passion. Ce sont, de part et d'autre, des naturels énergiques, qui ne sentent rien à demi.

On ne trouve à la rigueur dans Palerme que deux édifices vraiment sarrasins; mais il

est à remarquer que les artistes normands ou espagnols, en apportant un goût nouveau, ont cependant adopté aussi celui de leurs prédécesseurs. La cathédrale ressemble aux monuments les plus élégants et les plus gracieux que le main des Maures ait jamais produits ; la porte de Charle-Quint, élevée en mémoire de la défaite des Arabes, se prendrait pour l'ouvrage des Arabes eux-mêmes. Beaucoup de maisons, construites dans le XVI^e siècle, ont des fenêtres ornées du trèfle et du fer de lance. Les visages bruns qui paraissent à ces fenêtres ne sont pas moins sarrasins que le cadre qui les entoure.

Don Fernando, notre patron d'auberge, nous avait pris en amitié. C'était un géant borgne, dont la figure était capable de faire mourir une femme en couches. En le voyant horrible la serviette à la main, je le devinais sublime le mousquet sur l'épaule, défendant le passage d'une montagne, et je l'aimais d'autant plus sous cette perspective, que dans son corps de mastodonte habitait l'âme

d'un mouton. Un jour que le soleil était resplendissant, don Fernando entra de bon matin dans notre appartement et réveilla tout doucement le comte de M... pour lui conseiller d'aller voir la fête de la Bagheria, qui est la plus belle des environs de Palerme. Nous envoyâmes aussitôt un exprès à M. Linarès, afin de changer le programme de la journée, et il vint au bout d'une heure nous chercher avec un carrosse de louage. Tout Palerme était déjà sur la route. La Bagheria est un joli village situé près du cap Zaferano, d'où on aperçoit la mer de deux côtés à la fois. Les plus riches maisons de campagne entourent ce Saint-Cloud de la Sicile; quoiqu'elles fussent habitées dans ce moment, les portes étaient ouvertes aux curieux, et la foule entrait partout. On voyait sur les balcons des groupes de femmes coiffées en cheveux et d'une beauté redoutable pour les yeux des gens du Nord. Nous visitâmes la célèbre villa Palagonia, qui paraît consacrée au culte de la laideur. Une centaine de sculptures grima-

çantes et monstrueuses gardent la cour et toutes les issues du palais, qui est lui-même une construction bizarre, où les règles de l'architecture sont bravées hardiment. Malgré le luxe prodigieux de ses marbres, les dorures de ses décors, et ses plafonds en glaces, la villa Palagonia prouverait, si on en pouvait douter, que la recherche du beau est la seule recette pour composer un ouvrage aimable. La villa Valguarnera, beaucoup moins riche que l'autre, nous plut davantage, surtout à cause des jardins et des points de vue, qui égalent les sites les plus vantés de Sorrente et de Capri.

Lorsque nous eûmes employé la moitié de la journée à parcourir les maisons de campagne, nous entrâmes dans une *locanda*. Tout le monde voulait dîner à la fois. Le cuisinier, au milieu de ses aides, se multipliait comme le prince de Condé au combat de la porte Saint-Antoine. En un clin d'œil, toutes les tables furent dressées et couvertes de plats fumants. On nous servit en plein air, sur une terrasse où l'odeur des citronniers en fleurs

se mariait avec les parfums plus robustes de la cuisine. Le comte de M. et moi, nous fîmes une pauvre figure vis-à-vis du macaroni, que M. Linarès engloutissait en véritable indigène; mais nous prîmes notre revanche au dessert, avec deux saladiers de fraises qui eussent bien coûté quarante francs selon la carte de Véry ou du *Rocher de Cancale*. A côté de nous, une douzaine d'hommes, qui avaient un peu abusé de la bouteille, chantaient des *popolane*, accompagnés par un violon et une flûte. Ils s'amusaient de tout leur cœur, sans faire aucune attention à leur entourage, ce qui nous mit à notre aise pour nous approcher d'eux et les écouter. Par leur caractère sérieux et mélancolique, ces chansons paraissaient d'origine espagnole, et différaient du genre de morceau appelé spécialement *Sicilienne*. Quelques-unes commençaient dans un ton et finissaient dans un autre; il y en avait une d'une rhythme bizarre, où la mesure à quatre temps alternait avec celle à trois. Le mode était toujours mineur. Le violon accompagnait en syncope,

c'est-à-dire en marquant les temps faibles et non le temps fort, ce qui donnait au morceau un accent *agitato* fort agréable. La flûte jouait habilement les ritournelles à l'octave au-dessus du ténor, car cette voix, si rare dans notre pays, est commune en Sicile ; une basse-taille ne se hasarderait pas à faire la première partie, et on ne chanterait pas s'il n'y avait point de ténor dans la bande. Parmi nos voisins étaient deux personnages d'une majesté imposante, qui représentaient la Grèce et Carthage, puisque l'un s'appelait Agatocle et l'autre Magone.

— A présent, disait don Agatocle, cordonnier de son état, il nous faudrait la sœur de don Magone pour chanter de sa voix de clochette *l'Abeille* du divin Meli.

Meli, le Théocrite moderne de la Sicile, écrivait dans le siècle dernier. Il n'y a pas un homme du peuple à Palerme qui ne sache par cœur quelques-unes de ses poésies.

— Don Magone, dit un des convives, où est donc ta sœur?

— Elle est à la danse, répondit le seigneur Magone; mais je vais l'appeler.

Le Carthaginois se mit à une fenêtre qui donnait sur la rue, et cria de toutes ses forces :

— Barbara! viens ici chanter *l'Abeille* de Meli.

Au bout de cinq minutes arriva sur la terrasse une grande brunette essoufflée par la danse, avec des cheveux d'ébène et des yeux pleins de phosphore. Le violon et la flûte jouèrent aussitôt la ritournelle, et Barbara se mit à chanter d'une voix forte et argentine. La jeune fille promenait sur l'auditoire des regards doux et assurés, tandis que les hommes, au contraire, tenaient leurs yeux baissés. Cependant, lorsque la romance fut achevée, ils applaudirent avec frénésie. Nous admirions l'instinct musical de ces gens sans éducation, et nous étions stupéfaits de voir combien le peuple du Midi est plus civilisé que nous, malgré ce qu'en disent les commis-voyageurs, qui mesurent le degré de civilisation par le poli industriel d'une lame de rasoir.

La jeune chanteuse restait debout, attendant les ordres de son frère.

— Voilà qui est fini, lui dit don Magone. Va-t'en à la danse et laisse-nous boire paisiblement.

Dona Barbara sortit, non sans décocher quelques œillades infructueuses à un beau garçon qui ne voulut pas y prendre garde.

L'hôtelier, nous reconnaissant pour des Anglais, avait doublé à notre intention les prix de la carte à payer. M. Linarès exigea un rabais considérable et lui reprocha sa mauvaise foi. Le patron nous fit de grandes excuses et nous baisa la main en signe de réconciliation; puis il appela sa femme, qui arriva, toujours courant, nous baiser aussi la main, ce dont nous nous gardâmes bien de rire.

La rue du village était encombrée. Des chevaux libres, lancés au galop, excités par les cris et les pétards, traversaient une foule compacte qui s'écartait devant eux et se refermait après leur passage; ils atteignirent ainsi le but sans accident. Les balcons,

les lucarnes et les corniches des maisons étaient garnis de curieux. Les femmes dansaient entre elles, devant l'église, sous les tonnelles et jusque sur les toits. La circulation étant difficile, nous nous étions arrêtés pour fumer un cigare: Le brancard d'une charrette nous servait de siége. Le comte de M... engagea la conversation avec une charmante personne assise près de nous. C'était une jeune fille de Messine qui venait à Palerme pour se divertir. Sa tante, vieille dame d'une figure fort honnête, écouta d'abord ce que nous disions à la nièce, nous regarda fixement, et se retira ensuite à l'écart; d'autres femmes de la même compagnie s'éloignèrent aussi pour nous laisser causer en liberté avec celle que nous avions distinguée et choisie:

– D'où vient cela? demandai-je à notre guide.

— Rien de plus simple, me répondit-il: ces bonnes gens voient que vous êtes des étrangers; ils comprennent que vous n'avez pas de mauvaise intention, et trouvent naturel

que vous parliez à une jolie fille. C'est un honneur que vous leur faites, et ils en sont flattés. Il serait mal d'en abuser.

— Que Dieu m'en garde ! cette bienveillance est d'un grand prix pour moi. Il n'y a rien qui mette plus à l'aise que de se sentir à l'abri sous le proverbe : Honni soit qui mal y pense !

Cependant quelqu'un y pensait mal à deux pas de nous. A peine avions-nous quitté la réunion de la charrette qu'un Mercure mystérieux vint nous offrir ses services auprès de la belle Messinienne, qui, disait-il, ne serait peut-être pas fâchée de recevoir de notre part un *piccolo complimento*. Le Mercure, honni pour avoir mis en doute la pureté de nos intentions, ne se déconcerta pas, et nous pria de lui donner un autre fois la préférence sur ses confrères. Les messagers de cette espèce sont d'une audace et d'une habileté remarquables à Palerme. L'étranger, déjà ébloui par les beaux yeux qui brillent du haut des balcons et dans les rues, tombe dans les embûches des Circé du trente-huitieme degré. Sous

ce rapport, Palerme est une capitale des plus civilisées. Je ne conseillerai jamais à une belle dame d'y envoyer ses amoureux : ce serait infailliblement autant de perdu.

Le lendemain de la fête, nous étions invités à dîner chez le prince P..., et, en sortant de table, nous nous promenions dans son beau jardin dont il nous fit l'historique tout en cueillant des nèfles du Japon. Il y a trois ans, on y voyait à peine une douzaine d'arbres. Les plantations n'étaient pas encore commencées lorsqu'une procession, sortie de la petite église voisine de Saint-François de Paule, fit demander la permission d'entrer dans le jardin. Le prince, n'ayant rien à craindre pour ses plates-bandes, ouvrit ses portes. La procession entra, musique en tête, accompagnant la statue en argent du saint, et suivie d'une grande foule de peuple. Avant qu'on eût achevé le tour du jardin, les assistants virent clairement la statue lever son bras et donner sa bénédiction à la maison, au terrain, et sans doute aussi au complaisant propriétaire. On

parla beaucoup de ce miracle, et on pensa que l'hôtel du prince P... s'en trouverait bien. En effet, en moins de trois ans, la place fut remplie de plantes rares et précieuses, d'arbres de tous le pays, de fruits succulents et de fleurs délicieuses. Tout cela sortit de la terre bénite en profusion pour en faire le plus riche parterre de Palerme. Personne n'a de doutes à ce sujet, excepté le prince, qui m'a paru soupçonner son jardinier et les sommes énormes qu'il a dépensées d'avoir aidé puissamment saint François de Paule dans ses bonnes intentions.

Le soir, nous allâmes au théâtre Ferdinando, où une troupe fort mauvaise jouait une comédie nouvelle si médiocre que ce n'est pas la peine d'en parler. L'Opéra, dont notre ancienne connaissance Ivanoff avait fait les beaux jours pendant la saison d'hiver, était fermé depuis les fêtes de Pâques. J'ai regretté plus encore le Paschino de Palerme, qu'on dit aussi comique et aussi amusant que les polichinelles napolitains, ce qui me semble diffi-

cile à croire. Paschino faisait une tournée dans la province.

Étant obligés de renoncer à voir ces acteurs spirituels qui reproduisent les mœurs du peuple, nous prîmes le parti de rendre une visite au peuple lui-même. Un matin après déjeuner, nous sortîmes par la porte Maqueda, en passant devant le consulat de France, et nous nous enfonçâmes dans un quartier peu connu qu'on appelle le Borgo, où demeurent les mariniers et les pêcheurs. On y rencontre à chaque pas des figures un peu farouches, mais belles et de nature à frapper vivement l'imagination d'un peintre comme Léopold Robert. Les habitants du Borgo portent une veste ronde en velours vert appelée *bonacca*, et à laquelle ils doivent leur nom de *bonacchini*, qui répond à peu près à celui de lazzaroni. Le bonacchino est moins aimable, moins insouciant et moins gai que le lazzarone; mais il a plus de noblesse d'âme, autant d'intelligence et autant de goût pour la musique, la poésie et les récits merveilleux. Son délassement pré-

féré quand il a fini sa journée est d'écouter les *contastorie* raconter des histoires de naufrages, des voyages fabuleux, des légendes diaboliques, ou des amours traversées, toujours terminées par un mariage. Il entend même avec plaisir des *sonetti d'amore* de Meli ou de Tempio. On se groupe autour de l'orateur avec une attention pleine d'avidité. Le théâtre est précisément comme à Naples, le bord de la mer et les environs du môle, et on y sent combien il y a de points de ressemblance entre l'auditoire de Palerme et celui de Naples. Les passions du bonacchino sont plus dangereuses que celle du lazzarone; les *contastorie* siciliens exercent une certaine influence sur leur public, et pour cette raison il leur faut la patente en vertu de laquelle ils racontent *con privilegio*.

Depuis le règne de Murat, les lazzaroni, qui avaient autrefois une législation particulière, sont retombés sous les lois et la surveillance générales. Les bonacchini ont gardé quelques-unes de leurs anciennes coutumes. Les mari-

niers élisent un chef qui exerce une autorité contre laquelle on ne se révolte jamais. Ce chef juge les différends. Il impose des amendes et accorde des dommages-intérêts. Une querelle apaisée par sa médiation ne doit plus avoir de suites; mais la vengeance a tant d'empire dans l'âme d'un Sicilien, que le pouvoir du chef échoue quelquefois sur ce point. Comme il faut que l'arbitre des mariniers jouisse de la considération publique, il prélève un tribut sur la pêche, qui lui assure un revenu. La répugnance du peuple pour la justice ordinaire date de la domination espagnole; il lui fut particulièrement sensible alors de voir le bonnet espagnol remplacer sur la tête des juges celui auquel ses yeux étaient accoutumés. Ce fut une grande imprudence que commit un vice-roi, car il eût mieux valu mettre des juges étrangers sous le bonnet du pays, que de mettre un bonnet venu d'Espagne sur la tête des juges siciliens.

La violence, la jalousie et la superstition, règnent dans le Borgo plus qu'en aucun autre

lieu du monde. A part ses défauts, la population est d'ailleurs honnête et laborieuse. Le vrai bonacchino ne tuerait pas un homme par un vil motif d'intérêt, et il renierait avec indignation l'industrie peu exemplaire qui consiste à donner des *taillades* ou des coups de stylet pour de l'argent. Dans le quartier qui s'étend au pied du mont Pellegrino, on trouve quelques bonnes âmes désœuvrées de jour, et d'une activité dangereuse les soirs de nouvelle lune, qui vous débarrassent d'un ennemi à un prix modéré, je dirai même chétif, si on le compare aux anciens tarifs,

Michel Cervantès nous apprend, dans son histoire de *Rinconète et Cortadillo*, que de son temps la *tagliada* se payait, à Séville, cinquante ducats, qui en valaient plus de cent d'aujourd'hui. L'homicide devait au moins coûter le double. La vengeance était, comme on le voit, à un prix énorme en Espagne ; elle a subi un rabais à Palerme. D'honnêtes gens qui l'avaient apparemment marchandée m'ont assuré que pour la bagatelle de cinq piastres on

pouvait faire *tailler* un homme. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en passer. Ils ne m'ont point dit ce que coûtait le meurtre, et je ne voudrais pas risquer d'en indiquer un faux prix, de peur que ceux qui se trouveraient induits en erreur ne vinssent à me reprocher une inexactitude.

Il n'y a pas long-temps qu'un Français voyageant en Sicile devint amoureux d'une belle dame de Palerme. L'histoire ne dit pas s'il parvint à plaire. Soit que la dame eût cédé à ses vœux, comme on dit, soit que le mari, aveuglé par la jalousie, se considérât mal à propos comme offensé, ce mari partit pour Naples, d'où il écrivit aux frères de sa femme, en déclarant qu'il ne rentrerait pas chez lui tant qu'on ne l'aurait pas vengé. Toute la fortune du ménage appartenait au jaloux ; la position de la femme devenait fort précaire par cette rupture. Les frères tinrent conseil et résolurent de donner satisfaction à leur beau-frère. Le duel leur semblait un procédé hasardeux; d'un autre côté, la France n'aime

pas qu'on lui tue ses nationaux au coin d'une borne, et comme elle a des ambassades à cet effet, le meurtre d'un étranger pouvait offrir quelques inconvénients.

On pensa que la tagliada serait un terme moyen de nature à contenter tout le monde. L'amoureux français, en rentrant chez lui le soir, fut heurté violemment dans la rue par un homme du peuple, et frappé au visage. Il y porta les mains, et se sentit inondé de sang. Le coup avait été donné avec une lame de rasoir, qui avait séparé en deux morceaux l'une des joues et la lèvre supérieure. Il en demeura deux mois au lit et s'en releva balafré pour la vie. Le consulat de France jeta feu et flammes; mais il ne put obtenir que cette réponse : Que voulez-vous? c'est une affaire de femmes. Le mari, satisfait de cette réparation délicate et gratuite, rentra chez lui, et fut un époux adoré comme auparavant.

La pêche du thon se fait à Palerme vers le milieu du mois de mai. C'est un moment de fête et de fortune pour les pêcheurs. Depuis

plusieurs jours, une croisière de barques était établie en observation le long des côtes et au cap de Gallo. D'immenses filets étaient déjà tendus jusqu'au fond de la Méditerranée, à l'endroit où les pauvres bêtes passent tous les ans, et se laissent toujours prendre. En avant de la caravane des poissons, il y a des éclaireurs qu'on aperçoit à une grande profondeur, et on envoie aussitôt un courrier à Palerme pour avertir de la venue des thons. Ce courrier arrive ordinairement vers minuit ; à deux heures, la population des pêcheurs se met en marche. Nous étions couchés lorsqu'une rumeur semblable à celle d'une émeute populaire nous fit sauter hors du lit. Le Borgo était déjà parti en masse, et les carrosses allaient à sa poursuite. Les voitures de place s'étaient munies d'un troisième cheval orné de grelots. Nous conclûmes notre marché avec un de ces fiacres, et nous nous mîmes en route. Des charrettes emplies de monde et d'instruments de pêche couraient le train de la poste, au moyen de chevaux de relais. On aurait cru volontiers

que le habitants de Palerme s'enfuyaient à l'approche des Normands ou des barbares. Les hommes du peuple avaient laissé la bonacca pour la veste de toile. A la pointe du jour, on arriva sur la plage, où un grand nombre de barques attendaient les acteurs et les curieux. Les bateaux formèrent bientôt un demi-cercle en bataille à l'entour des filets, au pied desquels les thons dormaient sans doute encore. Le thon, quoique fort gros, n'est pas doué de beaucoup d'intelligence. Il obéit à des instincts simples et innocents. Celui de l'émigration le mène à sa ruine, à cause de sa routine habituelle et de la méchanceté des hommes. Lorsqu'il vient donner de la tête dans les filets qui lui barrent le passage, le pauvre animal n'a pas l'idée de retourner en arrière et de faire un détour. Il veut passer au-dessus de l'obstacle, et nage en montant jusqu'à la surface. C'est là que son ennemi 'attend, averti par l'écume et les bouillonnements de l'eau.

Aussitôt que le bataillon des thons paraît,

les pêcheurs frappent et percent à grands coups de crocs et de piques de fer. Plus on en tue, plus il se présente de victimes. En un clin d'œil, la scène n'est plus qu'une mer de sang; les curieux eux-mêmes en sont inondés. Des cris féroces annoncent la joie des exécuteurs. Le massacre est effroyable. Quelques barques sont renversées par les coups de queue et les convulsions des poissons; c'est là le seul danger que courent les assassins. On ne songe d'abord qu'à faire le plus de morts possible. Dans le désordre du désespoir, les thons restent assez long temps à portée des barques, puis ils essayent de s'enfuir et plongent en cherchant une autre voie. Ceux qui n'ont pas été frappés s'échappent; d'autres, blessés mortellement, s'en vont expirer en pleine mer; la plupart restent éventrés sur le champ de bataille; et quand on ne voit plus rien à tuer, on ramasse les cadavres et on les tire dans les barques, d'où on les charge sur les charrettes qui rentrent triomphalement à Palerme. De jolies dames, avides de ce spectacle, retour-

nent à la ville les joues enflammées, avec des éclaboussures qui en feraient de bons modèles pour représenter Judith sortant du lit d'Holopherne ; et à ce propos, je regrette qu'Allori n'ait pas mis sur la belle robe de la Judith du palais Pitti quelques grosses traces de son meurtre. Lorsqu'on vient d'égorger un homme, fût-ce avec la permission de Dieu, la vraisemblance veut qu'on en porte la souillure.

Le retour à Palerme, au milieu de la bande ensanglantée des bonacchini, hurlant et chantant, les manches retroussées et les yeux flamboyants, nous parut moins gai que le départ, Une horreur invincible m'a toujours éloigné des gens abandonnés par nature ou par métier à l'instinct de la destruction. Le bonacchino nage dans la joie lorsqu'il a du sang jusqu'aux oreilles, et j'avoue que le jour de la pêche du thon il ne se montre pas sous des couleurs aimables. Je n'engage donc pas les lecteurs sensibles à rechercher ce triste spectacle, à moins qu'ils n'aient le système nerveux confectionné en barres de fer. Cela est bon pour

les Anglais, qui ne s'émeuvent pas d'une bagatelle, aussi n'en manque-t-il pas un, de ceux qui se trouvent en Sicile, au carnage de la pêche des thons.

C'est un grand plaisir que de rencontrer en voyage des gens éclairés qui discernent la verité, s'amusent du pittoresque et sentent la poésie; de ces gens dont la conversation vous épargne du temps et des recherches.

La veille de mon départ de Palerme, je me trouvais auprès d'une personne obligée par état de s'entendre à juger les hommes, à étudier les mœurs et à deviner les caractères. Je pensai que j'allais recueillir, en causant, de bons renseignements sur le pays. Nous parlions du miracle de la statue de saint François de Paule, et je disais que le sentiment religieux est profondement établi dans le cœur des Siciliens.

— C'est une erreur, me répondit-on. Ils sont superstitieux et non religieux. Il y a plus de religion en France.

— Tâchons de nous expliquer, repris-je.

Qu'est-ce que le sentiment religieux selon vous?

— C'est la morale.

Les bras me tombèrent d'étonnement. Je pensai cependant qu'une personne d'esprit peut avoir un moment d'aberration, et je repris courage.

— Excusez-moi, répliquai-je; il me semble que vous vous trompez. La morale s'apprend, et le sentiment religieux est inné. Un philosophe est quelquefois un homme fort moral et manque de religion.

— Moi, je l'appelle un homme plus religieux que le dévot sans morale.

— Vous le pouvez; cela ne fait de mal à personne; mais les mots ont un sens qui leur appartient en propre et dont on ne les déshérite pas sans qu'ils l'aient mérité.

J'attaquai mon homme sur un autre chapitre, ne pouvant me résoudre à croire que sa conversation ne fût d'aucun fruit.

— Les Siciliens, lui disais-je, ont un carac-

tère fier qui ressemble à celui des Espagnols du beau temps du marquis de Pescaire.

— De la fierté? me repondit-on; où avez-vous pris cela? Ils reçoivent un affront sans dire mot.

— Fort bien: leur point d'honneur n'est pas le nôtre. Cela m'empêche pas la fierté du caractère.

— Sans point d'honneur, où est la fierté?

Il devenait impossible de nous entendre. J'entamai un troisième chapitre.

— Du moins, repris-je, vous ne nieriez pas qu'ils sentent vivement une injure, et qu'ils s'en vengent d'une manière ou d'une autre. Que pensez-vous de l'affaire de la tagliada?

— Que c'est une insigne lâcheté que de faire blesser un homme pour de l'argent.

— Vous avez raison; mais ces gens-là sont passionnés, et avec des passions bien dirigées, on peut accomplir de grandes choses. Il ne faudrait qu'un moment d'accord et d'énergie aux Siciliens...

— De l'énergie! ils n'en ont aucune. De la

passion, pas davantage. Ce sont des paresseux.

— Paresseux à certaines heures. Quand il s'agit de pêcher le thon, ils déploient une activité terrible.

— Parce qu'ils en ont besoin pour vivre.

— Et de l'intelligence; vous leur en accorderez, j'espère.

— L'esprit n'est pas leur fort. Dites-leur une plaisanterie; vous verrez qu'ils la prendront au sérieux.

— J'avoue que la pointe, le jeu de mots et le calembour ne sont pas de leur goût. Sans perdre le temps à distinguer l'esprit de l'intelligence, je vous demanderai plutôt ce que vous pensez de l'aptitude du peuple pour les arts.

— Elle est nulle. Il n'y a pas ici un seul peintre.

— Vous êtes bien sévère. On ne voit pas d'écoles, il est vrai; quelques talents isolés vont à l'aveugle sans guide, sans public et sans encouragement; mais en musique on a vu Bellini.

— Le premier chanteur de l'Opéra, cet hiver, était un Russe.

— Le dernier des pêcheurs et des facchini a une belle voix, sait par cœur des morceaux de théâtre, et chante avec un goût extraordinaire.

— Oui, pour un pêcheur et un facchino.

— Leurs instincts sont très-civilisés.

— Comment cela? Ce sont des barbares. Ils s'éclairent avec de l'huile d'olive et ne savent ni fabriquer un chapeau de soie, ni faire un vol-au-vent à la Béchamel.

— Aimez-vous la musique?

— Passionnément.

— Sauriez-vous chanter l'air de la Niobé de Paccini?

— Non, j'ai malheureusement la voix fausse.

— Il en est de la voix comme du jugement. Ainsi un homme obligé par état de connaître les gens qui l'entourent nie que les Siciliens aient de la religion, et il les voit en foule aux églises ou au pied des madones; de la fierté, et il les voit traiter les Napolitains avec un

mépris injuste; del énergie et des passions, et il les voit donner des taillades et des coups de stylet par jalousie ; de l'intelligence, et il voit leurs progrès malgré le blocus de la Sicile ; de l'aptitude pour les arts, et il les entend chanter un chœur sous ses fenêtres , lui qui ne pourrait pas mettre Malborough sur l'air ; des instincts civilisés , et il les voit écouter les vers de Meli et les récits des *constastorie* avec un recueillement et une admiration antiques, lui qui n'a jamais eu de sa vie une idée poétique dans la cervelle.

Tant il est vrai qu'avec de l'esprit, un jugement faux, et une organisation vulgaire, on demeure dix ans dans un pays sans le connaître ! On fait des jeux de mots, on décoche la fine malice avec agrément, on traite les autres de barbares, et on n'est soi-même qu'un Béotien et un sauvage, ce qu'on serait bien étonné d'apprendre.

# II

## LA FÊTE DE LA MADONE DELL' ARCO.

La route la plus fréquentée des environs de Naples est celle de Portici. Jour et nuit, une immense population va et vient pour ses affaires ou ses plaisirs. Les *corricoli* se croisent au galop, et soulèvent des nuages d'une poussière insupportable; mais, après avoir passé le pont de la Madeleine, lorsque vous arrivez au carrefour appelé l'*Éperon*, si vous prenez une petite route située à votre gauche, vous n'avez plus ni foule ni poussière. Vous entrez

dans une espèce de verger, où la vigne puissante du midi grimpe à une hauteur prodigieuse, et va d'un arbre à l'autre en formant des arceaux gracieux et des ombrages épais. La culture y est belle, et le même champ produit à la fois la triple récolte du blé, des fruits et du raisin. Devant les maisons sont des tonnelles de feuillage où des femmes et des enfans se reposent. Malgré la proximité de Naples, la plupart de ces bonnes gens ne vont pas souvent à la ville, et conservent les habitudes et le costume de leur village. Cette route conduit à la Madone dell'Arco et à Sainte-Anastasie.

Après une heure de marche, vous arrivez à une église d'un extérieur fort simple, mais qui, au dedans, présente un coup d'œil unique. Du haut en bas, les murs sont entièrement couverts par les offrandes des fidèles, les *ex-voto* et les preuves matérielles des miracles opérés, telles que les béquilles des boiteux et les modèles en cire des diverses infirmités guéries. Plusieurs milliers de petits tableaux re-

présentent des naufrages, des incendies, des chutes, des malades alités, des poitrinaires qui vomissent le sang, des hommes assassinés, écrasés par des voitures ou emportés par des chevaux. Enfin tout l'attirail des crimes, des accidents et des maladies s'y trouve reproduit par des pinceaux qui ont plus de foi que de talent, et toujours l'image de la Vierge, à qui le donateur a dû la vie, occupe le sommet de ces naïves compositions. Des navires apportés par les marins sont suspendus au plafond. Il y a jusqu'à des squelettes d'animaux rendus par les gens possédés dont un vœu fervent a delivré l'estomac ou les entrailles. La Madone ne refuse aucune offrande.

Au milieu de l'église, sur un autel à part, on voit la célèbre image. C'est une peinture sur bois du XII^e siècle ; il ne reste plus que la tête de la Madone et celle à demi effacée de l'enfant Jésus. Sur le tableau était jadis un autre personnage armé d'un arc. Pendant long temps cette image fut exposée en plein air. Des joueurs étant venus un jour s'établir

au-dessous d'elle, l'un d'eux, qui perdait son argent, blasphéma contre la sainte Vierge, et, dans un transport de fureur, il lança une pierre qui atteignit la Madone à l'œil droit. Aussitôt le sang coula, l'œil enfla, et la figure de la mère du Christ exprima la douleur et la colère. Le joueur impie se corrigea et fit pénitence dans un cloître. Une église a été bâtie sur le lieu de cette scène miraculeuse; et, pour attester l'exactitude de la chronique, l'œil de la Vierge est resté malade et enflé. Un second miracle ne tarda pas à révéler la puissance de cette image. Dès lors, les gens en peine ou en danger l'adoptèrent de préférence pour adresser leurs vœux à la mère du Sauveur, et le nombre prodigieux des témoignages de gratitude qui tapissent cette église prouve qu'ils s'en trouvèrent bien. Celui qui, par accident ou autrement, se voit à deux pas de la mort, a des chances d'échapper au danger s'il trouve le temps de faire un vœu à la Madone dell' Arco. C'est dans ce petit village, au pied du Vésuve, et au milieu de ces bosquets de

vignes, que la sainte Vierge aime à guérir et à consoler.

La fête a lieu le lundi de la Pentecôte. Les jeunes filles du pays attachent tant de prix à cette journée, qu'elles exigent l'insertion aux contrats de mariage d'un article spécial portant que l'époux s'engage à conduire tous les ans sa femme à la fête de la Madone dell' Arco. Voilà du moins une précaution qui permet d'espérer qu'une coutume aussi solidement établie ne s'en ira pas de long temps rejoindre tant d'autres vieux usages perdus et regrettables.

Pendant plusieurs jours à l'avance, on se prépare à cette partie de plaisir. On reconnaît dans Naples beaucoup d'habitants des provinces; les bateaux à vapeur venant de la Sicile regorgent de passagers; on entend dans les tavernes ou au bord de la mer les chansons populaires des villages des environs. La nuit qui précède la fête offre un spectacle pittoresque : un mouvement inaccoutumé se remarque, principalement sur les quais; des

bandes de paysans portant divers costumes bivouaquent pêle-mêle au bord de la mer, à Chiaia et à Sainte-Lucie; une rumeur sourde annonce pour le lendemain le débordement de la joie napolitaine. Enfin, l'aurore commence à peine à paraître que l'explosion se fait entendre; les quais, ordinairement très-bruyants, le sont trois fois davantage; les charrettes sont attelées avec de grands cris; on les décore de feuillages, et on orne les cheveaux de plumes de paon. Il y a place pour dix dans la voiture, on s'y entasse une vingtaine. Tout ce que Naples possède de véhicules est mis à contribution; les calèches et *corricoli* se mettent à rouler sur la dalle aussi vite que peuvent aller les chevaux et les bœufs. Oh! la rude journée pour les bêtes de somme! Un pauvre âne traîne plusieurs familles, plusieurs étages d'une maison! Un coup de canon, tiré devant la porte, annonce à l'univers le départ de chaque voiture, car on fait tout avec emphase à Naples.

Quelques jeunes gens robustes regardent

comme un devoir de danser tout le long du chemin, et forment une escorte agréable aux charrettes de feuillages, ainsi que l'a représenté le malheureux Léopold Robert. Les chants, les rires, le tambour de basque, le fifre et les castagnettes produisent un mélange de bruit qui porte la gaieté dans les cœurs les plus tristes, et provoque le sourire sur les visages les plus sombres. Ceux qui n'ont pas même un âne mesurent intrépidement la distance avec leurs jambes. Dans les haltes, on mange et on danse pour se remettre de la fatigue, et quand on se sent mieux, on reprend sa course avec une nouvelle ardeur. Par la route de Castellamare arrivent les bandes de Capri, d'Amalfi et de Sorrente, qu'on reconnaît à la haute taille et à la beauté des jeunes filles. Par Chiaia, on voit passer les femmes de Procida, qui portent des robes ouvertes et des souliers garnis de clinquant; celles d'Ischia, coiffées d'un turban oriental. Les populations de Baia et de Pouzzoles se mêlent en bataillons nombreux; celles de Capoue et d'Averse débou-

chent par la porte Capuane. Bientôt la petite route de la Madone dell' Arco, ordinairement si fraîche et si paisible, est ensevelie sous un tourbillon de poussière et encombrée de voitures qui s'accrochent et versent le mieux du monde dans les fossés. Mais enfin on arrive, et il y a place pour tous à l'entour de l'église.

La journée se partage entre deux occupations distinctes, la dévotion et le plaisir. Avant de s'amuser, on commence par écouter la messe. On s'unit par la prière à ceux qui viennent remercier ou implorer la sainte Vierge, et dans cette foule animée se heurtent les sentiments les plus opposés. Tandis que les gens favorisés adressent leur actions de grâce, et déposent leurs offrandes, d'autres moins heureux postulent et supplient avec des sanglots; d'autres encore exhalent leurs plaintes avec une amertume déchirante. La Madone n'exauce pas tous les souhaits: elle est sourde ou impuissante pour quelques-uns. La volonté de Dieu passe avant la sienne; elle ne peut que protéger et recommander ceux qu'elle aime.

Les malheureux pour qui ses prières n'ont rien obtenu finissent par s'en prendre à elle de son peu de crédit et lui reprochent sa dureté en termes hardis. La Madone reçoit certaines apostrophes qui sembleraient injurieuses si le désespoir ne leur servait d'excuse. Des femmes qui ont apporté déjà leur enfant malade l'année précédente le rapportent plus pâle et plus languissant encore, le montrent à la Vierge et demandent d'où vient qu'elle n'a rien fait pour elles. Des orphelines échevelées gémissent au pied de l'autel. Des paysans parlent à l'image avec une éloquence sauvage et passionnée. J'ai vu une femme du peuple lever en l'air un enfant de cinq ans contrefait et rachitique, fondre en larmes et s'écrier avec une voix touchante : « Hélas ! divine Marie, tu as fait des miracles pour tant de monde, tu as guéri et sauvé tant de gens, qu'on ne peut plus les compter, et tu ne veux rien faire pour mon pauvre garçon ! »

Un vieux paralytique, porté sur les larges épaules de ses deux fils, tâchait de séduire la

Madone par l'offre d'un superbe cadeau : « Tu ne songes donc pas, lui disait-il, que je t'ai promis deux chandeliers d'argent? Je voulais te les donner du poids d'une demi-livre, et tu sais bien que je ne suis pas assez riche pour y mettre davantage ; cependant, puisque tu n'es pas contente, j'irai jusqu'à une livre d'argent pour les deux chandeliers. »

Au milieu de l'église est un petit sentier de marbre gris sur lequel la foule s'abstient de marcher. Des pèlerins se traînent sur les mains et les genoux, depuis la porte jusqu'à l'autel, en baisant et léchant ce sentier de marbre, conduits en laisse par un ami qui les guide avec un mouchoir ou une corde.

Pendant ce temps-là, on entend au dehors les cris de joie, les rires, les danses, la musique et les détonations d'armes à feu. Vous sortez de l'église ému par des scènes pathétiques, et vous tombez au milieu du tumulte et de la folie. Des marchands forains entourent la place. Sous les arceaux de verdure s'élève la fumée des cuisines en plein vent. Des

cercles de mangeurs sont assis sur l'herbe, et ce qu'ils absorbent de macaroni est impossible à calculer. Le vin ne jouit pas d'une grande faveur; le peuple de ce pays-là ne recherche pas cette gaieté factice qui tourne en brutalité, trouble la cervelle et prépare à la tristesse pour le lendemain. Je ne connais rien d'entraînant et de communicatif comme la joie du Napolitain; elle est franche, saine et naturelle. Jamais elle n'est gâtée par ce sentiment honteux de haine et d'envie que le peuple du Nord porte souvent aux gens plus riches que lui. Les barrières de Paris ne seraient pas sûres pour tout le monde un jour d'orgie; dans les fêtes de Naples, au contraire, vous trouvez partout des visages qui sourient et répondent par de la cordialité à votre propre bienveillance. Si vous vous approchez des danseurs, on s'écarte pour vous donner la meilleure place. La tarentelle allait finir: on la prolonge afin d'amuser l'étranger. Si vous allez vers les mangeurs, ils vous offrent du macaroni, un verre d'eau à la neige ou de limo-

nade; si vous prenez place à leur festin, ils sont charmés de votre compagnie, et s'écrient avec leur accent exagéré que vous êtes *sympathique*, sans songer que ce sont eux qui font tous les frais de sympathie et brisent votre glace parisienne. Le plaisir vous gagne: vous regrettez de ne pas porter leur caleçon de toile et leur bonnet rouge, de ne pas savoir leurs danses pittoresques ni leur dialecte expressif, pour dire comme eux de ces mots moitié comiques et moitié tendres qui font naître l'amour avec le rire dans les yeux noirs de leurs fillettes.

Il faut que le Napolitain soit heureusement né pour jouir si bien d'une vie bornée de tous côtés par la misère! Nous autres, gens chagrins qui le plaignons, nous ferions mieux peut-être d'épargner nos frais de pitié mal placée. Malheur à lui si nos lumières arrivaient jusqu'à ses yeux, s'il échangeait son insouciance et sa naïveté contre les tristes préoccupations du citoyen, dont les désirs se décuplent à mesure qu'il gagne un chétif privilége,

et dont l'ambition dépasse toujours les faibles conquêtes! Adieu les fêtes populaires, les rires, les illusions, et les plaisirs à bon marché! On dort sur la paille à Naples; on ne posséde qu'un *baioc* pour la nourriture de toute la journée; mais jamais vous n'entendez parler d'un suicide. Ce n'est pas la crainte de la mort qui retiendrait les Napolitains; leur terrible résistance aux armes de Championnet a prouvé qu'ils savaient mourir intrépidement. Chez nous, on a du pain, des habits propres, un bon lit, un avenir à peu près assuré, et puis un beau jour on se tue sans daigner dire pourquoi. Lequel a donc vécu heureusement, de celui qui, sans chemise, l'estomac à demi plein de quelques brins de pâte et d'un peu d'eau, ne songe qu'à chanter, prier Dieu et se divertir ensuite, ou de celui qui, vêtu de drap d'Elbeuf et gorgé de bonne chère, se pénètre de sa dignité d'homme. réclame ses droits de citoyen, et se pend à l'espagnolette d'une fenêtre bien calfeutrée?

Ce n'est pas sans raison que les jeunes filles

de Naples imposent à leurs prétendus la condition de retourner tous les ans à la Madone dell' Arco. Elles y trouvent ce que les femmes aiment et recherchent : des garçons en belle humeur, de petits cadeaux de fête, des fleurs et des danses. L'enivrement de la *tarentelle* leur sied à ravir. Ces bras un peu forts, ces tailles un peu larges prennent de la souplesse et de l'élégance au milieu des passes et des évolutions. Les moins belles, une fois animées par le plaisir, sont encore agréables à regarder. Les pieds nus surtout ont une grâce particulière qui rendrait rêveuses les sylphides chaussées de satin de nos ballets. Ces pieds-là n'ont jamais subi les tortures de la mode et n'ont pas la moindre difformité ; ils fonctionnent au grand jour et s'embellissent du mouvement et des ressorts de la vie. Et comme on s'amuse de bon cœur ! Comme on se trémousse vigoureusement ! Comme on sait bien faire ronfler les castagnettes, se déhancher à propos, et ranimer par un regard malin ou une attitude voluptueuse le danseur qui se fatigue !

Comme le plaisir vous sort par tous les pores! Comme on quitte la partie à regret quand on a perdu l'haleine et les forces, et qu'il faut se reposer sous peine de tomber par terre! Si les œillades s'enflamment un peu et si on répond en riant à quelque galanterie, le mari n'est pas là pour vous gronder. Il a bien autre chose à faire que de courir après sa femme; d'ailleurs, on se surveille réciproquement, et si l'herbe est glissante, l'impossibilité de tomber autrement qu'en public est la meilleure garantie des ménages.

La fête de la Madone dell' Arco ne dure pas long-temps. Le soleil n'est pas encore couché lorsque le défilé des voitures commence. L'usage veut que chacun rapporte un trophée composé d'une branche d'arbre et y suspende une image de la Madone, autour de laquelle on groupe avec plus ou moins de goût de petites corbeilles d'osier rouge, de petits sceaux en bois blanc d'une forme gracieuse, des chapelets de noisettes et des oriflammes de papier doré. Le partage de ces richesses est destiné

à faire le bonheur des enfants qui n'ont pas été du voyage. Les charrettes qui en sont hérissées prennent au retour une apparence tout à fait triomphale. Le 5 juin dernier, pour ne rien omettre, je construisis mon trophée comme les autres; je rentrai bravement dans Naples, ma branche d'arbre sur l'épaule, avec deux pouces de poussière sur mes habits, et les aimables enfants de la comtesse de M... me débarrassèrent de mes acquisitions avec une joie aussi pétulante et aussi vraie que celle du peuple napolitain.

Dans tous les pays on trouve de ces gens réduits par la mode et le bon ton à vivre dans une cage. Nous en voyons à Paris qui ne se hasardent pas au delà du boulevard Montmartre. La capitale a sept lieues de circonférence, et ils n'en connaissent qu'un demi-kilomètre. A Naples, il y a quelques élégants qui se croiraient déshonorés s'ils sortaient de Tolède et du jardin de la Villa-Reale, qui est une espèce de boulevard de Gand. On tâche de se croire au bois de Boulogne en passant

la grotte de Pausilippe; on honore le tombeau de Virgile par un habit imité de Schwartz; on entend les vagues de la mer sans les regarder, et si l'on daigne un instant considérer le Vésuve, c'est à travers un lorgnon fixé dans l'orbite de l'œil par une étude approfondie. Le soir, en revenant de la Madone d'ell' Arco, je ne trouvai personne dans ce monde creux qui eût seulement connaissance de la fête populaire. Les uns s'étonnèrent beaucoup d'apprendre que je m'étais lancé dans ce tumulte, les autres me demandèrent avec une ironie accablante si j'avais mangé le macaroni sur l'herbe; à quoi je répondis en leur riant au nez, car j'étais encore heureux de m'être si bien diverti. Dans le moment même, les charrettes de feuillages passaient le long des grilles de la promenade, au son des fifres et des tambours de basque; mais on se garda de quitter d'une semelle le point précis où il convient de marcher dans l'allée du milieu de la Villa-Reale, sous peine de ne pas être aussi fashionable

que les habitués du boulevard de Gand. Et voilà ce que c'est que d'être *lion* à Naples !

## III

### CAPOUE. — TERRACINE. — VELLETRI.

Mon entrée à Naples au mois de février, au milieu d'un cortége de gamins exaltés, avait mérité le beau nom de marche triomphale. Quelle différence à la sortie ! Figurez-vous un vieux coche encombré de bagages ; sur le devant on avait bâti un demi-cabriolet, semblable par sa forme étique à ces petits chapeaux castors dont se coiffent les héroïnes des romans anglais. Sur quatre roues qu'il possédait, une arquée, une autre cagneuse. Et

l'attelage, bon Dieu ! trois grands fantômes de chevaux qui paraissaient morts depuis longtemps : deux au timon et le troisième en arbalète, à dix pas en avant des autres, attaché par de longues cordes qui n'étaient jamais tendues. C'est dans cette machine du temps de Charles-Quint que je montai, le cœur navré, tournant le couteau contre moi-même pour rompre tous les petits liens qui me retenaient dans ce Naples si charmant et si regrettable. J'aurais voulu que le coche fût plus horrible encore. Nous étions au 8 juin. La baie, le Vésuve et Capri ne m'avaient jamais semblé si azurés, et je sortais comme un fugitif par la porte Romana. Avant d'arriver à cette porte, les chevaux-fantômes s'abattirent trois fois. L'arbalète donnait le signal en se jetant sur le flanc ; les deux autres venaient se heurter dans ses jambes, et tombaient avec un accord admirable, embrouillant les traits, guides et cordages, au point qu'il fallait tout dételer. Dans ma douleur, je songeais à la chute des feuilles de

Millevoye, et je répétais ces vers si mélancoliques :

Tombe, tombe, *rosse* éphémère ;
Couvre, hélas! ce triste chemin.

Cependant, à la troisième chute, les voyageurs, pris de vertige, criaient comme des démons, et me tirèrent de ma torpeur. Je m'aperçus alors que les trois chevaux, couverts d'oripeaux, de plumes de paon et de petits miroirs, formaient un équipage bouffon digne de voiturer la dame Rodrigue de Cervantes. Mon voisin dans le cabriolet, jeune Sicilien basané, à barbe crépue, me rendit le service de me distraire par cent questions plus ou moins discrètes. Je le reconnus pour un Carthaginois et le baptisai don Asdrubal, surnom qu'il accepta de bonne grâce et justifia complétement dans la suite, lorsque nous devînmes amis intimes. Par une ouverture, je distinguai dans l'intérieur un archiprêtre de bonne physionomie, un abbé de mine tout à fait égrillarde, et qui par-

tait en habits râpés pour aller recueillir un héritage de cent mille ducats. Le fond de la voiture était occupé par un jeune médecin très-loquace, et par une jolie demoiselle, lectrice d'une princesse allemande, et qui pleurait dans son mouchoir en retournant chez ses patrons.

Une fois qu'ils ont quitté la dalle glissante, les trois squelettes de chevaux prennent une espèce d'amble allongé. La machine roule sur un beau chemin bordé de vignes en arceaux. Nous traversons le village d'Averse, où est la maison des fous, et dont le nom proverbial à Naples répond à notre Charenton. Vers onze heures, la chaleur commençant à devenir excessive, nous arrivons à Capoue, premier lieu de repos désigné pour le *rinfresco* sur notre itinéraire. La nouvelle Capoue date du IXe siècle. Ce n'est pas elle qui séduisit Annibal, avec ses rues malpropres. L'antique Capoue se voit à un mille de distance. C'est aujourd'hui le village de Sainte-Marie-Majeure. Mes compagnons de voyage, étant du pays, et assurés

d'avoir cent occasions de repasser par là, ne voulaient négliger aucun objet réputé curieux. Je les laisse aller à la ville ancienne par trente degrés Réaumur, et à leur retour, ils me racontent qu'ils ont vu une pierre du temple de Junon, trois bornes de celui de Bellone, et un tronçon de colonne pouvant provenir de celui d'Hercule. Pendant ce temps-là, je mangeais un saladier de fraises excellentes, et je résolvais le fameux problème des délices de Capoue. C'est évidemment pour régaler ses soldats de fraises à quatre baïocs le *rotolo* qu'Annibal abandonna les fruits de quatre victoires. Je n'admets aucune autre supposition, et je regarde Tite-Live comme mal informé lorsqu'il ose accuser de négligence et de mollesse le plus grand capitaine et l'un des génies les plus vastes de l'antiquité.

A cinq heures, le zéphir commençant à rafraîchir l'air, nous remontons en voiture; nous traversons le Vulturne, et nous allons chercher un gîte au village de Sant'-Agata, l'antique Minturne, où les insectes paraissent

avoir juré de ne laisser dormir aucun étranger depuis que Marius y passa un si triste quart d'heure. Après avoir employé la nuit à lire et à fumer, je comptais sur mes compagnons de voyage pour accabler de reproches le voiturin, qui nous devait de bons lits et des chambres propres, aux termes du marché. Quelle est mon indignation en apprenant que tout le monde est satisfait! Le Carthaginois possède un sang africain dont les puces ne veulent point goûter. Les deux abbés ont la peau à l'épreuve de toute piqûre. Le médecin ouvre des yeux étonnés quand je parle d'insectes. Quant à la jolie lectrice, elle paraît fraîche comme une rose, ne se plaint de rien, et, comme elle ne parle que l'allemand, dont personne ne comprend un mot, il est impossible de savoir ce qu'elle pense. Mon concert de reproches, réduit à un solo, ne produirait plus aucun effet. Je pars sans rien dire, espérant que le gîte de Terracine sera meilleur.

En sortant de Sant'-Agata, mes quatre compagnons mâles passent leurs têtes par les por-

tières d'un air agité, consultent précipitamment leurs livres et déploient des cartes géographiques, Tout à coup l'un d'eux s'écrie :

— C'est ici ! arrêtez ; nous voulons descendre.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je.

Pour toute réponse, on me met sous les yeux la page du guide en Italie, où je lis cette phrase pompeuse : « On traverse le fleuve sur un nouveau et magnifique pont de fer suspendu. Ce pont et celui de Padoue sont les deux uniques constructions de ce genre qui existent en Italie. » Je cherche des yeux un fleuve, et j'aperçois un fossé où coule un ruisseau large de trois pieds. Le *magnifico ponte di ferro* a bien vingt-cinq pas de longueur. Les voyageurs étaient descendus dans le fossé pour contempler à leur aise ce prodige de la civilisation moderne. Pendant ce temps-là, je me trouve tête à tête avec la blonde lectrice. Après avoir essayé de me faire comprendre en français et en italien, j'assemble les trois mots d'anglais dont se compose mon répertoire ; la

demoiselle me répond en allemand. Il ne reste plus que le langage par signes. C'est alors que je reconnais combien il est utile de voir des ballets pantomimes. A force de me démener comme les jeunes premiers du théâtre San-Carlo, je viens à bout de formuler ces questions importantes : « Vous avez du chagrin? Vous pleuriez hier en partant; vous regrettez donc Naples? » Elle me répond dans la même langue : « Je suis au désespoir d'aller par là, du côté de Rome. Mon cœur est déchiré. Ce que j'aime est par ici, déjà bien loin, du côté de Naples. Mes yeux ne le reverront plus; mes supérieurs, qui ont la couronne de prince sur le front, me rappellent. Je vais partir avec eux pour Vienne. » Je reprends : « Vous aimez donc beaucoup celui qui est resté par ici? » Elle rougit. Je poursuis : « Que fait-il? quel est son état? » Elle répond : « Il peint. C'est un jeune artiste allemand qui voyage en Italie. » — « Eh bien! tout n'est pas perdu. S'il vous aime, il saura bien aller vous chercher en Allemagne, et vous vous marierez ensemble. » Elle sourit.

— *Ah! che maraviglia!* s'écrie le Carthaginois sortant du fossé. *Che bel ponte!*

— Quoi! signor Français, disent les quatre voyageurs, vous n'avez pas bougé de la voiture! Cette indifférence est incroyable.

Ils se regardent entre eux d'un air moqueur. Comme ils allaient prendre mon indifférence pour de l'affectation, je me donne le plaisir de leur apprendre qu'en France nous avons plusieurs centaines de ponts en fer, et que sur le Rhône seulement on en voit quinze ou vingt, dont un, celui de Tarascon, a plus d'un demi-mille italien de longueur. Là-dessus on m'accable de questions; on bat des mains, on se récrie, on admire, on envie la France, et je vois des larmes d'enthousiasme dans tous les yeux, ce qui flatte mon orgueil patriotique, vu la distance où je suis de mon pays. Ces mêmes gens qui avaient fait une halte si longue pour un petit pont, n'ont garde de bouger pour les belles ruines de l'aqueduc de Minturne, situé à la frontière du Latium. Il y avait quelques marais au bord de la route,

des touffes de roseaux. Le pauvre Marius s'était plongé dans cette vase comme un lion cerné par les chasseurs. Un prestige singulier s'attache toujours au héros malheureux. Marius ne valait pas mieux que Sylla. On le déteste maître de Rome; on sourit de pitié en le voyant vieux et bouffi de vanité, les jambes gâtées par des varices, lutter aux jeux gymnastiques et faire rire la jeunesse à ses dépens. Mais dans les marais de Minturne, comme on l'aime! comme on tremble qu'il ne soit découvert! comme le cœur vous bat de joie lorsqu'il retrouve des partisans et qu'il rentre victorieux dans Rome..... pour s'y rendre plus odieux et plus méprisable qu'auparavant!

A midi nous nous reposons à Molá di Gaëta, sur la frontière du royaume de Naples. L'aubergiste prétend que Cicéron est mort précisément devant sa porte, et, si on l'excitait par la contradiction, il vous dirait qu'il l'a secouru lui-même, et appellerait la servante en témoignage. On est libre à Gaëte de se donner des

impressions d'histoire à propos d'Alphonse d'Aragon, de Charles-Quint et du connétable de Bourbon, qui ont illustré cette place de guerre. Je fus séduit bien davantage par la vue de la pleine mer, les jardins de citronniers, et surtout par une bonne silhouette napolitaine, la dernière que je devais voir et que je considérai avec attendrissement; c'était un officier de la garnison en grande tenue, l'épée au côté, le shako à torsades sur la tête, les épaulettes d'argent bien brillantes, partant pour la campagne sur un petit âne, et tenant à deux mains un large parasol qui le préservait de l'ardeur du soleil. Pour qu'on s'avisât de remarquer son naïf équipage, il fallait qu'il vînt à Gaëte un de ces Français prétentieux qui aimeraient mieux mourir d'un érysipèle que de braver un semblant de ridicule. Le Napolitain s'embarrasse peu de ce qu'on pensera de lui en le regardant; il se met à son aise, et fait tout simplement ce qui lui convient.

Nous laissons derrière nous Mola di Gaëta, le tombeau de Cicéron et le village d'Itri.

Nous passons le bourg de Fondi, renommé pour la beauté de ses femmes, et deux fois saccagé par les Turcs. Le corsaire Barberousse, débarquant sur la plage voisine pendant une nuit, pilla la ville, massacra les habitants et enleva les jeunes filles, qu'il emmena en Afrique. Il n'avait pas tout pris, car on en voit encore de fort belles. C'est à Fondi qu'on s'aperçoit du changement de territoire. Le sang de la Campanie disparaît de village en village. La taille des femmes devient plus élancée, la démarche plus grave; les yeux s'agrandissent, les nez sont plus longs, plus fins, et la régularité classique règne sur les visages moins noirs et moins animés. La pétulance s'éteint peu à peu; elle est remplacée par la majesté romaine. Le son de la voix est plus harmonieux, la parole plus lente; il n'y a plus de dialecte, et vous êtes étonné d'entendre des paysans, des filles d'auberge et des facchini se servir de termes choisis. Vous les prendriez volontiers pour des grands seigneurs rejetés dans le peuple par des revers de fortune.

On entre dans les états pontificaux par une route escarpée et pittoresque. Notre voiturin passa sans accident le détroit si périlleux, il y a dix ans, des rochers de Terracine. L'excellente raison pour laquelle le brigandage exerçait paisiblement ses droits, c'est que douaniers, postillons et habitants du pays, faisaient partie de la bande et touchaient leur part du butin. Le douanier visitait les bagages en conscience. S'il ne remarquait rien de précieux, on ne se dérangeait pas ; mais lorsque l'examen des malles était satisfaisant, un courrier expédié par les chemins de traverse allait avertir les brigands ; la voiture trouvait à qui parler en arrivant au défilé, puis on partageait en frères. Voilà comme il est agréable d'exercer l'état de voleur, à coup sûr et sans danger. Ne me parlez point de ces misérables écumeurs de grands chemins, échappés des galères, qui arrêtent une diligence au risque de n'y rien trouver de bon ; obligés souvent, ne voulant que voler, de passer au rôle tragique d'assassins, embarrassés

de leur butin, traqués par une police incommode, tremblants devant l'ombre d'un gendarme, et finissant, dégoûtés d'un métier ruiné, par aimer mieux retourner au bagne que de mener une vie de terreurs perpétuelles. Tout le monde d'ailleurs n'est pas disposé à perdre son âme et à se corrompre en mauvaise compagnie. Le brigand français, depuis le seigneur Mandrin, a toujours été dégénérant; tandis qu'en Italie cela n'empêche pas d'exercer quelque honnête profession, de mériter l'estime publique, de donner l'exemple des vertus de famille, de faire son salut et de mourir en bon chrétien. Cependant le métier paraît un peu gâté ; les bandes sont désorganisées pour le moment présent. Des maladroits ont dévalisé des cardinaux, qui ont trouvé cela mauvais, et se sont étonnés à un second passage de voir leurs vêtements sur les épaules du douanier, et le postillon regarder l'heure avec leur montre. Cette exagération et cette légèreté devaient nécessairement amener une décadence dans l'industrie. Des

mesures rigoureuses ont été prises par le gouvernement pontifical, et Terracine a perdu ainsi le plus assuré de ses revenus. On n'y vole plus en grand comme autrefois; mais pour s'entretenir la main, on se borne, faute de mieux, à l'escroquerie. Les camerieri d'auberges ramassent volontiers ce que le voyageur laisse traîner dans sa chambre, comme mouchoirs de poche, pièces diverses du nécessaire de toilette, pantoufles, casquettes et autres menus objets. Si l'étranger réclame, on paraît stupéfait de son audace; s'il insiste, on lui répond par un silence majestueux, en haussant les épaules avec un sourire de mépris qui dit clairement :

— Il ose se plaindre pour une bagatelle, sans penser que nous l'aurions dépouillé jusqu'à la chemise il y a dix ans! Dans quel temps vivons-nous! Allez, vous êtes tous des ingrats.

On ne manque jamais à Terracine de mettre dans les chambres d'auberge des cuvettes fêlées dont on porte le prix sur la carte en vous

soutenant en face que vous les avez brisées. Tous les voyageurs de notre voiturin se plaignaient à la fois de la grossièreté du mensonge. Je les engageai à payer de bonne grâce leurs cuvettes et à se donner le plaisir de les achever, ce qui produisit au départ un joli vacarme de pots cassés. Une indignation générale s'était soulevée à ce procédé inattendu, et notre conducteur, qui connaissait son monde, craignait une émeute contre nous.

Je ne sais pourquoi je m'étais construit dans l'imagination des Marais-Pontins d'un aspect sinistre, une voie artificielle représentant à l'œil la juste mesure du travail énorme qu'elle a dû coûter. Je cherchais un désert, des marques visibles de l'air pestilentiel. Au lieu de cela, je fus surpris de voir une route bordée d'acacias et de platanes, semblable à une avenue conduisant à quelque château de plaisance. D'un côté est un canal d'assainissement sur lequel descendent les bateaux chargés de joncs et de foin; de l'autre, des vaches qui paissent tranquillement. Partout une verdure fraîche

relevée par le bleu foncé d'un ciel pur. Si le *vetturino* ne nous avertissait pas qu'il ne faut point s'endormir sous peine de gagner les fièvres, on ne se croirait jamais au milieu de la *malaria* et d'une nature perfide. On voit bien qu'il n'y a pas d'habitation dans ces marais; mais on attribuerait volontiers leur abandon au manque d'esprit spéculatif des gens du pays.

Vers onze heures, le soleil avait pris une force terrible. L'abbé ôtait son habit; le bon archiprêtre lisait son bréviaire avec des ruisseaux de sueur sur le visage, le médecin chassait les mouches avec son mouchoir, la jeune lectrice était devenue une rose poupre, et je poussais des soupirs à fendre les montagnes. Le Carthaginois seul continuait à regarder le pays d'un air radieux. Peu à peu l'assoupissement s'emparait de la voiturée entière, et les têtes s'en allaient ballottant d'une épaule à l'autre. Don Giuseppe, le conducteur attentif, remarque le danger et entonne une chanson d'une voix de stentor; nous allions nous rendormir encore, lorsqu'il s'écrie:

— Que pensent vos seigneuries de ce *sonetto d'amore?*

Et il nous récite un sonnet de Pétrarque, puis un autre sonnet, puis un fragment des poésies de Monti.

— Je pourrais, ajoute don Giuseppe, vous dire tout un chant de la *Gerusalemme liberata;* mais l'*Orlando furioso* me réussit mieux et je vais vous en déclamer quelques morceaux.

Don Giuseppe avait une excellente prononciation, et récitait en homme intelligent. Une fois à la tour des Trois-Ponts, où finissent les marais, il s'interrompit :

— A présent, dit-il, vos seigneuries peuvent s'endormir, la malaria est passée.

Sans vouloir faire tort aux conducteurs des messageries royales, je crois pouvoir affirmer qu'on trouverait peu de gens parmi eux aussi lettrés que le vetturino don Giuseppe,

Velletri, l'ancienne capitale des Volsques, était devenue, sous les empereurs, un lieu de délices. Tibère, Caligula, Othon et d'autres encore l'avaient choisie pour y construire des

maisons de campagne. Je n'ai pu découvrir ce qui a déterminé leur préférence. Le pays m'a paru aride et peu séduisant. Il est de plus infesté par une quantité de reptiles. La ville est laide, malpropre, irrégulière; mais les vignes des environs ont le mérite de produire un vin que les lèvres d'un Français peuvent accepter, chose rare en Italie, où l'on est voué aux potions noires et sucrées.

Les voyageurs ayant entendu la messe à Velletri, nous partons pour Albano, où nous arrivons comme les cloches sonnent les vêpres. La population se rendait en foule aux églises, non pas avec l'empressement des Napolitains, mais dans un ordre parfait. Nous étions au dimanche, et ce jour-là, on voit le peu de costumes nationaux qui restent encore en Italie. C'est surtout dans les environs de Rome que les habitants ont eu le bon esprit de garder leurs modes. Toutes les femmes d'Albano portent le corsage rouge, la chemise plissée, les manches justes et le jupon blanc. Le costume est pour beaucoup dans la grande réputation

de leur beauté. Elles se prélassent en marchant, la tête haute, les épaules effacées, avec un air digne qui sied à leurs traits réguliers et sévères. En allant à l'église, le livre sous le bras, d'un pas grave et lent, elles semblent improviser un tableau de procession.

Depuis Velletri, deux chevaux étant boiteux, et le troisième attaqué du tétanos, nous nous cotisons pour prendre la poste. A la sortie d'Albano, la route tourne brusquement sous une avenue d'arbres, on descend une côte rapide, et tout à coup nous découvrons la vaste plaine au bout de laquelle paraît le dôme de Saint-Pierre.

— Voilà Rome ! s'écrie le Carthaginois.

Et la voiturée entière bat des mains. Le coup d'œil général de cette étrange campagne est celui d'un cimetière de géants. La terre « trop fatiguée de gloire pour daigner produire, » comme l'a dit Mme de Staël, est d'une couleur cadavéreuse, et n'a point retrouvé cette vie nouvelle qu'elle reprend sur

la lave même des volcans. Son rôle en ce monde est fini; elle attend que le reste du globe meure à son tour. On est entouré de débris. D'énormes fragments d'aqueducs élèvent leurs arcades étroites et brisées. Des pans de murailles ont encore besoin d'un siècle ou deux avant de se laisser tomber, et demeurent suspendus en l'air dans une position problématique, ayant perdu leur appui. Quelques tombeaux, échappés à cent désastres, sont encore debout. C'est par Albano et la voie Appia qu'il faut arriver pour apprécier l'antique banlieue de Rome. La route du Nord par le pont Molle n'offre plus le même spectacle.

Nous découvrons à l'horizon d'autres dômes auprès de celui de Saint-Pierre, le profil de Saint-Jean de Latran nous montre des statues fantastiques et qui, de loin, ressemblent plus à des démons qu'à des saints. Auprès de cette église est une porte crénelée d'où partent les anciennes murailles de couleur sombre, comme si la pierre était calcinée par le soleil. Rome n'est plus un nom assez vieux pour de

telles ruines; on croirait plutôt entrer à Jéricho.

Le douanier nous avait arrêtés à la porte, et parlementait avec le vetturino; nous étions descendus pour jouir à notre aise du caractère religieux des débris qui nous entouraient. Tout à coup la jolie lectrice pousse un cri perçant et se précipite dans les bras d'un jeune homme. C'est le peintre allemand, arrivé la veille par le bateau à vapeur, et qui attendait son amie à la barrière de Rome, tandis qu'elle le pleurait à petites journées. Pour rien au monde je ne me serais refusé le plaisir de lui rappeler que je lui avais prédit le retour de son amant, et tout Français eût fait de même, à cause de notre prétention nationale à deviner, expliquer, comprendre et démontrer. Si un de nos oracles se réalise, fût-ce la prédiction de notre ruine, la satisfaction de l'amour-propre efface à moitié le revers; mais ce n'était pas le cas ici, puisque je n'étais point amoureux de la jolie lectrice. La demoiselle, au comble de ses vœux, sourit naïvement, nous donne avec effusion la poignée de main de l'adieu, et le

jeune couple s'en va bras dessus bras dessous.

— Où veulent descendre vos seigneuries? demande le conducteur. Chacun avait son hôtel, excepté moi, qui ne savais où aller. Je consulte don Giuseppe.

— Si votre seigneurie demeure plus de huit jours à Rome, dit-il, elle peut loger dans une maison meublée, rue Borgognona, près la place d'Espagne.

Au bout d'une heure, j'étais installé dans une bonne chambre fraîche et bien close; à travers les persiennes, je remarque sous mes fenêtres un petit jardin, une fontaine d'eau vive, un gros figuier dont les feuilles velues sont à portée de la main; quelques plantes grimpantes s'étendent en zigzag sur la muraille. Il me semble que je connais cette maison, et pourtant je suis certain de ne l'avoir jamais vue, à moins que ce soit en rêve. A force de fouiller dans mes souvenirs, je me rappelle que Hoffmann, le charmant conteur allemand, dans son historiette de *Salvator Rosa*, fait descendre son héros rue Borgognona, qu'il décrit en peu

de mots la maison, le vestibule obscur et frais, le jardinet avec son large figuier et ses plantes grimpantes. Évidemment Hoffmann, de retour à Berlin, mettant la scène d'un conte à Rome, s'est amusé à placer ses personnages dans l'endroit qu'il avait habité lui-même. Plus de doute, je suis dans la maison d'Hoffmann, peut-être dans sa chambre. La mémoire est chose bonne, et mon idée a d'autant plus de vraisemblance, que la rue Borgognona ne contient qu'une seule maison meublée, et si Hoffmann n'est point allé à Rome il a eu grand tort.

Mais voici l'heure du *riposo*. Un silence profond règne sur la ville. Faisons comme tout le monde. Je me mets au lit et je m'endors, bercé par le chant lointain d'un rossignol et le murmure de la fontaine, après avoir d'abord répété vingt fois :

— Tu es à Rome ; ceci est Rome. A ton réveil, tu seras encore dans Rome.

Moquez-vous de moi si vous voulez ; cela m'est bien indifférent.

# IV

## ROME.

Le lendemain, à huit heures du matin, je déjeunais au Café Grec, au milieu d'une bande d'artistes; car la ville des Césars est le rendez-vous de tout ce qui manie le pinceau en Europe. Les gouvernements d'Allemagne et d'Angleterre envoient quelques pensionnaires; la France seule possède une académie organisée, dont le siége est au palais Médicis. Des amateurs viennent aussi s'installer à Rome pour y étudier. Que d'illusions dans ces jeunes têtes!

comment ne pas se croire appelé à illustrer son nom parmi cette cohue de chefs-d'œuvre, si serrée qu'on en met jusque dans les antichambres? Le génie a jadis couru les rues à Rome, n'en reste-t-il donc plus? Pourquoi vous ou moi, nous tous, ne ferions-nous pas aussi des tableaux admirables? En verité je n'en vois pas de raison. On dresse des échafaudages, on copie, on étudie, on essaye. Cette ardeur est noble et cette ambition respectable; mais, hélas! un jour arrive où on comprend enfin que le don de la peinture ne se ramasse point, même sur les pavés de Rome. En attendant qu'ils deviennent des maîtres, les jeunes artistes se donnent le plaisir de porter des costumes en harmonie avec le genre auquel ils prétendent. A Paris ou à Londres, on n'oserait pas s'habiller comme un portrait du Titien ou de Rubens. En pays étranger, tout est permis. Vous voyez à chaque pas des justaucorps de velours, des chapeaux à larges bords, des manches ornées de crevés de satin blanc. Vous vous croisez avec Van-Dyck en personne; re-

gardez Nicolas Poussin qui lit le journal ; voici là-bas Velasquez qui s'avance ; Guido Reni allume son cigare au vôtre. Ces rencontres vous flattent, et d'ailleurs cette variété dans les toilettes anime singulièrement les cafés et les promenades.

Un mouvement considérable règne de la porte du Peuple à l'extremité du Corso, sur la place d'Espagne et dans la rue des Condotti ; mais si vous parcourez les quartiers lointains, vous tombez dans de véritables déserts, des séries de ruines, des ronces, des arbustes poussés au milieu des murailles écroulées, des ruelles silencieuses où le bruit de vos pas éveille en vous un sentiment profond de solitude et de mélancolie. Cela n'a rien d'étonnant si on songe à la disproportion qui existe entre l'étendue de la ville et le nombre de ses habitants. Pendant les premiers jours, vous aurez de la peine à surmonter votre tristesse ; mais pour de l'ennui, vous n'en éprouverez pas. Bientôt un certain charme répandu sur ces grands débris, un ordre entier de sensations

inconnues jusqu'alors, vous font peu à peu une vie nouvelle, et vous ne pouvez prévoir à quel point ce monde nouveau vous captivera. Vous sentirez en vous deux hommes : celui de Rome et celui qui a vécu partout ailleurs. Cette impression s'augmentera de jour en jour, par le seul avantage du présent sur le passé. Défiez-vous de cette vénérable capitale. Ce n'est pas, comme Palerme, une odalisque voluptueuse qui vous enivre et s'empare de vos sens; ni, comme Naples, une coquette séduisante, tour à tour gaie, langoureuse ou babillarde. C'est une beauté sur le retour, qui ne vous trouble pas, vous élève l'esprit, parle sans cesse à votre imagination, et vous fait insensiblement un besoin de sa compagnie, habitude impérieuse à laquelle vous ne pouvez plus vous soustraire. Quand on se prend de passion pour ces beautés-là, il n'y a plus de raison pour que le feu s'éteigne jamais. J'ai vu à Rome un Anglais, parti de Londres à l'âge de vingt ans avec l'intention de consacrer six mois au voyage obligé en Italie. Il a maintenant soixante ans, et il

se promet encore d'achever sa tournée quand il sera rassasié du séjour de Rome. J'avais déjà vu souvent en France de jeunes artistes qui parlaient de Rome avec attendrissement comme d'une ancienne amie à laquelle on les avait arrachés par force. C'est ordinairement au bout de deux ou trois mois qu'on est subjugué. Passé cela, si la passion ne se déclare point, on ne court pas grand risque.

L'un des charmes les plus agréables des rues de Rome, c'est la quantité prodigieuse d'eau vive qui jaillit en cascades ou en gerbes au milieu des places, murmure sous les vestibules, et sort de toutes les murailles. Les *acquajoli*, établissant leurs boutiques volantes autour des bassins et laissant leurs verres en permanence sous les chutes d'eau, vous offrent des rafraîchissements d'une propreté et d'une limpidité fort engageantes. Les centimètres cubes ne sont pas comptés comme chez nous, et l'eau ne coule pas à heure fixe pour être ensuite arrêtée par économie. La fontaine Pauline fournit des nappes épaisses comme la chute d'une ri-

vière et se subdivise dans les canaux qui vont de maison en maison. Celle de Trevi et beaucoup d'autres se répandent dans les ruisseaux avec une prodigalité fort utile à la salubrité de la ville. Trois aqueducs suffisent à cet énorme mouvement, et on peut se figurer ce qu'était l'ancienne Rome lorsque quatorze aqueducs pareils fonctionnaient à la fois.

S'il fallait passer en revue les monuments antiques de Rome, ceux du moyen âge et de la renaissance, les musées et les galeries, la seule liste des noms formerait un gros volume. Pendant quarante jours j'ai visité chaque matin plusieurs monuments et au moins une galerie de tableaux, et je suis parti sans avoir tout vu; aussi le lecteur, dont je n'ai point envie de faire l'éducation, ne doit pas craindre que je l'embarque dans une tournée d'exploration au terme de laquelle nous n'arriverions jamais. Je lui demanderai seulement la permission de citer trois ou quatre morceaux qui m'ont particulièrement frappé pour des raisons qui ne sont pas dans les catalogues.

Si l'on veut se rendre compte de la grandeur de l'église de Saint-Pierre, il faut monter au moins sur la plate-forme, dont la largeur est telle qu'on s'y croirait dans une immense place publique. Un mulet, destiné au service du nettoiement, existe là-haut avec sa charrette, et on lui a construit dans un coin une remise et une écurie. La pauvre bête mourra suspendue à quelques centaines de pieds au-dessus du sol, et, si elle comprend sa position, elle doit penser que les hommes sont de méchants et bizarres animaux. En admirant la forme de la coupole dont Michel-Ange a tracé le dessin sur les plans corrigés de Bramante et de Sangallo, je me rappelais une des plus jolies lettres de Diderot à Mlle Voland, où il est question de ce chef-d'œuvre d'architecture. Dans sa lettre, le grand encyclopédiste traite des instincts innés et de leur développement par l'effet de l'expérience, et il dépense autant de verve et de profondeur pour amuser un instant sa maîtresse que s'il s'agissait de démontrer un point de philosophie à tous les savants de la maison holba-

chique. Afin d'expliquer comment il entend l'exercice du génie et comment les instincts se manifestent, Diderot affirme que Michel-Ange, préoccupé par l'idée de donner à sa coupole la courbe la plus élégante possible, trouve en même temps, et comme malgré lui, la courbe de plus grande solidité. Là-dessus l'improvisateur, emporté par la fougue de son imagination, part au galop et construit tout un système. Rien n'est plus ingénieux que ses aperçus, que ce tableau qui nous montre Michel-Ange, dominé par un instinct, obéissant du même coup à un autre instinct différent ; on voit ces deux génies si opposés, celui de la fantaisie et celui des mathématiques se rencontrant dans la même cervelle et s'accordant ensemble sur le papier pour produire un chef-d'œuvre d'architecture qui soit en même temps le monument le plus durable. On ne peut rien trouver de plus séduisant, et assurément M^lle^ Voland, subjuguée comme le lecteur par l'éloquence de Diderot, n'a pas eu un moment de doute ni d'hésitation. Elle n'a pas même songé à dire

comme le second médecin de Pourceaugnac: Et quand ce ne serait pas la ligne de plus grande solidité, il faudrait qu'elle le devînt pour la beauté du raisonnement. Cependant, après avoir tourné autour de la coupole, circulé dans les escaliers et monté jusque dans la boule de cuivre, j'aperçois des ouvriers, des instruments de maçonnerie, et quelques pierres de taille gémissant sous la scie.

— Que vont donc bâtir ces ouvriers? demandé-je au gardien.

— Ils vont faire des réparations, me répond-il; et dans quelques années ce sera bien pis encore, car on dit que la coupole n'est pas solide.

Ainsi donc la courbe élégante n'est point celle de la solidité. Je me gratte l'oreille, un peu déconcerté par ce gros fait matériel qui renverse tout l'édifice de Diderot, et je songe qu'en effet les conditions d'élégance et celles de durée n'ont rien à démêler ensemble; que si un ouvrage de goût est durable, c'est par d'autres

BIBLIOTHECA

lois que celles de la beauté. Alors arrivent les exemples ; je vois les pyramides d'Égypte rester debout après quatre mille ans, précisément parce qu'elles ne visent point à la grâce, et je vois aussi Diderot amusant de bonne foi sa maîtresse par un caprice qui lui passe un beau matin dans l'esprit. Ajoutons qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une langue dorée soutenant et répandant une erreur dans la chaleur de l'improvisation, avec l'accent d'une conviction profonde, créant des systèmes tous les matins, et obéissant à l'instinct inné du paradoxe, développé par l'expérience des applaudissements.

Il me semble, sauf erreur (pour ne point me hasarder comme Diderot,) que le nom de Michel-Ange est le plus grand de tous ceux qui sont gravés sur les monuments de Rome ; il me semble que de tous les génies de la renaissance, Michel-Ange est celui qui, par son caractère élevé, sévère et mystique, se trouve le plus naturellement identifié avec le caractère de la ville éternelle. On lui opposera toujours

Raphaël; mais, à mon sens, Raphaël aurait pu vivre et produire à Florence ou à Naples sans y perdre beaucoup, tandis que la place de Michel-Ange est à Rome et non ailleurs. Lui seul est vraiment digne d'elle, et taillé sur un patron tout à fait romain. On ne le connaît pas bien si on ne l'a pas vu à la chapelle Sixtine et au tombeau de Jules II. Malheureusement une fatalité incroyable s'est attachée à ses ouvrages. Plusieurs ont disparu. La statue en bronze posée sur la place de Bologne, après la prise de cette ville, et qui représentait Jules II donnant cette bénédiction qui ressemblait à une menace, a subi les chances de la guerre. La ville fut reprise; on fit de la statue un canon braqué sur Bologne, et le duc de Ferrare crut avoir répondu très-spirituellement en détruisant un chef-d'œuvre. En France même, nous possédions une Léda qui, sous le ministère du cardinal de Richelieu, fut sacrifiée à un fanatisme stupide, comme un ouvrage impie. La pâleur de la mort se répand déjà sur les peintures de la chapelle Sixtine; *le Jugement dernier*

devient tous les jours plus confus. Mais il reste encore le tombeau de Jules II et le groupe de la *Pietà*, qui heureusement sont en marbre. Pourvu qu'il n'arrive pas d'accident à la statue de Moïse, bon Dieu! Il ne manquerait plus que cela. Pourvu qu'un Anglais ne s'avise pas d'en casser un échantillon pour l'emporter à Londres et le mettre dans son secrétaire, à côté de ses notes de voyage et du mémoire de son tailleur! Ce que les aimables touristes d'Albion ont ainsi dégradé en Italie est incalculable. Le Moïse est, selon moi, le morceau capital de Michel-Ange. A ceux qui, par amour de l'antique, professent le culte seul de la forme, on pourra toujours citer victorieusemens le Moïse comme le triomphe de l'art philosophique, en l'appuyant du mot sublime de l'auteur à son ouvrage; « *Adesso puoi parlare.* » Il y a de quoi s'inquiéter lorsqu'on pense que cette statue est à portée du bras, sans une grille qui la défende, que les curieux mettent sans cesse leurs mains imbéciles sur le genou de marbre du législateur, et qu'aucune sur-

veillance n'est établie dans la petite église de San-Pietro-in-Vincoli.

Le Titien, dit-on, était le peintre de la matière; son génie réside dans sa main, et ne monte pas plus haut que l'épaule; ses Madeleines ressemblent à de grosses filles bien portantes, qui ne pleurent pas comme celle du Guerchin. Il est bon de citer un tableau de ce grand maître à l'appui du contraire. Au palais Doria, on pourra voir un *Sacrifice d'Abraham* d'une expression sublime. L'enfant ne paraît pas soumis et résigné, comme dans les autres tableaux sur le même sujet; il se débat et résiste au bras de son père; il crie et tend des mains suppliantes, en se tordant avec tous les signes de l'angoisse et de la terreur. La figure décrépite d'Abraham est animée par un désespoir voisin de l'égarement. Ses yeux brillent d'un feu sinistre. On devine qu'il a déjà trop tardé, que le sacrifice devrait être fait. Dieu a failli attendre! Il n'y a plus de père. Le bras droit, armé du couteau, va frapper de bas en haut par un geste terrible. On tremble

que la main délicate de l'ange n'ait pas la force d'arrêter le coup. Ceux qui pourront regarder sans émotion ce tableau déchirant sauront ainsi qu'ils ont les nerfs solidement constitués. Dans la même galerie, on verra un magnifique portrait de Jeanne de Naples, par Léonard de Vinci, un *Saint Jean prêchant dans les Abruzzes*, par Salvator Rosa, et plusieurs tableaux de Nicolas Poussin.

Les bains de Caracalla n'étonnent pas moins que le célèbre Colisée par leurs énormes proportions. L'empereur et tous ses courtisans s'y baignaient à la fois. Ils s'étendaient ensuite sur des lits de repos, autour d'un vaste gymnase où des gladiateurs venaient s'égorger entre eux pour l'amusement des baigneurs. Il y avait aussi des salles pour les danses et la musique. Aujourd'hui on marche sur les pierres déchaussées des mosaïques. La nature paraît avoir adopté ces ruines afin de cacher sous ses ornements les traces des orgies césariennes. Des lierres épais grimpent le long des piliers. Les salles de bains sont

devenues des champs de rosiers. Des troupes de martinets nichés dans les trous, babillent et voltigent sous les voûtes sonores. J'y suis entré par hasard un jour de fête. Des gens du peuple, assis en cercle, dînaient gaiement à l'ombre des murailles, et parlaient cet italien pur et mélodieux qu'on croirait inventé dans un temps de mollesse par les dames romaines. Ce lieu, souillé par l'infâme Caracalla, n'offrait plus que l'image d'un jardin de plaisance consacré au repos des bonnes gens et à la villégiature des oiseaux.

## V

### LA GRANDE CHALEUR. — HISTOIRE DU PIFFERARO.

Mon compagnon de voyage, don Asdrubal, venait tous les matins m'éveiller à sept heures, pour courir le pays avant le moment de la chaleur. Malgré son origine évidemment africaine, je l'aimais à cause de son caractère naïf et bon. Je lui savais gré d'ailleurs de son enthousiasme pour la France. Il ne me parlait qu'en français, dont il savait à peine quelques mots, et je lui répondais en italien, ce

qui composait une conversation assez comique. Le seul défaut de cet excellent garçon était une indiscrétion imperturbable et un manque de tact qui en faisait une espèce d'*enfant terrible*. Il n'y avait sur ma table ni lettres, ni album de voyage, ni papiers, dont il ne s'empressât de prendre connaissance, me demandant des explications et des commentaires sur les passages qu'il n'entendait pas, et avec tant de simplicité que je n'avais pas le courage de lui reprocher sa curiosité.

Un jour nous cheminions ensemble dans les rues ; je suis abordé par un artiste chauve que j'avais vu la veille à l'académie de peinture. L'étranger ôte son chapeau, et don Asdrubal, apercevant un crâne privé de cheveux, saisit l'occasion de s'instruire en augmentant son vocabulaire français d'un mot nouveau. Il se penche vers l'inconnu en souriant, lui montre du doigt son front nu, et dit avec un air bienveillant :

— Monsieur, comment se dit *calvo* en français?

— *Chauve*, monsieur, répond l'artiste, et *goffo* se dit *lourdaud.*

Puis il remet son chapeau et s'en va, laissant Asdrubal étonné de cette brusquerie et moi fort mécontent. A quatre pas de là, nous passons devant l'atelier de M. Thorwaldsen. Sans me demander la permission, le Carthaginois tire le cordon de la sonnette.

— Que faites-vous? lui dis-je. On n'entre pas ainsi chez un sculpteur sans le connaître. Il nous faudrait au moins une recommandation.

— Bah! s'écrie Asdrubal; je lui dirai que je viens du fond de la Sicile pour admirer ses ouvrages, et il n'osera pas me renvoyer.

— Eh bien! essayons; votre innocence nous servira peut-être.

Un praticien, le ciseau à la main, ouvre la porte et nous apprend que M. Thorwaldsen est en Danemarck, mais qu'on peut visiter l'atelier. Je me rassure, et nous entrons. On nous montre une statue de lord Byron; un Christ destiné au fronton de la cathédrale de

Copenhague, morceau important et d'un caractère poétique ; un bas-relief de la *Nuit* entourée de douze figures groupées avec beaucoup de grâce, mais qui rappellent une peinture du Corrège sur le même sujet. Nous admirons un autre bas-relief très-beau représentant Priam aux pieds d'Achille. Enfin, nous nous arrêtons longtemps devant une charmante statuette d'enfant endormi, au bas de laquelle nous lisons le nom de Holbeck.

— Ceci n'est donc pas de M. Thorwaldsen? demande le Carthaginois.

A ces mots, un grand jeune homme d'une physionomie distinguée s'approche de nous.

— Messieurs, dit-il, cette statue est de moi. Je suis élève de Thorwaldsen.

Don Asdrubal n'écoute rien. Il se courbe, regarde le nom gravé sur le marbre, en étudie la prononciation difficile en faisant une grimace par excès d'application ; puis il se tourne vers l'artiste et répète trois fois :

— Holbeck? Est-ce cela? L'auteur s'appelle Holbeck?

J'aurais voulu m'abîmer à cent pieds sous terre. Le jeune homme salue d'un air offensé, nous tourne le dos, et va se remettre au travail. Je prends la fuite, suivi de l'Africain.

— Malheureux, lui dis-je, vous aurez choqué ce jeune artiste en lui jetant ainsi son nom au visage. Il venait pour nous faire les honneurs de l'atelier en l'absence de M. Thorwaldsen, et vous l'accueillez avec une grossièreté inouie!

— Quelle grossièreté? répond mon sauvage. Je ne connais pas ce monsieur. Pouvais-je savoir qu'il était Holbeck? Est-ce une offense que d'appeler un homme par son nom? Vous autres Français, vous imaginez mille puérilités qui n'existent pas.

Jamais il ne voulut comprendre sa sottise, et finalement je le laissai dans son obstination carthaginoise.

Tous les Guides en Italie étant d'accord pour vous recommander expressément d'aller à Rome voir les fêtes de Pâques, j'avais judicieusement choisi cette époque pour passer

en Sicile. J'aurais désiré pourtant regarder le saint-père donnant au monde entier la quadruple bénédiction du haut de son balcon. J'aurais peut-être cédé aux conseils des Guides, si on ne m'eût averti qu'une foule innombrable d'Anglais prenaient le chemin de Rome, afin d'assister à cette cérémonie apostolique comme à une représentation de théâtre, et faire mettre en stalles d'orchestre et de galerie la place publique et les maisons voisines. Je n'aurais pas aimé à voir sur leurs visages impassibles le cynisme incrédule des gens qui payent et se demandent s'ils ont du plaisir pour leur argent. A Catane, un Sicilien me disait le jour de Pâques :

— Comment! vous êtes libre et vous voilà en Sicile! Vous ne verrez ni l'illumination du dôme de Saint-Pierre ni le feu de la girandole!

Le hasard, qui favorise les voyageurs indociles, me fit tomber à Rome au mois de juin, pour la Fête-Dieu et la Saint-Pierre, où il y a précisément illumination du dôme et girandole. Si la religion catholique est aimable à

Naples, elle est plus magnifique et plus imposante à Rome. Le luxe éblouissant de ses pompes parle bien plus à l'imagination. En regardant ces longues processions de moines de tous les ordres, cette vaste litière qui porte le pape agenouillé devant le saint-sacrement et entouré de cardinaux, cette population couchée dans la poussière, le Français se croit transporté au siècle de Sixte-Quint. Il se frotte les yeux, et quand il s'est assuré qu'il ne rêve pas, étonné d'être seul debout au milieu de la foule prosternée, confus de ne point partager le sentiment général, il se demande s'il a sur le front le signe réprobateur de Caïn et s'il est plus méchant ou plus orgueilleux que les autres. En cherchant dans sa tête, il y reconnaît que sans une douzaine de livres destructeurs rangés en bataille sur les rayons de sa bibliothèque, il partagerait le bonheur et la confiance de tout le monde. La procession passe et l'étranger rentre chez lui triste et confus. C'est à Rome que les grands pécheurs doivent se convertir. — L'illumination de la coupole

qu'on voit de tous les quartiers de Rome est d'un effet magique; quant à la girandole du château Saint-Ange, elle ne soutiendra jamais la comparaison avec nos feux d'artifice, tant que la chambre des députés votera la poudre à canon annuelle et patriotique des fêtes de juillet.

Autant l'homme du peuple napolitain a d'aversion pour la moindre contrainte et le métier de modèle, autant le Romain est docile et complaisant. Il se drape, le dos appuyé contre le mur, les jambes croisées, et regarde, d'un air engageant, l'artiste qui se promène sur la place d'Espagne. Il adopte la pose la plus académique et se stéréotype volontiers pour deux heures. Avec son chapeau pointu roussi par le soleil, son manteau d'une couleur inexprimable, sa chaussure de buffle, ses jambes ornées de bandelettes rouges, son large cou découvert, son teint basané, son nez aquilin et les belles lignes de sa stature, il provoque à la fois le coloriste et le dessinateur. Cependant les plus beaux, qui sont les

Transteverins, dédaigneraient de fréquenter les ateliers de peinture. Sur la rive droite du Tibre on prétend n'avoir jamais mêlé son sang à celui des Barbares. Si on n'y a pas hérité de toutes les vertus antiques, on a du moins conservé la fierté. La gaieté, la grâce, la politesse sont apparemment des inventions modernes abandonnées à la rive gauche. On n'entend que des paroles sèches et des malédictions : « *Accidente per te! per la tua familia! guaï à te!* » Les mères battent leurs enfants, qui au lieu de pleurer tâchent de leur rendre les coups. Les vengeances vont grand train. On se menace d'un pouce de lame dans le corps ou de la lame entière, selon la gravité de l'offense, et on tient parole. L'étranger fera prudemment de se considérer comme barbare et de rester sur la rive gauche.

Je m'imaginais connaître les grandes chaleurs pour avoir été un peu hâlé par le printemps de la Sicile et le voyage de Naples; mais vers la fin de juin je me vis obligé de convenir que, sous ce rapport, l'Italie ne s'était

point encore révélée. Le ciel prit l'aspect de l'airain en fusion; une vapeur brûlante vint remplacer le zéphyr du matin, et le soleil déchaîné mérita les épithètes qu'on ne donne ordinairement qu'à la tempête. Avant midi, tout le monde rentrait, fermait les persiennes, et s'étendait sur son lit jusqu'à cinq heures. La ville appartenait alors aux chiens et aux cigales. Le soir, on voyait les fenêtres s'ouvrir, les grisettes nonchalantes se montrer en peignoir, les marchands bâiller en rétablissant leur étalage, les cafés tirer les rideaux de leurs portes et les acquajoli remettre leurs verres dans le bassin des fontaines.

Pendant le temps consacré à la sieste, n'ayant pas la prétention d'être un parfait Romain, il m'arrivait souvent de ne point dormir. L'homme du nord ne s'acclimate pas tout de suite. Il apporte en lui, des régions boréales, une fraîcheur que son sang garde longtemps, comme ces bouteilles qu'on tire de la cave et qui demeurent froides au milieu des chaleurs du festin. Un jour, à deux heures

après midi, je descendis bravement pour aller voir un peintre français qui demeurait à Monte-Cavallo. Le silence le plus profond régnait dans les rues, comme si la ville eût été frappée par la baguette d'une fée. Arrivé près du Quirinal je sonnai trois fois à une petite porte. Au bout de dix minutes, une vieille femme sortit sa tête par une lucarne et demanda :

— *Chi è?*

— Je viens, répondis-je, pour voir le signor***.

La vieille me regarda d'un air hébété, puis elle referma la lucarne. Après dix autres minutes d'attente, elle appela *Luigia*, et n'obtint de réponse qu'au bout d'un long intervalle. Luigia dormait au fond du jardin. J'entendis enfin un cri languissant, et la petite fille arriva en se traînant le long d'un mur. Elle me fit, à travers la porte, la même question que la vieille, puis elle ouvrit. Mon jeune peintre ne dormait pas plus que moi ; il se reposait seulement sur une terrasse. Luigia courut au

café chercher de ces sorbets excellents qu'on appelle *granite*.

— Il faudrait pourtant, disais-je, finir par adopter les habitudes du pays.

— Essayons, si vous le voulez, répondit le jeune artiste; prenez un matelas de mon lit, et dormons jusqu'à cinq heures.

Je commençais à m'assoupir, lorsqu'au son aigu d'un fifre, mon compagnon s'éveilla en sursaut, et courut ouvrir une fenêtre :

— Levez-vous, me dit-il, et jetez comme moi un baïoc à ce mendiant.

— J'y consens, répondis-je; mais si vous m'éveillez à chaque mendiant qui passera, le sommeil ne nous sera pas d'un grand profit.

— Pour les autres je ne vous dérangerai pas. Celui-ci est le *Pifferaro*. Entendez-vous son fifre?

— Eh bien! quand il jouerait de la clarinette?

— Ne plaisantez pas. La rencontre de ce coquin porte infailliblement malheur à ceux

qui ne lui donnent rien. C'est une chose connue dans le quartier. Regardez les voisins qui font pleuvoir les baïocs.

— Il paraît que le séjour de Rome vous a inoculé les superstitions populaires.

— J'aime mieux payer un faible tribut que de braver la mauvaise influence.

— Vous avez raison. Cela est prudent.

J'aperçus par la fenêtre un vieillard affublé de guenilles fort recherchées. Son chapeau, privé de fond, était orné d'une plume de faisan. A travers sa chemise en lambeaux, on voyait sur sa poitrine un collier de mosaïques. Une ardoise pendait à sa ceinture, à côté d'une fourchette de fer ; c'était sa vaisselle portative. Il avait sur le dos une besace de toile, et une espèce d'épée rouillée lui battait les mollets, attachée par une ficelle rouge en manière de baudrier. Sa barbe, ses traits amaigris et une paire de sourcils longs et retroussés, lui faisaient une figure sauvage et comique digne du crayon de Callot. Il ramassa l'offrande de mon compagnon en souriant d'un air gra-

cieux; mais mon baïoc n'eut pas l'avantage de lui plaire, car il me jeta un regard de travers avec des yeux jaunes comme des topazes.

— Est-ce que tu n'es pas content? lui demanda le peintre.

— *Basta per lei*, dit le mendiant, *ma per un ricco forestiere è poco.*

L'avidité plaisante des Napolitains m'avait habitué à ce « c'est trop peu, » qu'on ne saurait jamais éviter, quand on donnerait une piastre au lieu d'un sou; je me mis à faire les gestes burlesques des mendiants de Naples, et je répondis au *pifferaro* que j'étais un *poveretto* trop mal pourvu de *danaro* pour lui faire un *regalio* digne d'un gentilhomme si bien armé. Le drôle, voyant que je me moquais des superstitions et que je connaissais le pays des vrais et savants mendiants, me jeta un regard plus jaune que le premier et reprit sa marche paisible en soufflant dans son fifre.

— Vous aurez du bonheur, me dit le jeune peintre, s'il ne vous arrive rien de fâcheux aujourd'hui.

— D'abord, répondis-je, il va m'arriver un bonheur, puisque vous allez me raconter pour m'endormir l'histoire de ce *birbo;* et puis nous verrons après.

J'allumai un cigare et m'étendis sur le matelas, tandis que le jeune peintre commençait en ces termes l'histoire du *pifferaro.*

—L'année dernière, ce mendiant demeurait de l'autre côté du Tibre; au lieu d'errer dans les rues comme à présent, il se tenait auprès du pont Rotto, en face d'une petite *osteria* où il allait boire chaque soir les aumônes de la journée. Le cabaretier avait une très-belle fille de quinze ans, qui ne se déridait jamais, répondait aux propos galants par un soufflet, et se conduisait d'ailleurs honnêtement, donnant aux pauvres et remplissant bien ses devoirs. Deux jeunes Transteverins faisaient la cour en même temps à la belle Giovannina. L'un d'eux, don Vespasiano, avait six pieds de haut, une figure agréable, et pour tout bien sa vigueur musculaire, dont il ne daignait pas se servir pour travailler. L'autre, don Am-

brogio, moins bel homme que son rival, était plus robuste encore ; il se posait comme un empereur romain devant le cabaret, se drapait dans un manteau troué qui ressemblait à une peau de lézard, et, n'ayant pas d'argent pour aller boire, il attendait que la Giovannina vînt causer avec lui sur le seuil de la porte. La jeune fille préférait Vespasien ; quand elle sortait pour chercher de l'eau, elle s'arrêtait volontiers au bord de la fontaine, où il dormait à l'ombre, et causait avec lui, au grand déplaisir de don Ambroise, à qui elle répondait toujours qu'elle avait trop de besogne dans la maison pour s'amuser dans la rue. Le père ne voulait aucun des deux prétendants pour son gendre ; il ouvrait de temps en temps la fenêtre et leur envoyait quelques malédictions énergiques, en les priant d'aller rôder plus loin. On lui ripostait par tous les *accidenti* et les *guai!* du dictionnaire transteverin, et on s'éloignait pour revenir au bout d'une minute.

Un dimanche, les deux rivaux se trouvèrent avoir quelque monnaie dans leur poche, et ils

entrèrent à la locanda. Une ciasque de vin leur ayant échauffé la tête, ils commençaient à se jeter des regards farouches, lorsque le *pifferaro* du pont Rotto vint jouer de son fifre près de la fenêtre et leur demander l'aumône. Vespasien lui donna un baïoc; mais Ambroise lui jeta une feuille de salade au visage en lui disant d'aller au diable.

— Don Vespasien, s'écria le mendiant, sois béni; je te porterai bonheur. Tu réussiras dans tes projets.

Puis il tourna ses prunelles jaunes vers don Ambroise, et lui rit au nez en faisant une gamme sur sa flûte. Le lendemain, le père amena au logis le fils d'un tourneur, excellent ouvrier, et le présenta comme un homme dont il avait agréé la demande en mariage. Giovannina reçut le prétendant avec froideur, mais elle n'osa point parler de son amitié pour Vespasien. Don Ambroise, toujours à son poste, avait compris ce qui le menaçait. A la nuit, le tourneur, en sortant du cabaret, fut accosté

par un passant enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau.

— Je te défends de revenir à cette locanda, lui dit l'inconnu.

Le jeune homme répondit qu'il y reviendrait tous les jours s'il lui plaisait. Alors Ambroise, qui tenait un couteau caché sous son manteau, en porta un coup dans la poitrine de ce pauvre garçon, puis il se jeta sur lui afin de l'achever. Vespasien et le pifferaro accoururent ensemble aux cris du blessé.

— Ne t'avise pas de le secourir, dit le mendiant. Songe à la loterie!

— Tu as raison, répondit don Vespasien. Le numéro 13 sortira.

Et ils laissèrent le meurtier achever son homme. Le pifferaro possédait le livre de la *Smorfia*. Il composa un ambe sur les mots Meurtre et Jalousie. Don Vespasien emprunta quelques paoli à ses amis, et, soit hasard ou divination, l'ambe sortit au tirage suivant. Huit cents paoli que gagna Vespasien étaient presque une fortune pour lui. Ambroise fut

arrêté par la police, et le tourneur étant mort, don Vespasiano épousa la belle Giovannina. L'aventure fit du bruit. Le crédit du pifferaro s'établit aussitôt dans le peuple, et, depuis ce moment, tous ceux qu'il rencontre lui donnent des baïocs et lui demandent des numéros. Il demeure à présent à la porte de Bélisaire, dans une cabane percée de plusieurs trous et où vous auriez scrupule de loger une bête de somme. Cependant il recueille une moisson abondante chaque fois qu'il sort. On ne le voit jamais dans le beau quartier; il exploite de préférence les rues désertes comme celle que j'habite. Malheur à celui qui refuse le faible tribut d'un baïoc! L'*accidente* plane sur sa tête, et avant la fin du jour il se repent de son imprudence.

— Eh bien! *accidente per me*, repondis-je en fermant les yeux.

— Je vous citerai un exemple frappant de la jettature de cet homme.

Le jeune peintre me raconta sans doute une fort belle anecdote; mais je ne saurais la rap-

porter ici, parce que je m'étais endormi dès le premier mot. Le narrateur m'imita, et, quand nous nous éveillâmes, il faisait nuit noire; l'*Angelus* était sonné depuis une heure. Les traiteurs ne voulaient plus nous servir; le dîner en souffrit beaucoup. La villa Borghèse était fermée, et on avait joué la moitié du spectacle quand nous entrâmes au théâtre Valle. Tel fut le résultat de la malédiction du pifferaro.

Une mesure dont je n'ai pas saisi l'importance avait fait changer la *Norma* de Bellini en *Forêt d'Irminsul*, sans que du reste l'autorité eût rien supprimé ni corrigé dans la pièce. La cantatrice n'était autre que M^lle^ Olivier, de l'Opéra-Comique parisien. Étonnantes transformations de la vie d'artiste! Pendant un an, on porte le chapeau de bergère à la salle Favart, on gazouille des ariettes entre deux pavillons ornés de pots de fleurs, et on épouse un jeune officier à la dernière scène. L'année suivante, on est à Rome, coiffée de feuilles de chêne; on lève le poignard tragique sur des

enfants blonds, et le tamtam résonne dans la forêt d'Irminsul. M^lle Olivier a fait des progrès extraordinaires en vocalisation ; elle manie fort habilement le trille et la cadence, aux dépens des muscles du visage, qui paraissent fâchés de l'exercice violent de son gosier. Comme le public débonnaire l'applaudissait à outrance, et que j'avais l'honneur d'être son compatriote, il ne m'appartenait pas de faire le difficile. Don Asdrubal, à qui je demandais un soir ce qu'il lui semblait de la prima donna française, me répondit, en rabaissant les coins de sa bouche par une contraction tout à fait carthaginoise :

—*Eh! ha una vocetta.*

En songeant aux larynx puissants et sonores de la Sicile, je fus obligé d'avouer que pour lui la voix de la signora méritait le nom de *vocette.*

Au bout d'un mois de séjour à Rome, j'avais pris les habitudes italiennes. Je dormais dans la journée ; on m'apportait du café à la glace. Je dînais le soir sous les arbres de Lepri. La

nonchalance du pays commençait à me gagner. A Tivoli, j'avais eu besoin d'une journée entière pour considérer la grande cascade et le petit temple de Vesta. A Frascati, je consacrai six heures à un pin en forme de parasol qui me plaisait singulièrement. Dans les rues de Rome, une guitare, deux joueurs à la *murra*, un costume de la campagne, suffisaient pour m'occuper. La nuit, après le spectacle, je fumais quatre cigares autour de la colonne Antonine. Lorsque enfin je me décidais à rentrer à la maison, des milliers de ces jolies mouches luisantes appelées *lucciole* transformaient le figuier du jardin en buisson ardent, et j'étudiais leurs évolutions jusqu'à trois heures du matin. Le jour je parcourais les galeries de tableaux, mais je sortais ensuite pour aller je ne sais où, faire je ne sais quoi, changeant de place sans regret, demeurant immobile avec plaisir, et me trouvant parfaitement satisfait partout.

Un jour, sur la place d'Espagne, j'étais assis au bord de la fontaine, et je regardais avec

le plus vif intérêt deux enfants qui jouaient des citrons à la *poussette*. Un sculpteur français, sortant du palais Médicis, vint me frapper sur l'épaule.

— Vous flânez, me dit-il, vous êtes pris. Dans six mois, nous vous aurons encore à Rome.

— Non pas, s'il vous plaît, répondis-je. Avant trois jours je pars.

— Tarare ! vous ne partirez point.

Une semaine après cette rencontre, j'admirais à la porte du Peuple, une charrette attelée de deux gros buffles sournois et dociles, dont la physionomie était fort originale. Le même sculpteur vint à passer.

— Croyez-moi, dit-il, ne vous en défendez plus ; vous êtes séduit. Faites vos arrangements, et restez avec nous jusqu'au printemps prochain.

Je compris alors mon état, et je sentis en effet que la matrone enchanteresse me tenait en sa puissance. Résolu à ne point manquer pour elle le reste du voyage, je cherchai des

compagnons, et je pris une place dans un voiturin pour Florence. Cependant trois fois je payai le dédit au conducteur afin de rester un jour de plus à Rome. Le Carthaginois me représenta que j'avais aussi regretté Naples, que probablement je regretterais Florence, et que d'ailleurs je m'exposais à voir Venise dans la mauvaise saison, si je tardais davantage. Son éloquence africaine m'entraîna, et je montai en voiture avec lui vers le milieu de juillet, par une matinée si belle qu'il n'y avait pas moyen d'éprouver la moindre tristesse.

# VI

## TERNI. — PERUGIA. — TRASIMÈNE. — AREZZO.

Il semble que Rome, en devenant la capitale du monde chrétien, aurait dû signer un bail d'assurance contre la destruction; mais un changement d'idées et de religion est toujours fatal aux monuments. La population est tombée d'ailleurs du chiffre de quatre millions d'âmes à celui de cent cinquante mille, et dès lors la ruine devenait inévitable quand même tous les habitants se seraient faits maçons pour travailler à l'entretien de la ville. Montaigne

se lamentait, en 1580, de voir les décombres former un étrange chaos et changer le niveau des rues. Le seul amas des vases brisés, près de la pyramide de Cestius, est une huitième colline digne de recevoir un nom latin. Puisque l'homme éprouve un plaisir pervers à détruire, les barbares ont dû se bien divertir à casser tant d'utensiles. Ajourd'hui on marche à quinze ou vingt pieds au-dessus de l'ancienne Rome, et ce vaste cadavre montre encore par intervalle quelques-uns de ses membres à demi enterrés. Le forum de Trajan est enseveli sous deux églises. Un désert de poussière et d'orties porte le nom de palais des Césars. En arrivant à Rome par la voie Appia, on parcourt le côté le plus ruiné de la ville; au contraire, en sortant par le Corso et la porte du Peuple, on traverse les quartiers modernes, les rues neuves et les places ornées d'obelisques et de fontaines. Jusqu'au pont Molle, le faubourg présente deux belles lignes de maisons, de *locande*, de châteaux de plaisance et de jardins bien cultivés.

Selon les artistes allemands établis à Rome, quiconque n'a jamais passé le pont Molle est ignorant comme l'enfant qui vient de naître. Celui qui arrive d'Allemagne commence par se faire admettre dans la société des *Ponte-Molle*, avant d'oser ouvrir la bouche pour dire un mot ou boire un verre de bière. On va le chercher en cérémonie au delà du pont, où il attend ses compatriotes, et là on l'interroge. A chaque question, le candidat doit répondre de la manière la plus absurde. Si on lui montre un arbre, par exemple, il affirme que c'est une pierre; il ne sait pas même comment il s'appelle, de quel pays il vient ni où il se trouve. On passe ensuite le Tibre et on procède à un nouvel examen; c'est alors que le candidat devient un être doué de raison, qu'il se rappelle qui il est, d'où il vient, et distingue un arbre d'une pierre. On le déclare membre de la compagnie, et la cérémonie se termine dans une locanda, sous quelque tonnelle de verdure, au milieu des bouteilles et des nuages de fumée. C'est une bonne journée de folie et

de rires, et si j'avais pu me faire passer pour Allemand, je n'aurais pas manqué de me présenter au cercle des Ponte-Molle.

A notre sortie de Rome, nous composions une joyeuse caravane de dix ou douze voituturins partant les uns pour Florence, les autres pour Ancône. Les grelots et les chansons faisaient un bruit de noce; les flots de poussière changaient les moines en meuniers. J'avais auprès de moi, dans le cabriolet, un Français, M. V..., élève de l'école de Metz, garçon instruit, mesurant tout à son compas polytechnique, mais avec esprit et originalité. Le fond de la voiture appartenait à une vieille dame flanquée d'un gros abbé, le devant à mon Carthaginois. Chacun trahissait ses goûts dominants : M. V... s'attachait aux jolis visages des femmes; l'Africain avait les yeux ronds à force de regarder ; il notait sur son calepin de voyage les bornes, ponts et chaussées, et assassinait son voisin à force de questions. La vieille dame et son abbé parlaient d'argent, de fortune, de tel marquis ou

de tel négociant riches à millions; ils n'ouvraient pas la bouche à moins de cent mille piastres, et se plaignaient de la soif. De tous ces goûts divers, celui de M. V... était le seul qui me convînt; aussi, avant d'avoir franchi les faubourg de Rome, nous nous entendions comme une paire d'anciens amis. Il savait déjà que l'un des voiturins de notre suite conduisait à Florence une très-belle Napolitaine, accompagnée d'un jeune homme qui paraissait fort empressé à la servir.

Au delà du pont Molle, la campagne de Rome reprend son aspect sombre et désolé. La terre est inculte. Des buffles sauvages se lèvent au bruit des voitures. Quelques paysans armés de longues perches conduisent des troupeaux de cheveaux indociles. Des bandes d'allouettes s'envolent en tournoyant et semblent vous saluer par des gazouillements ironiques. Jusqu'à Nepi on croirait traverser des cimetières abandonnés.

La chaleur accablante du mois de juillet nous obligea souvent à prolonger le *rinfresco*

jusqu'au soir. C'est un moment délicieux en Italie que le coucher de ce soleil impitoyable qui se précipite dans l'abîme, afin de retourner plus vite à l'orient. On passe du jour à la nuit par une transition brusque, et le ciel enflammé s'éteint tout à coup, en promettant pour le lendemain une journée pareille à celle qui vient de finir. L'Angelus sonnait à toutes les églises quand notre convoi s'arrêta sur la place de Civita-Castellana, petite ville qui croit être l'ancienne Veïa.

Fuyez chez les Veïens où notre sort nous guide ;

ainsi disait Michelot à Talma, en lisant le billet de Rutile, pour amener le fameux *qu'en dis-tu?* de Manlius. Il ne fallait pas moins que Talma pour donner tant de prix à l'effet un peu puéril du son de voix concentré, des bras en croix et des sourcils circonflexes. En supposant que Civita-Castellana soit bien Veïa, ce qui est contestable, Manlius y eût fait mauvaise chère, et dormi sur un lit affreux. En revanche, il eût passé, comme M. V... et moi,

deux heures agréables à se promener sur la place, où des troupes de jeunes filles viennent sans cesse puiser de l'eau à la fontaine. Cette occupation est sans doute une coquetterie raffinée de la part des jolies Veïennes. Toutes les femmes circulent dans la ville avec un vase élégant qu'elles portent sur la tête en manière d'ornement. Une main soutient le vase, l'autre est posée avec grâce sur la hanche. Devant la fontaine, on prend mille attitudes nonchalantes, on s'assied sur la margelle, on s'appuie sur l'épaule de sa voisine pour causer, on ferme à demi ses grands yeux noirs, et la preuve que tout cela n'est qu'un manége, c'est qu'on ne paraît pas faire un grand usage de l'eau pour sa toilette.

Ne voyagez pas à petites journées en Italie sans un lit portatif composé d'un sac de toile à votre mesure, avec un masque en gaze, le tout hermétiquement fermé; sans cela vous ne dormirez jamais. A peine étais-je blotti dans mon rempart à coulisses, qu'un nuage de *zanzares* affamés s'abattit sur le sac de toile

et de gaze. J'eus le plaisir de m'endormir au bourdonnement aigu de ces animaux désappointés, et au concert des malédictions de tous mes compagnons de voyage, pour qui la nuit fut entièrement blanche. A trois heures du matin, les *vetturini*, armés de leurs chandelles, ne trouvèrent que moi à réveiller; les autres étaient vêtus et chaussés, combattant les zanzares à grands coups de serviette, et donnant au diable la ville où Manlius ne voulut pas s'enfuir, ce qui le mena tout droit à la roche Tarpeïenne.

Lorsque Constantin le Grand revint de la guerre contre les Germains, il aperçut devant lui, en arrivant à Otricoli, une si longue suite de maisons à perte de vue, qu'il se crut aux portes de Rome; il en était encore à soixante milles. Aujourd'hui, Constantin refuserait peut-être de croire qu'au bout de ce désert puisse exister une grande capitale.

Le second jour nous nous reposons à Narni, au pied des Apennins, et nous repartons à quatre heures pour être avant le soir à Terni,

célèbre par sa cascade et par la naissance de Tacite. Tandis qu'on prépare le souper, nous prenons des ânes, et nous grimpons dans la montagne, guidés par deux paysannes de seize ans, jaunes comme des citrons et vives comme des oiseaux, qui bondissent devant nos ânes en faisant sonner les rochers sous leurs pieds nus. Après une heure de marche, on commence à entendre le vacarme de la cascade. De petits ruisseaux qui se détachent de la grande masse d'eau, courent se précipiter dans l'abîme. Tant qu'on n'est pas sur le lieu de la scène, on éprouve, au milieu de ce bruit, un sentiment d'inquiétude semblable à celui que vous inspire l'intérieur d'une usine. La montagne de Terni peut rappeler les plus beaux sites de la Suisse, mais relevés par l'ardeur du climat et la végétation méridionale. Au sommet, poussent le chêne et le sapin ; au bas, l'olivier, l'oranger et les plantes du sud. Le Vellino, dont le volume d'eau est presque aussi considérable que celui de la Marne, se jette d'une hauteur de plus de trois cents

pieds. Les Romains, fatigués de ces inondations, le détournèrent de son cours naturel pour se défaire de lui en l'amenant à ce précipice. Depuis lors la nature a effacé les traces du travail en le cachant sous les arbres, la mousse et les ronces. Il n'en est pas de même à Tivoli, où l'on reconnaît trop clairement la main de l'homme. Lorsqu'on suspend sa tête au-dessus de la cascade de Terni, il faut avoir le cerveau libre et les nerfs en bon état pour résister au vertige. En se brisant sur les rochers, l'eau rejaillit en nuages blancs qui dérobent aux regards le fond de l'abîme. Les rayons du soleil forment dans ces nuages des arcs-en ciel superposés qui se balancent et se croisent. Après avoir regardé du haut de la montagne, il est bon de renvoyer les ânes et de descendre à pied par un sentier qui mène aux rochers où le Vellino se brise. Dans le trajet, on rencontre plusieurs points de vue d'ou on peut embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue de la chute d'eau. En voyant la rivière rompue sur les pierres en mille ruis-

seaux, divisés à l'infini en pluie fine que le vent emporte, on se demande comment il peut rester quelque trace du Vellino après un tel accident. On le retrouve pourtant au bout d'un mille, parfaitement remis de ses blessures, et dormant à son aise dans une prairie.

A peu de distance du pied de la cascade, nous rêvions tous à cette scène terrible, quand une des jeunes filles qui nous guidaient nous proposa de traverser le jardin de Mme la comtesse.... Le soleil se couchait; l'horizon était d'un rouge ardent. Le site tout à fait sauvage, le Vellino encore ému de sa chute, les rochers qui se penchaient les uns sur les autres d'un air irrité, rappelaient les paysages sinistres de Salvator Rosa. Aussitôt que nous eûmes dépassé le grille du jardin, la décoration changea subitement. Nous étions dans un bois d'orangers, au milieu de parterres de fleurs, et nous marchions sur un sable fraîchement peigné par le râteau. Un petit levrier de Bologne vint aboyer après nous; le son d'un piano résonnait dans l'habitation; et, en passant devant

le perron, nous ôtâmes nos chapeaux pour saluer la maîtresse du logis qui jouait au piquet, en plein air, avec le curé du village. C'est ainsi que, dans un musée, Mieris vous remet du trouble causé par Salvator Rosa, et que dans la vie la calme est souvent à deux pas de la passion.

Terni échappe aux inconvénients des pays chauds. Le zéphyr du soir est frais ; il y a quelquefois un peu de brouillard pendant la nuit, et les insectes n'ont pas élu domicile à l'auberge. On y dort, ce qui mérite d'être proclamé, car c'est une rareté sur les routes d'Italie et même de France. Le lendemain à trois heures, lorsque les fidèles *vetturini* firent leur ronde dans les chambres, nous retombâmes tous sur l'oreiller d'un commun accord, et nous prîmes un bon supplément de sommeil. Aussi le soleil devenait fort importun quand nous arrivâmes à Spoleto, dont M. le baron Rœderer a été préfet sous l'empire. Il n'appartient pas à un pauvre voyageur, qui montait hier à Terni sur son âne, de juger les

vastes projets du grand homme; mais j'ai peine à croire qu'au lieu d'envoyer son administration si loin, l'empereur n'eût pas mieux fait de donner une bonne fois l'unité et la liberté à l'Italie, qui sans donte ne les aurait plus lâchées qu'avec la vie.

Spoleto est une ville étroite et escarpée, où les voitures ne circulent point et où l'on mange des figues délicieuses. Après le déjeuner, pendant l'heure du *riposo*, M. V..., qui avait découvert tout de suite une jolie marchande de cigares, m'entraîna, par une chaleur effroyable, dans le haut de la ville. Nous passâmes sous la porte d'Annibal, dont l'inscription latine atteste pompeusement l'orgueil de l'antique garnison qui arrêta l'armée carthaginoise. Quand nous arrivâmes au *Spaccio di Tabacco*, la boutique était fermée. Les mathématiciens sont des gens positifs qui vont droit au but; M. V... frappa dans la porte à coups redoublés. Enfin, une petite voix étouffée prononça le *chi è?* que nous désirions. Une jeune fille, d'une beauté éblouissante, montra sa tête à une lu-

carne et nous dit d'attendre un *momentino*. Elle vint bientôt nous ouvrir, et M. V..., s'installant sur une chaise dans la boutique, me pria de lui servir d'interprète. Ses compliments et phrases galantes avaient le nerf démonstratif d'une proposition d'Euclide ; mais je les adoucissais en les traduisant, et la jeune fille répondait avec une décence et une naïveté si aimables, que la conversation rentra tout de suite dans les bornes de la politesse. M. V... voulait avoir de l'eau fraîche et des figues. La jeune fille nous offrit d'aller éveiller la fruitière ; au moment de partir elle nous avoua sans honte qu'elle n'avait pas d'argent.

— Nous sommes si pauvres, disait-elle, et nous vendons si peu de chose !

La fruitière apporta un panier de figues qu'elle nous céda pour deux paoli, et dont la petite marchande mangea sa part d'un air fort content. Après avoir fait une ample provision de cigares dont nous n'avions pas besoin, il fallut pourtant nous décider à partir. La jeune fille nous adressa des remercîments et des

sourires, et nous demanda notre pratique en disant *au revoir*.

— Hélas! ma chère enfant, lui répondis-je, nous ne vous reverrons probablement jamais. Nous sommes arrivés ce matin, et nous coucherons ce soir à Foligno; mais nous voulons vous laisser un souvenir d'amitié avant de retourner dans la froide France.

Nous avions dans nos poches de la monnaie de Naples: c'était une manière d'offrir de l'argent à cette pauvre fille sans l'humilier. Elle accepta plusieurs pièces sans se faire prier le moins du monde, et dans l'étonnement que lui causait notre cadeau, elle posait un doigt sur sa poitrine, et s'écriait:

— *Dunque*, tout cela est bien pour moi? C'est de l'argent? de la monnaie de Naples? Dieu saint! en voilà beaucoup! Combien vaut cette pièce? et celle-là? Il y en a au moins pour un demi-écu. Je saurai bien les changer...

Puis elle s'arrêta pour réfléchir:

Cependant, reprit-elle, j'en conserverai une le plus long temps que je pourrai. En souvenir

de vos seigneuries... je garderai celle-ci...

Elle se mit à sourire en ajoutant :

— Parce que c'est la plus petite.

Nos adieux étant terminés, la boutique venait de se refermer derrière nous, quand la jeune fille ouvrit sa lucarne et nous cria :

— Signori, que la madone vous protége ! Je dirai ce soir pour vous la prière des voyageurs.

Pendant toute la journée, M. V... ne fit que parler de la jolie marchande, et trois mois après, dans les rues de Venise, il me prenait encore le bras en répétant le *dunque* dont l'accent de bonheur et de reconnaissance l'avait frappé profondément. Sans doute le charme de l'innocence a ses racines algébriques et correspond à certaines chiffres dans le cœur d'un mathématicien.

Par suite des conversations avec les marchandes et des suppléments de sommeil, nous arrivâmes fort tard à Foligno, ville riche et bien construite qui paraît se piquer de soutenir son antique réputation. Horace a vanté

la douceur de son climat et la beauté du vallon où elle est assise. La nuit ne nous ayant pas permis de voir les monuments, je ne sais pas ce qui peut exister encore de curieux à Foligno; quant à la célèbre Vierge de Raphaël qui porte le nom de cette ville, elle se repose de ses voyages dans la galerie du Vatican, à côté de la *Transfiguration* et de la *Communion de saint Jérôme.*

Perugia est plus grande que Foligno; on y trouve une quantité de beaux ouvrages, malgré les larcins que les capitales font toujours aux villes de second ordre. Le Perugin, l'un des artistes les plus féconds et les plus laborieux de la renaissance, y a laissé tant de tableaux que Rome n'a pas encore tout enlevé. Avant d'arriver à Perugia, on rencontre au milieu d'une campagne presque déserte la vaste église de Sainte-Marie des Anges tout nouvellement restaurée avec luxe. La ville est assez abondamment pourvue d'édifices religieux pour qu'on n'ait pas besoin d'aller chercher une messe à deux lieues dans la plaine. Sainte-Marie des

Anges ne sert qu'aux moines d'un couvent et à des paysans pour qui une église de village serait plus que suffisante; mais en Italie, quand on travaille pour Dieu, on est prodigue. L'économiste du Nord, qui demande à la matière l'intérêt de son argent, rirait de pitié en voyant un peuple pauvre dépenser en murailles inutiles ce qu'il pourrait employer en *rail-ways* et en chaudières. « Mon cher monsieur, lui diraient les bonnes gens du Midi, cet édifice qui ne rapporte rien à notre bourse répond à un sentiment que nous portons dans le cœur et que vous avez perdu; par conséquent, nous sommes plus riches que vous. » Tandis que je parcourais les églises avec le Carthaginois, M. V... employait bien son temps auprès de la belle Napolitaine. Je les trouvai ensemble riant aux éclats et causant avec beaucoup de feu, sans comprendre ni l'un ni l'autre un mot de ce qu'ils disaient. Notre algébriste avait découvert que le jeune Italien dont les assiduités l'avaient d'abord inquiété n'était qu'un soupirant sans appointements, et cet éclaircissement

lui faisait tant de plaisir qu'il en oubliait la petite marchande de Spoleto.

Nous arrivâmes le soir, par un coucher de soleil magnifique, au bord du lac de Trasimène. Napoléon disait à Sainte-Hélène qu'Annibal avait dû tressaillir de joie en voyant pour la troisième fois l'armée romaine se ranger en bataille d'un manière défectueuse. Une loi ridicule prescrivait d'avance au général l'ordre des troupes. Il fallait trois lignes de bataille échelonnées à égales distances. Le consul, surveillé par une foule de sénateurs orgueilleux et tracassiers, eût risqué sa tête à vouloir changer la routine. Annibal, campé sur la hauteur, présenta un front étendu qui déborda l'armée ennemie sur les deux ailes. Flaminius résolu à vaincre ou à mourir, avait appuyé ses troupes sur le lac; il y mourut honorablement. Selon toute apparence, une légion romaine battit en retraite jusqu'au village de Passignano, et vendit chèrement sa vie; mais arrivée à un défilé, elle fut exterminée. On retrouve encore des traces de cette der-

nière résistance à une lieue du centre de la bataille.

—Quel dommage, disait M. V..., qu'Annibal ait dépensé tant de génie sans résultat, et qu'il se soit endormi à Capoue ! J'enrage en pensant qu'il était à deux pas de Rome, et qu'il n'a point su y pénétrer.

—Modérez-vous, répondis-je. Puisqu'il eût suffi d'allonger un peu le nez de Cléopâtre pour changer la face du monde, introduire Annibal dans Rome serait bien une autre affaire; aucun de nous ne jouirait de ce beau ciel, et Dieu sait où en serait la France ! Admirons le héros carthaginois tant qu'il vous plaira; accordons une larme à ses malheurs; mais laissons Scipion le battre à Zama; il y va de votre vie et de la mienne.

Le lac de Trasimène, qui a plus de quarante-cinq milles de circonférence, est entouré de bouquets d'arbres et de villages charmants. Il contient trois îles; l'une est habitée par des religieux qui ont su choisir la retraite la plus tranquille et la plus belle du monde, une autre

est cultivée par des paysans, et la troisième appartient à une colonie de reptiles qu'on n'a jamais pu détruire.

Notre caravane, réduite à trois voiturins depuis que nous avions quitté la route d'Ancône, s'arrêta au petite village de Passignano. Nous sautons dans les barques, et nous allons nager en pleine eau tandis qu'on prépare le repas. Hélas! quel souper pour des nageurs affamés! Pas un morceau mangeable! le pain lui-même résiste sous la dent et ne veut pas seulement se détremper dans l'eau rougie. Il fallut prendre bravement son parti et rire de ce pain imperméable; mais quand on vit les grabats affreux que l'hôtelier nous avait préparés, il y eut un désespoir général. Je ne dormis point, malgré mon armure de gaze, à cause du bruit que faisaient mes voisins. M. V... erra comme un fantôme dans l'auberge, et ne laissa reposer les gonds et les serrures que lorsqu'il eut fait ouvrir une porte qui paraissait barricadée au dedans. Probablement cet esprit inquiet finit par trouver un gite à son

goût, puisqu'il ne rentra dans sa chambre qu'au point du jour, et je crains qu'il n'ait été perdu, pendant cette nuit-là, une bataille importante au lac de Trasimène.

Nous arrivâmes à Arezzo, patrie de Pétrarque, de Vasari, du pape Jules II, du maréchal d'Ancre et de l'Arétin, ce flibustier littéraire qui vendait ses flatteries aux princes et dénigrait avec impudence ceux qui refusaient de le payer. Il est fâcheux que l'Arétin ait imaginé ce genre de bassesse il y a trois cents ans, sans quoi notre époque pourrait réclamer l'honneur de l'avoir inventé. La cathédrale d'Arezzo est un monument gothique très-curieux, orné des sculptures naïves du XIVe siècle. L'autel de Jean de Pise est un travail d'une finesse admirable. L'une des chapelles contient deux tombeaux sculptés par Luca della Robbia, dont les figures de marbre sont coloriées.

Après Arezzo nous ne trouvons plus jusqu'à Florence que des villages; mais cette partie du chemin n'est pas la moins agréable. Les

champs ressemblent à un jardin. Les fleurs des grenadiers forment des groupes éclatants qui donnent une haute idée des richesses de la nature toscane. Les haies sont des guirlandes, les buissons des bouquets, et pour peu que l'on rencontre de ces figures populaires qui, avec leurs traits accentués, semblent échappées d'un vase étrusque, l'homme du Nord se croit transporté dans un monde de raretés et d'objets de luxe vivants. Cette introduction sied parfaitement au joli nom de Florence, et on s'attend à ne recevoir que des sensations gaies dans la ville des fleurs. L'illusion dure jusqu'au passage de la porte Romana, d'où on aperçoit des jardins et des collines vertes; mais, une fois arrivé au Pont-Vieux, vous êtes frappé de l'aspect sombre et rébarbatif de Florence; toute la mauvaise humeur, la sévérité, la raideur et l'égoïsme orgueilleux du moyen âge sont incrustés sur les façades noires des palais. Les poternes, avec leur guichet défiant, vous montrent d'énormes ferrements inhospitaliers. Les fenêtres ont l'air de cacher derrière

leurs grillages le bout d'une carabine pointée sur le passant. Les soupiraux sentent le chausse-trape; vous regardez aux terrasses si la sentinelle ne se promène pas la pique sur l'épaule et le pot en tête. Vous n'êtes pas bien sûr qu'un piége ne vous attend pas au carrefour prochain; vous respirez une vague odeur de guerre civile. Dans la rue étroite qui mène au Pont-Vieux, la maison de Machiavel vous offre la juste image d'un laboratoire de maximes désolantes. Sur le pont, les boutiques de vieille orfévrerie vous font porter la main à votre montre, tant ce marché paraît judaïque. L'hôtel où vous descendez est, à coup sûr, un ancien palais qui jure avec sa nouvelle destination, et vous vous asseyez à la table d'hôte comme un convive mal assuré, craignant de manger un ragout à la Médicis, ou de voir votre voisine tomber morte au second service comme Luisa Strozzi.

## VII

### FLORENCE. — PISE.

L'impression lugubre que produit l'entrée à Florence ne dure qu'un moment. Il n'y a de triste que les pierres, et tout le reste, au contraire, vous gagne le cœur par des sourires, des paroles douces et un accueil bienveillant. Derrière la sombre poterne sont de bonnes gens qui vous reçoivent comme un ami. Par la fenêtre grillée s'envole dans les airs une chanson comique. Au lieu de guet-apens vous

rencontrez au détour de la rue une embuscade de jolies femmes qui babillent à perdre la respiration. Le marchand vous sert poliment, au prix le plus modique; le dîner est excellent, l'hôtelier soigneux, et la carte à payer fort légère. Vous revenez de vos préventions injustes, et avant la fin du premier jour vous reconnaissez que Florence est une des villes les plus aimables du monde.

Le matin, les rues sont singulièrement animées. On ne voit que des fleurs et des fruits, des mines épanouies, une propreté exemplaire et point de haillons. Les grisettes, mises avec une certaine recherche, circulent deux à deux, jasant et riant tout le long du chemin. La joie populaire est l'expression d'un bonheur réel et non pas d'une philosophie qui excite la pitié. On sent à chaque pas la libéralité d'un gouvernement paternel et intelligent. La Toscane est un échantillon remarquable de ce que pourrait être l'Italie entière.

Rien de plus gai que l'heure du déjeuner dans les cafés de Florence. Les marchandes

de fleurs, chargées de leurs corbeilles, vous présentent leurs bouquets et passent à la table voisine sans attendre que nous portiez la main à votre poche ; puis elles disparaissent quand leur ronde est achevée, semant ainsi partout des créances qui finissent toujours par être payées. Les fleuristes ne demandent point d'argent ; celui qui voudrait mettre à l'épreuve leur générosité se ferait régaler de bouquets jusqu'à sa mort, et le sourire de la marchande serait aussi amical le dernier jour que le premier. Lorsque enfin vous voulez acquitter votre dette, vous donnez plus que les fleurs ne valaient ; mais la délicatesse du procédé est d'un prix inestimable. La fleuriste vous a épargné la forme grossière du commerce, et, comme si on lui offrait ce qu'on ne lui doit point, elle accepte votre gratification sans la regarder, en ajoutant une belle révérence au sourire de tous les jours. Un boisseau de magnolias, bien marchandé, peut s'obtenir à Florence pour vingt sous ; jamais cette acquisition avantageuse ne vous ferait autant de plaisir que le

simple œillet qui vous tombe des nues, assaisonné par l'air gracieux et sympathique de celle qui vous le présente.

Pour user du droit imprescriptible des voyageurs de décréter que les choses sont toujours telles qu'ils ont cru les voir, je déclare que toutes les Florentines ont dix-huit ans, les yeux fort doux, les coins de la bouche relévés, les dents belles, la taille mince et élégante. Leurs grands chapeaux de paille ronds, qui se balancent par l'effet de la marche et dont les rubans flottent sur les épaules, leurs bras nus, l'éventail dans leur main droite et le bouquet dans la gauche, leur accent vif, leur parler guttural et leurs mines peu farouches, quoique décentes, composent un ensemble piquant, dont les esprits romanesques sont frappés et que les hommes les plus positifs savent apprécier. Sur la place d'Espagne, celui qui aborderait une majestueuse Romaine et lui dirait en riant qu'il la trouve belle s'exposerait à se faire arracher les yeux. Sur la place du Carrousel, le mauvais sujet qui man-

querait à la civilité française au point d'apostropher une Parisienne délicate et bien chaussée, la ferait mourir de frayeur. La Florentine, moins méchante et moins peureuse, aime trop la conversation pour se fâcher de si peu de chose; elle vous regarde avec malice et répond sans trouble ni colère. Un compliment lui paraît bon à prendre, même d'un inconnu. Si vous demandez à une grisette de Florence la permission de l'accompagner, elle vous remercie de votre politesse avec un sourire rusé, en disant que le *padre* ou le *marito* ne trouveraient pas cela bon, s'ils venaient à le savoir, et qu'il ne faut par donner à jaser aux voisins. M. V....., moins poltron que moi auprès des femmes, en faisait souvent l'expérience; il engageait des colloques interminables; la grisette, tout en refusant notre compagnie, ralentissait le pas, se laissait reconduire sans effroi aussi loin qu'il nous plaisait d'aller, et se déliait la langue de peur de paralysie. A Florence, comme partout, on trouve d'autres beautés apprivoisées aux rencontres; aussi mon ami

V..., emporté par ses vingt-deux ans et sa curiosité mathématique, avait beaucoup d'occupation. Des messagers officieux le suivaient à la piste, comme font les petits poissons remorqués par les saumons; sans me coucher de bonne heure, j'étais réveillé la nuit par le retour de mon compagnon, après quelque belle aventure dont il me fallait à l'instant même écouter le récit d'une oreille à moitié endormie.

Le progrès aura de la peine, Dieu merci, à effacer la physionomie originale de Florence. Le gaz hydrogène est inconnu, et quant à l'éclairage à l'huile, on ne sait pas ce que c'est. Celui de la lune est le seul qu'on emploie. Pendant la nuit, la ville demeure plongée dans une obscurité profonde; mais on y chante sans interruption jusqu'à l'aurore. Le Florentin, comme le rossignol, chante volontiers dans les ténèbres. Sur la place de Sainte-Marie Nouvelle, où nous demeurions, il y avait des sérénades perpétuelles, des chœurs accompagnés de guitares, de violons et de cors.

Au coucher du soleil, la bonne compagnie se rend en voitures à la promenade des *Cascine*. En arrivant au rond-point, on met pied à terre et on cause. C'est là qu'on rend ses visites et qu'on remplit d'une manière commode ses devoirs du monde. Florence est une ville de plaisir; on y danse en toutes saisons. J'ai assisté à plusieurs bals magnifiques donnés dans les jardins. Par une horrible injustice, la bienveillance hospitalière de la société toscane a tourné contre elle et lui a fait une réputation de légèreté qu'elle ne mérite pas. La chronique des salons y est riche en intrigues curieuses; mais il est à remarquer que les dames étrangères fournissent les chapitres les plus intéressants. A Londres ou à Paris, on menait une vie sévère; en voyage, on s'amuse de toutes ses forces avant de reprendre son collier de sagesse. Si on prête le flanc au scandale, on s'observe davantage une fois qu'on est parti; et cela retombe sur Florence, qui en est fort innocente. De belles dames qui à Paris mettaient avec affectation leurs gants

dans leur verre, à Florence le remplissent jusqu'au bord de vin de Champagne. Combien d'Anglaises revêches, qui à Londres ne daigneraient pas parler à leur voisin avant la cérémonie ridicule de la présentation, prennent en Italie le bras de leur danseur pour aller chuchotter loin de l'orchestre dans l'endroit sombre du jardin! Il n'y a pas grand mal à cela; mais j'ai vu d'autres effets de l'abandon causé par le voyage, et je prétends les définir au moyen d'une superbe comparaison.

A la bataille de Lutzen, il se passa, dit-on, d'étranges choses. Des conscrits effacèrent en valeur et en présence d'esprit les soldats de Marengo et d'Aboukir. De pauvres recrues, montées sur des chevaux de charrettes, écrasèrent les régiments ennemis. Des enfants de seize ans demeurèrent à leur poste, inébranlables comme de vieux centurions. La France épuisée n'avait pu donner à Napoléon que des instruments faibles, mais il sut les manier admirablement. La bataille de Waterloo présente des phénomènes encore plus bizarres. On vit des

capitaines intrépides hésiter à tirer l'épée, un général retenir trente mille soldats qui demandaient à marcher au bruit du canon, et livrer ainsi toute l'armée à une perte certaine; on vit des caporaux tuer leur officier, des soldats refuser d'obéir et se gouverner par eux-mêmes, des aides de camp passer à l'ennemi; on entendit des sauve qui peut! au moment de la victoire, et des cris héroïques à celui de la défaite. C'est un monde renversé où le jugement humain flotte dans les ténèbres. De même à Florence, les étrangers déroutent complétement l'observateur qui est au fait de leurs antécédents et qui les a connus dans leurs pays respectifs. Tel garçon innocent, et réputé incapable de troubler un ménage, devient, comme le conscrit de Lutzen, un séducteur terrible; telle dame dont vous auriez cru le bonnet solidement planté sur sa tête, le jette par-dessus les plus hauts moulins, et perd sa bataille de Waterloo. D'un côté ce sont des victoires inexplicables, de l'autre des désastres impossibles à prévoir. Voilà l'effet des voyages

et des vacances. L'année suivante, on rentre à Londres ou à Paris; les uns n'y sont plus que de pauvres recrues, les autres des soldats dociles qui obéissent avec soumission au capitaine de la famille, et marchent au pas avec une régularité exemplaire.

Après Rome, on sait que Florence est la ville d'Italie la plus riche en tableaux et en sculptures; mais, ce qui est fort commode pour les curieux, presque tout a été réuni dans trois musées, l'académie des beaux-arts et les palais Médicis et Pitti. On en a dit assez long sur la Vénus, la Niobé, la Vierge à la chaise, pour qu'il soit superflu d'en parler ici. Michel-Ange se retrouve à Florence ce qu'il était à Rome, aussi poëte, mais peut-être un peu moins mystique. Le plus grand des artistes florentins est à mon sens André del Sarto. Ses Vierges, qui soulèvent fièrement leur enfant entre leurs bras, supportent sans pâlir le voisinage des plus belles toiles de Raphaël. Si je ne craignais d'être accusé d'hérésie, j'affirmerais que ces Vierges ont un caractère de ma-

jesté divine qu'on ne voit nullepart au même degré. Ces sublimes compositions n'ont fourni qu'à peine à leur auteur les moyens de vivre. A quoi sert tant de génie, bon Dieu! s'il ne peut pas seulement nourrir celui qui le possède? André del Sarto ne savait point débattre ses intérêts et faire, comme on dit, ses affaires. Au couvent de l'Annonciade est une fresque devant laquelle Michel-Ange et Titien passaient des journées en contemplation ; elle avait été payée d'un sac de farine. A l'académie des beaux-arts sont une multitude de morceaux sublimes; pour chaque ouvrage le peintre reçut la somme de vingt livres. — Et avec cela, des enfants, une femme coquette et inconstante! Les fautes et la catastrophe d'André del Sarto ont fourni le sujet de quelques pages passionnées que j'avais de bonnes raisons de savoir par cœur; aussi ai-je considéré attentivement ses deux portraits faits par lui-même. Le premier représente un charmant jeune homme de vingt ans au plus, d'un visage rond, d'une physionomie timide, frais comme un

petit abbé; le second, âgé de trente-cinq ans, paraît maigre et pâle, accablé de tristesse et d'inquiétude, le regard fixe, la bouche contractée par l'habitude de la souffrance. C'est le moment où le peintre songeait à l'argent du roi de France qu'il avait dépensé, à sa dette d'honneur, à l'abîme dans lequel sa faiblesse pour sa femme venait de le plonger. On sent qu'il ne survivra pas à sa honte. Pauvre André! pourquoi t'es-tu marié? Il ne fallait pas entrer en ménage avec ton idéal. Tu aurais vécu jusqu'à cent ans comme le Titien; ou bien, puisque tu ne pouvais te passer de cette Florentine si belle, il fallait faire comme ce mauvais sujet de Raphaël, rendre l'âme dans les bras de ta maîtresse, et non pas mourir misérablement dans le déshonneur et le chagrin.

Un autre peintre florentin, Allori, plus philosophe qu'André del Sarto, a révélé ses peines de cœur d'une manière énergique. Au palais Pitti, en face de la *Vierge à la chaise*, est une belle Judith qui tient par les cheveux la tête d'Holopherne avec un air menaçant et déter-

miné. Cette tête coupée est celle d'Allori lui-même, et la Judith est sa maîtresse. Derrière l'héroïque prostituée, une vieille femme fait un rire infernal, comme pour dire : « Voilà ce que c'est, maître Allori, que de tomber dans nos filets. » Mais l'artiste a répondu : « Voilà ce que c'est que d'assassiner les gens. Vous aurez éternellement à la main ma tête sanglante. » L'histoire n'en dit pas davantage sur les amours de Christophe Allori.

Pour peu que vous vous promeniez un soir de pleine lune sur la place de Sainte-Marie des Fleurs, à l'endroit où le Dante aimait à se reposer, et que vous regardiez les jeux de la lumière parmi tous ces dômes entassés et ce gracieux campanile de Giotto, semblable à une tour de porcelaine, Florence aura bientôt gagné votre amitié. Pour peu que vous preniez l'habitude de visiter tous les matins le palais Pitti ou le musée de Médicis, de fumer un cigare sous les galeries, au pied de la statue de Persée, ou sur les quais de l'Arno, d'aller aux *Cascine* respirer le frais ; pour peu que la fleu-

riste vous donne de beaux œillets tandis que vous mangez le chocolat, et que les coureurs nocturnes chantent leurs chœurs avec ensemble sous vos fenêtres, vous vous attacherez bien vite à cette ville séduisante, et vous ne partirez plus sans un déchirement cruel, comme à Rome, comme à Naples, comme partout en Italie. M. V... et moi, nous avions juré nos grand dieux de ne rester qu'un mois à Florence; le deuxième mois était commencé, et des hauteurs du jardin Boboli nous regardions les dômes et la tour du Palais-Vieux avec autant de béatitude que si nous n'eussions jamais dû nous en séparer. Il fallait cependant arriver à Venise avant le retour des pluies. Le bon Carthaginois venait de nous faire ses adieux; il retournait en Sicile et nous offrait ses services à Noto et Girgenti. Don Asdrubal est avocat au tribunal de Caltanisetta, et je lui ai promis formellement que, si j'avais un procès avec Polyphème ou Denis le Tyran, je lui confierais ma cause. Nous l'avions embrassé la larme à l'œil, et nous regrettions sa pétu-

lance africaine, qui animait nos entretiens; mais Florence n'en demeurait pas moins charmante, et d'ailleurs nous y avions déjà des amis. M. V... ne voulait pas entendre parler de départ. Afin de l'arracher à ses habitudes sans trop de secousses, j'employai l'expédient de Bougainville, qui entraîna son meilleur ami au bout du monde en lui proposant d'abord une simple promenade à Versailles. Nous ne pouvions pas quitter la Toscane sans voir Pise, où les voiturins vous mènent en sept heures. Une excursion de quatre jours n'effraya pas mon compagnon, et un matin je le déterminai à monter dans un carrosse de louage.

En arrivant à Pise, on s'aperçoit tout de suite que les Français y viennent souvent, car le meilleur hôtel a pour enseigne un hussard de l'empire, avec cette inscription qui révèle le grand usage qu'on a de notre langue: *A l'Hussard.* Pise est la ville la plus complétement morte de toute l'Italie. L'herbe pousse sur la grand'place, et sans les jeunes gens de l'uni-

versité, on y entendrait voler les mouches. Du haut de la tour penchée, Galilée a découvert le secret qui l'a mené au chevalet de l'inquisition. Urbain VIII récompensait le génie en lui octroyant des hernies inguinales. Depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours, la tour de Pise a fourni une énigme sur laquelle une foule de savants se sont exercés. Soufflot est le dernier qui ait attribué l'inclinaison à l'abaissement du terrain ; mais on montre actuellement au baptistère le travail d'un architecte anglais qui prouve clairement que la tour a été bâtie exprès telle qu'on la voit. Les fondations ont leur aplomb ; seulement les colonnes du sud sont de quatorze pouces moins longues que celles du nord à chaque rangée, ce qui produit sur la hauteur totale une inclinaison de quinze pieds. La même différence se retrouve dans la coupe des pierres à l'intérieur, et elle est sensible jusque dans les marches de l'escalier tournant. Wilhem, l'architecte de la tour, a voulu qu'elle fût penchée, et sans doute il s'est appliqué à la rendre plus solide et plus

durable que les tours les plus droites; c'est une facétie gigantesque dont on peut nier le mérite et qui choque tout à fait le goût. Il devrait être défendu à un habile homme de faire de l'esprit avec des pierres de taille. Quant au Campo-Santo, on a écrit à son sujet les plus belles choses du monde; je confesse qu'il m'a laissé dans une indifférence absolue, dont je suis prêt à dire mon *mea culpa*, si on l'exige.

Les habitants de Pise sont hospitaliers, très-polis pour les étrangers, mais de cette bonne politesse italienne qui entre franchement en conversation et passe par-dessus les façons et l'étiquette. Un soir, nous prenions des glaces en plein air devant un petit café situé près du pont de marbre. Des étudiants parlaient entre eux d'une jeune fille qui devait prendre le voile dans peu de temps par suite d'un grand chagrin.

— Je voudrais bien, disais-je à M. V..., connaître ces messieurs, et leur faire conter l'histoire de cette jeune fille malheureuse.

Aussitôt un des étudiants nous aborda d'un air tout à fait ouvert et cordial; après quelques mots de civilité, il nous apprit qu'il était d'Arezzo, et qu'il suivait à Pise le cours du célèbre professeur Pilla.

Nous demandâmes de la limonade à la neige, et le jeune Arétin s'empressa de nous contenter en nous faisant dans sa langue le récit que nous désirions entendre, et auquel je tâcherai de ne rien changer en le traduisant.

# VIII

## HISTOIRE DE LA BELLE FIORALISE.

Vos seigneuries, nous dit l'étudiant, ont sans doute observé qu'il existe encore dans ces contrées quelques descendants de la race guerrière qui résista aux armes de Sylla lui-même. Si la conquête de l'Étrurie était à refaire, les Romains d'aujourd'hui n'en viendraient pas à bout. Arezzo devrait être la capitale de l'Italie, à cause de sa position au centre du pays, et de la supériorité incontestable de ses habitants en mérite et en courage. Pise, quoique étrusque

aussi, ne saurait avoir la même prétention.

— Ce que je vois de plus clair, répondis-je, c'est que chacun, en Italie, élève sa ville natale bien au-dessus des autres. Mais poursuivez, je vous en prie.

— L'an passé, reprit l'étudiant, il y avait ici deux jeunes gens qui suivaient les cours de l'Université ; l'un était Arétin, et l'autre des environs de Pise. C'étaient de véritables Étrusques de corps et d'esprit ; tous deux de stature colossale, doués d'une force physique presque fabuleuse, et beaux comme des gladiateurs, si ce n'est que l'un avait les jambes un peu longues et l'autre les épaules trop carrées. Andronico le Pisan soulevait un banc de pierre sur son dos, et l'emportait, comme Samson la porte de sa prison ; Matteo l'Arétin brisait un écu pisis entre ses doigts comme une coquille de noix. Vos seigneuries me croiront si elles veulent : voici mon ami Giuseppe Bimbo qui leur dira si je suis un menteur. Il a vu aussi bien que moi le terrible Andronic renverser un buffle en le prenant par les cornes,

et le redoutable Matteo arrêter par derrière une charrette attelée d'un fort cheval, qui était à la vérité très-chargé ; je suis trop sincère pour vouloir dissimuler la chose.

Andronic et Matteo étaient les meilleurs garçons du monde, et cependant très-hardis ; car ils allaient à la cave sans chandelle, et se promenaient la nuit au milieu des bois comme dans leur chambre. Ils ne buvaient de vin que le dimanche, et n'avaient de querelles avec personne. Comme ils tiraient vanité de leurs forces, et qu'ils n'auraient pas aimé à compromettre leur réputation, ils évitaient les occasions de se rencontrer, n'allaient pas chez les mêmes professeurs, et fréquentaient des cafés différents. Le père d'Andronic, don Basile possède une mauvaise petite ferme dans la *Pianura*, située entre Pise et le bord de la mer. C'est un terrain d'où la Méditerranée s'est retirée peu à peu. On voit dans cette Pianura des troupeaux sauvages trop nombreux pour être domptés, et auxquels on se borne à enlever leur progéniture. Andronic se fit re-

marquer par son adresse dans ces expéditions dangereuses. Le père de Matteo n'est pas plus riche que celui d'Andronic, et possède un clos de vignes dans les environs d'Arezzo. Malgré le soin que les deux jeunes gens mettaient à s'éviter, il existait au fond une espèce de rivalité entre eux, et on s'attendait à les voir quelque jour aux prises ensemble. Il ne leur manquait qu'une occasion et un sujet de se passionner. L'occasion vint bientôt, et la passion fut la plus funeste de toutes, celle qui changerait les moutons en serpents ou en lions, la jalousie en un mot.

Si vos seigneuries sont à Pise depuis seulement un jour, elles ont dû certainement admirer la jolie petite église de Santa-Maria della Spina, cette miniature gothique dont les flèches s'élèvent à peine jusqu'aux toits des maisons qui bordent l'Arno. Nous appelons cette église le *Tempietto*, et les Pisans ont une grand vénération pour elle, à cause de l'épine provenant de la sainte couronne du Christ qu'on y a conservée pendant plusieurs siècles. Le curé

avait une sœur, veuve d'un tapissier de Florence, et cette sœur avait une belle fille de seize ans, mais belle comme les astres, une Vénus enfin. Cela est si vrai qu'aussitôt arrivée ici, elle reçut le sobriquet de *Venere del Tempietto*, et pourtant elle n'a passé que deux mois à Pise, chez son oncle le curé. Lorsqu'elle se promenait sur le quai, coiffée d'un voile à l'ancienne mode, les bras nus, maniant l'éventail avec grâce, les gens du peuple s'arrêtaient en extase pour la regarder; on entendait pleuvoir sur elle ces bénédictions que la beauté provoque toujours dans ce pays où l'on a pour elle une antique adoration. Malheureusement Fioralise était encore plus coquette que belle. Sa mère l'avait envoyée ici pour l'arracher à une demi-douzaine d'amoureux qui commençaient à la poursuivre de trop près. Elle vivait dans la maison du curé, ne voyait que son oncle et une servante de soixante ans, et n'avait d'autre divertissement que de tirer des horoscopes avec un jeu de cartes, de raccommoder des surplis, et de préparer des vases de fleurs la

veille des grandes fêtes. Un dimanche, tandis que son oncle officiait, elle aperçut Andronic appuyé contre le mur, et qui la regardait avec tant de plaisir qu'elle se sentit toute joyeuse; d'un autre côté se trouvait Matteo qui la contemplait avec tant de ravissement qu'elle en fut tout à fait flattée. Elle comprit qu'elle avait deux amoureux de plus, et les deux jeunes gens virent bien qu'ils étaient rivaux.

Dans ce temps-là, il y avait hors des murs une pauvre famille dont la maison venait de brûler. On fit des souscriptions en faveur des incendiés, et le curé de Santa Maria della Spina voulut que sa nièce quêtât dans son église. Fioralise mit sa plus belle robe et se para de fleurs. On accourut en foule au *Tempietto* pour lui apporter de l'argent. Pas un étudiant ne donna moins d'un paolo, c'est-à-dire douze sous de France; et moi qui vous parle, j'offris bel et bien un demi-écu. Andronic glissa quelques mots à l'oreille de Fioralise, qui lui répondit par un sourire charmant, et Matteo reçut en échange de ses compliments une ré-

vérence gracieuse qui signifiait que l'amour ne faisait pas peur à la quêteuse. Une heure après, on ferma l'église : la foule se dispersa, et sur le quai de l'Arno il ne resta plus qu'Andronic et Matteo à dix pas l'un de l'autre. Le curé arriva bientôt; les deux jeunes gens le suivirent jusque chez lui, non sans être remarqués de la belle nièce, qui partageait ses œillades entre les deux galants avec une justice scrupuleuse. Andronic et Matteo se rencontrèrent devant la porte de curé, et se parlèrent pour la première fois.

— Il paraît, dit Matteo, que le même motif nous amène. Si nous entrons ensemble, nous nous ferons tort réciproquement : jouons à qui passera le premier.

—J'y consens, répondit Andronic; le sort en décidera.

Ils jouèrent à la *murra*, et Matteo, ayant gagné la partie, entra dans la maison, tandis que l'autre attendait dans la rue. Le curé était au jardin et travaillait à bêcher une plate-bande.

— Monsieur le curé, lui dit Matteo, je ne suis pas riche, mais je vous apporte un paolo de plus en faveur des incendiés.

— C'est bien, mon ami, répondit le bonhomme ; voici ma nièce qui va joindre cet argent au produit de sa quête.

— Il me semble que vous m'avez déjà donné tout à l'heure à l'église, dit la jeune fille d'un air malin.

— En effet, reprit l'étudiant ; mais j'ai oublié cette pièce au fond de ma poche, et je ne veux pas qu'elle soit perdue pour la charité. C'est aussi une occasion de voir une jolie *giovinetta* qui a des yeux admirables, et de causer avec monsieur le curé, s'il veut bien le permettre.

— Causons, mon ami, cela ne fait de mal à personne. Souffrez seulement que je continue à bêcher ma plate-bande, et asseyez-vous sur ce banc.

Matteo, enchanté de ce bon accueil, s'assit sur le banc de bois, mais si lourdement qu'il le brisa par le milieu et tomba sur le dos. Fio

ralise éclata de rire, et le curé se mit dans une colère épouvantable.

—Ne vous fâchez pas, mon oncle, dit la jeune fille; il est fort heureux que cette planche se soit rompue aujourd'hui, car demain vous auriez pu la rompre vous-même et vous blesser en tombant.

La servante apporta des chaises; Matteo, tout confus de sa maladresse, ne savait plus que dire. Il s'embrouillait dans ses phrases et regardait Fioralise avec des yeux suppliants. Pendant ce temps-là, le curé, toujours grondant, s'évertuait à déraciner un petit oranger mort; il creusait la terre et secouait l'arbre sans pouvoir seulement le faire pencher. Matteo arracha l'oranger comme si c'eût été une asperge, et le bon vieillard, content d'épargner une demi-journée de travail, oublia sa planche brisée. On parla de choses indifférentes; mais le curé, occupé à son jardinage, ne voyait pas la pantomime de Matteo, qui exprimait tout ce que sa bouche n'osait dire. Fioralise riait et se moquait tantôt de l'amoureux et tantôt de son

oncle. On causa ainsi pendant une heure, sans que le bonhomme se doutât de rien. L'étudiant se retira ensuite, et comme la belle nièce le reconduisit jusqu'à la porte, il ôta de sa cravate une superbe épingle en argent doré, qui valait un écu.

— Adorable Fioralise, dit-il, je voudrais que mon cœur fût de l'or pur pour vous rendre riche en vous le donnant. Voici toujours une épingle que je serais fier de vous faire accepter, en échange de cette rose que vous avez dans vos cheveux.

— Une épingle vaut plus qu'une rose, répondit Fioralise rouge de plaisir. Je serais bien sotte de refuser une fleur à un signor aussi généreux que vous.

Matteo sortit en bondissant de joie, et passa devant Andronic en lui montrant d'un air railleur la rose que la quêteuse portait à l'église. Andronic furieux tira aussitôt le cordon de la sonnette, mais avec tant de brusquerie qu'il le brisa, et que le manche de fer lui resta dans la main. La servante, en lui ouvrant, ne manqua

pas de crier comme un aigle après ce signor qui venait de rompre la *campanella*. Sans écouter les excuses et les supplications d'Andronic, elle annonça au curé qu'un étranger qui avait rompu la campanella demandait à lui parler, et le bonhomme reçut de fort mauvaise humeur ce diable d'homme qui lui avait rompu sa campanella. L'amoureux décontenancé balbutia quelques mots inintelligibles et devint muet comme un poisson. Heureusement Fioralise vint à son secours. Elle assura que le dégât n'était pas grand, et réussit à calmer un peu son oncle. Le bonhomme tirait de l'eau d'une citerne, et se fatiguait à emplir un tonneau ; Andronic prit la corde et puisa quinze seaux d'eau en un moment, ce qui répara la faute de la sonnette rompue.

—A présent, mon ami, lui dit le curé, voyons le sujet qui vous amène, si toutefois votre mère n'a pas oublié de vous faire une langue.

—Je vous apporte un paolo pour votre quête, répondit Andronic, et en même temps je suis

bien aise de regarder votre aimable nièce, qui est la plus belle personne de Pise et à laquelle nous avons donné le surnom de Vénus du *Tempietto*. Mais si vous me trouvez indiscret, je vais me retirer, monsieur le curé.

— Sainte Marie ! s'écria Fioralise en éclatant de rire, c'est absolument ce que nous a dit l'autre signor qui était ici tout à l'heure.

— Mon ami, reprit le curé, regardez ma jolie nièce, je vous le permets, et puisque vous êtes si robuste, aidez-moi un peu en emplissant mes arrosoirs, tandis que je donnerai à boire à mes œillets.

Andronic fit compliment au curé sur le bel état de son jardin, et se mit à causer comme Matteo, adressant ses paroles à l'oncle et ses signes à la nièce, qui riait de tout son cœur de ce manége. Il glissa dans la main de la jeune fille un petit billet où sa passion était exprimée par une douzaine de vers très-fleuris, et puis il prit congé en saluant poliment le curé. Fioralise le reconduisit jusqu'à la rue, et avant d'ouvrir la porte, Andronic tira de sa

poche une bague ornée d'un morceau d'agate.

— Si la belle Fioralise, dit-il, voulait porter cette bague en souvenir d'un pauvret qui se meurt d'amour pour elle, je lui demanderais en échange ce morceau de ruban noir qu'elle a sur l'oreille.

— Jésus! s'écria la jeune fille, que les garçons de Pise sont galants! L'autre signor m'a donné une épingle, et vous m'offrez un anneau! Je n'ai garde de vous refuser ce bout de ruban; je vous le dois, puisque j'ai accordé à l'autre une rose.

Matteo avait attendu son rival dans la rue. Il vit passer Andronic léger comme un oiseau et tenant à sa main le ruban noir que la quêteuse avait sur l'oreille à l'église. Le soir, vers dix heures, Matteo amena trois violons et une flûte sous les fenêtres de sa belle et lui donna une sérénade. A minuit, Andronic vint aussi accompagné de deux guitares et d'un chanteur. Le lendemain, il y avait une *feria* sur la place du Dôme; des marchands forains étalaient leurs boutiques volantes. Fioralise y passa

avec son oncle, et les deux galants abordèrent le curé l'un après l'autre. Comme la jeune fille admirait beaucoup les tasses de porcelaine, les jouets d'enfants et les fleurs artificielles, Matteo aurait bien voulu lui offrir un cadeau ; mais en fouillant toutes ses poches, il n'y trouva pas un denier, en sorte qu'il fût obligé de mettre un frein à sa générosité. Andronic brûlait d'envie de présenter à sa belle une boîte en carton qu'elle avait paru souhaiter; mais il eut beau retourner sa bourse dans tous les sens, il n'y découvrit pas un baïoc, c'est pourquoi il renonça par nécessité à faire le magnifique.

Nos deux amoureux continuèrent ainsi pendant un mois à suivre partout leur maîtresse et à se présenter chez elle avec la discrétion nécessaire pour ne point donner d'ombrage au curé, qui était la simplicité même. Ils avançaient tous deux insensiblement dans les bonnes grâces de la belle Fioralise, l'un d'eux n'obtenant pas une faveur sans que l'autre reçût un équivalent, si bien qu'un licencié

ès sciences n'aurait pas su dire lequel avait la préférence. Cependant les voisines jasaient entre elles de l'imprudence du curé. Une dévote vint avertir le bonhomme des propos qui se tenaient sur sa nièce, et un matin les deux amoureux trouvèrent la porte fermée et la servante inflexible comme un cerbère. Sans s'en douter, le vieil oncle employait le plus sûr moyen d'exaspérer la passion des deux jeunes gens, car vos seigneuries n'ignorent pas que l'amour ressemble à ces torrents dont les écluses ni les murailles ne peuvent arrêter le cours. Andronic et Matteo ne songèrent plus qu'à faire ouvrir cette porte close, et le même expédient leur vint à l'esprit à tous deux en même temps. Le dimanche suivant, Matteo entra dans la sacristie au moment où le curé mettait son surplis, et lui demanda la main de sa nièce.

— Avez-vous l'approbation de votre famille? lui dit l'oncle.

— Pas encore, répondit Matteo.

— Eh bien! mon garçon, votre démarche

n'a pas le sens commun. Commencez par écrire à vos parents. — Fioralise, qui écoutait à la porte, parut aussitôt dans la sacristie.

— Mon oncle, dit-elle, il me semble, au contraire, que le signor Matteo agit en homme de sens. Il vient d'abord s'assurer que vous l'accepterez volontiers pour votre neveu : est-ce qu'il ne faut pas aussi qu'il me demande si je veux de lui pour mon mari ?

— Tu as raison, reprit le curé. Dis donc tout de suite ce que tu penses de don Matteo.

— Je pense, dit Fioralise, qu'il est d'une condition supérieure à la mienne, qu'il me fait beaucoup d'honneur en jetant les yeux sur moi, et que je sais accommoder la polenta comme le doit une fille bonne à marier.

— C'est la vérité, dit l'oncle ; tu fais la polenta comme une archiduchesse ; ainsi, mes enfants, je vous marierai dès que le courrier d'Arezzo m'en apportera la permission.

Après la messe, Andronic vint à son tour chercher le curé dans la sacristie, et lui adressa la même demande que Matteo.

— Vous arrivez trop tard, lui dit le bonhomme; ma nièce est accordée....

— *Un momentino!* interrompit la jeune fille, nous ne tenons pas encore l'autre signor. Don Matteo m'a honorée, mais don Andronico me fait plaisir. Le premier est un aimable cavalier; le second serait un excellent mari. Sans lui dire non, il suffit de l'avertir que je suis accordée. Si la permission que nous attendons est refusée, comme j'ai tout lieu de le craindre, je serai trop heureuse de recevoir les consolations du signor Andronic. On a des amoureux tant qu'on en veut, mais un mari cela est rare, et bien sotte est la fille qui lâche d'une main sans être sûre de tenir ferme de l'autre,

— *Cristo!* s'écria le curé, quelle petite commère! voilà ce qui s'appelle entendre ses intérêts! Si tu ne te maries point, ce ne sera pas faute d'esprit et de malice. Mon cher Andronic, puisque cette fillette en sait plus long que nous, rapportons-nous-en à sa sagesse. Parlez à votre père, et attendez paisiblement

que don Matteo reçoive des nouvelles de son pays.

Au lieu de suivre ce conseil raisonnable, Andronic sortit furieux d'avoir été prévenu; il trembla que son rival ne réussît le premier, et à force de se monter la tête il conçut le projet de forcer Matteo à lui céder la place. De son côté, l'Arétin fut transporté de colère en apprenant qu'Andronic voulait le supplanter. Il jura devant témoins qu'il saurait bien se débarrasser de son concurrent. Le bruit se répandit aussitôt dans la ville que ces deux ennemis se cherchaient, et on s'attendit à une catastrophe. En effet, ils se rencontrèrent dans ce café même, à l'heure de l'*Angelus*. Matteo s'assit à cette place où je suis, et Andronic se mit en face de lui, à cette table que vous voyez. Il se regardèrent un moment sans parler, et je vous assure que les assistants étaient pâles d'effroi.

Ici le narrateur s'interrompit et fixa sur nous ses yeux d'une vivacité singulière pour recueillir sur les visages de l'auditoire quelques

signes d'émotion. Mon compagnon, M. V..., n'avait compris le récit qu'à moitié; quand je l'eus mis au fait de la situation, il se tourna vers l'homme aux yeux perçants et lui dit avec sang-froid :

— Eh bien : après ?

— Si vos seigneuries, reprit le narrateur, ont séjourné à Arezzo, elles ont pu remarquer qu'on n'y ment jamais, tandis que le reste de l'Italie est plein d'imposteurs. Mon ami Joseph Bimbo vous dira que j'aime trop passionnément la vérité pour ajouter à cette histoire un seul mot de mon invention. Les gens que le hasard ou la curiosité avaient amenés dans le café devinèrent tout de suite, aux regards des deux rivaux, que la querelle irait loin, et les plus braves auraient bien donné quelques paoli pour être transportés subitement chez eux. Ils restèrent immobiles attendant l'événement. Matteo rompit bientôt cet horrible silence.

— Don Andronico, dit-il, je vous ai laissé jusqu'à présent faire la cour à ma maîtresse sans vous gêner, et vous avez dû me trouver

de bonne composition ; mais je vous avertis que cela ne peut plus durer.

— Don Matteo, répondit l'autre, cela ne durera pas, car vous allez renoncer à celle que vous appelez votre maîtresse, et qui est la mienne.

— C'est vous qui renoncerez à Fioralise, je vous le jure par tous les saints du paradis.

— Il faut que cela finisse, reprit Matteo ; je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. Si à pareille heure vous ne déclarez pas que vous abandonnez vos prétentions, vous aurez affaire à moi.

— Et que ferez-vous, si je ne vous cède pas la place ?

— Pardieu ! chien de Pisan, je t'écraserai sous mes pieds comme un insecte.

— C'est-à-dire, misérable Arétin, que je t'assommerai comme un bœuf à la boucherie.

— Non, non. Je te prendrai par les jambes et je te lancerai dans le fleuve.

— *Quel fleuve* (1) ? C'est moi qui te saisirai

(1) Cette répétition interrogative équivaut en italien à une négation.

à la gorge et te jetterai par-dessus la tour de la *Faim*.

— Moi, je te rendrai la mort plus dure, car je prétends te briser les quatre membres l'un après l'autre.

— Dis plutôt que je t'arracherai les deux yeux, afin qu'ils ne puissent voir l'état déplorable dans lequel je te mettrai ensuite.

— Tu ne sais pas qui je suis ; je vais te le montrer. Figure-toi que cette table soit ton dos : voici comment je frapperai dessus.

Matteo donna sur la table un coup de poing qui enfonça les planches ; mais aussitôt Andronic prit une chaise et la pressa si fort entre ses bras qu'elle se rompit en plusieurs morceaux.

— Voilà, dit-il, comment je ferai craquer tes os.

Il y eut un mouvement d'horreur dans l'assemblée. L'Arétin appuyait son discours d'une foule de jurements effroyables par lesquels on voyait bien qu'il ne se connaissait plus ; le Pisan, de son côté, criait d'une voix si terrible

que le grand orgue du Dôme vous eût semblé un hautbois en comparaison. Qu'on juge donc de l'épouvante que répandaient ces paroles, accompagnées de gestes si violents! Quand les deux rivaux se séparèrent, tout le monde se sentit soulagé comme si un tigre et un lion eussent passé par miracle dans ce café sans faire de mal à personne. Mais je m'aperçois que vos seigneuries sont elles-mêmes saisies d'effroi; laissons-leur le temps de se remettre un peu de leur émotion.

— Continuez, dit M. V.....; nous attendons avec impatience le dénouement.

—Je m'arrête à dessein, reprit le narrateur, pour vous rappeler que je vous avais annoncé deux personnages de l'antique Étrurie et un exemple frappant des fureurs de la jalousie.

—De grâce, interrompis-je, achevez d'abord le récit de ce combat.

—Les héros d'Homère, dit l'étudiant, tiennent un langage que nous regardons aujourd'hui comme exagéré, et cependant....

— Par pitié, remettons les réflexions à un autre moment.

— Il ne manquait à Andronic que les armes du fils de Pélée, à Matteo que le bouclier d'Hector...

— Le combat, le combat!

— Et si au lieu de vous dire les choses tout simplement, j'avais mis cette histoire en vers pompeux, vous auriez vu qu'Andronic aux longues jambes...

— Le combat, le combat, le combat!

— Et Matteo l'invincible ne l'eussent cédé en rien...

— De par tous les diables! le combat. Nous ferons après des comparaisons et des parallèles.

— Que demandent vos seigneuries? dit le narrateur d'un air étonné.

— Nous demandons le récit du combat, le dénouement de la tragédie.

— Ne vous ai-je pas raconté cette scène terrible?

— Pas en entier. Lequel des deux héros a tué l'autre? Comment a fini la bataille?

— Comme je vous l'ai dit : ils se sont séparés, laissant la foule glacée d'horreur et d'épouvante.

— Quoi ! ils ne se sont pas assommés ?

— Non, par la grâce de Dieu.

— Alors permettez-moi de trouver quelque différence entre votre histoire et celle de la guerre de Troie, car le fils de Pélée a tué celui de Priam.

M. V... partit d'un éclat de rire homérique, au grand scandale de la compagnie.

— A présent, dis-je, racontez-nous en deux mots ce qu'est devenue Fioralise.

— Le père de Matteo, qui s'appelait Lena, reprit enfin le narrateur, s'imaginait descendre du consul Popilius Lœnas, et pour cette raison il ne lui parut pas convenable de marier son fils avec une tapissière de Florence. Non-seulement il refusa son consentement en termes fort durs, mais il écrivit encore au marquis*** pour le prier de faire en sorte que Fioralise fût renvoyée dans sa famille.

Andronic n'eut pas plus de bonheur. Son père, homme faible et stupide, avait épousé en secondes noces une femme méchante qui détestait cet enfant du premier lit. Comme la marâtre eût souhaité de voir ce fils mort, à plus fort raison ne voulait-elle pas qu'il se mariât. Quand le père lui demanda son avis, elle se mit à crier, en disant que ce scélérat d'Andronic la ferait mourir de chagrin, qu'il ruinait le ménage par son appétit vorace, que la voisine Tommasina l'avait vu passer devant la madone sans ôter son chapeau, que les assiettes cassées, les chutes des enfants, les mauvaises récoltes et tous les malheurs de la famille venaient de cet être maudit. Elle termina sa harangue par un ruisseau de larmes, en assurant que si Andronic se mariait, elle en tomberait malade. Le père accabla son fils de reproches et le menaça de sa malédiction, puis il courut chez l'évêque qui le protégeait. L'évêque eut une conférence avec le marquis ***, et un matin le curé reçut l'ordre de renvoyer sa nièce à Florence.

— Hélas ! disait Fioralise en pleurant, vous voyez bien que je n'avais pas tort d'accepter deux amoureux à la fois, puisqu'il ne me reste pas seulement de quoi faire un mari.

Elle retourna chez sa mère. Un jour une vieille comtesse vint par hasard marchander un meuble chez la tapissière, et conçut de l'amitié pour ces bonnes gens. La beauté, les manières aimables de la jeune fille lui plurent, et elle la prit pour demoiselle de compagnie, en promettant de lui donner une pension. Fioralise ne savait que lire et écrire ; mais comme la comtesse n'en savait pas davantage, on pensa que c'était assez d'instruction. Le sort de cette pauvre fille paraissait assuré, lorsqu'un malheur imprévu vint encore l'accabler. Soit que les valets aient voulu perdre la demoiselle de compagnie, soit que le démon ait profité de l'éblouissement du luxe pour la séduire, elle fut menacée d'un procès criminel. La comtesse perdit des boucles d'oreilles en diamants; on fit une perquisition dans les chambres des domestiques, et les diamants se re-

trouvèrent parmi les effets de Fioralise. L'intendant de la maison montrait une animosité suspecte ; la rumeur publique l'accusa d'avoir employé une ruse abominable pour écarter une favorite dont il était jaloux. Fioralise nia sa faute ; mais les Toscanes savent si bien colorer le mensonge qu'à Florence on se défie même du cri de l'innocence. La comtesse ne voulut pas de procès ; elle chassa seulement la demoiselle de compagnie, et Fioralise déshonorée, peut-être injustement, offrit ses chagrins à Dieu. Elle s'est retirée dans un couvent, où elle prendra le voile après son année de noviciat.

Andronic continue à dompter des veaux sauvages dans la *Pianura*, et sa belle-mère espère toujours qu'un de ces matins on le rapportera sur un brancard à la maison. Quant à Matteo, son père l'a envoyé à Rome chez des protecteurs puissants. Il est secrétaire du cardinal A..., qui lui donne quatre-vingt-dix écus romains d'appointements, c'est-à-dire près de cinq cents francs de France par an ; et depuis

qu'il est dans les honneurs et les richesses, il oublie et méprise ses anciens amis.

Après avoir obtenu, non sans peine, que le narrateur achevât son récit, nous prêtâmes des oreilles complaisantes à ses belles dissertations sur les enfants de l'antique Étrurie et sur l'admiration qu'on leur doit, au mépris du reste de l'Italie et du monde entier ; toutes choses aussi incontestables qu'amusantes, mais dont le lecteur ne se soucie pas et dont on peut lui faire grâce.

# IX

## BOLOGNE, FERRARE, VENISE.

Après avoir traversé la plus belle partie des Apennins, notre modeste voiturin arriva près des portes de Bologne au *tocco*, c'est-à-dire à à une heure après midi. La division du jour, en Italie, offre tous les matins un nouveau problème à résoudre, où l'étranger perd son arithmétique. On ne compte pas par douze heures, mais par vingt-quatre ; de plus, la vingt-quatrième heure finit au coucher du soleil, et

comme le soleil ne se couche pas deux jours de suite au même instant, il en résulte une confusion dont on ne triomphe que par une habitude prise dès l'enfance. Si vous oubliez de regarder à votre montre lorsque l'*Angelus* annonce le passage d'un jour à l'autre, vous perdez la clef du calcul, et vous ne savez plus quel nom donner aux heures. Pour moi, je confesse qu'au bout d'un an de séjour en Italie, je commençais à peine à me reconnaître dans cet imbroglio. Cependant minuit et midi, qui ne varient pas, forment des jalons au moyen desquels on se guide approximativement. Il vous faudrait du papier, une plume et cinq minutes de travail, pour trouver que neuf heures du matin font quatorze heures et demie, ou quelque chose d'aussi simple, tandis que vous vous tirez d'affaire en disant trois heures avant midi. On se sert encore avec avantage du *tocco*, ainsi appelé parce que l'horloge ne frappe qu'un coup. Deux et trois heures de France, qui seraient peut-être en Italie dix-neuf et vingt heures, plus une frac-

tion, peuvent s'exprimer par une et deux heures après le *tocco*.

Ce bienheureux *tocco* venait donc de sonner lorsque nous vîmes au loin les grandes tours de Bologne. Notre voiture s'arrêta devant une troupe de paysans armés de mauvais fusils, et qui traversaient la route en colonne serrée pour s'enfoncer dans la campagne. Le conducteur, qui n'était pas plus que nous au fait des événements, demanda ce que faisaient ces gens armés. Une bonne femme lui répondit en bolonais que c'étaient des bandits qui voulaient donner du chagrin au saint-père. A ce mot, le voiturin s'arracha les cheveux en poussant des cris lamentables.

— Qu'avez-vous donc, mon brave? lui demandai-je.

— Ah! signor, des partisans, des insurgés! Qu'allons-nous devenir?

— Remettez-vous; ces insurgés sont passés; ils ne songent pas à nous, et d'ailleurs voici les portes de la ville. Dépêchons-nous d'y entrer.

Je ne savais trop que penser, en voyant le voiturin faire des signes de croix et les autres voyageurs claquer des dents.

— Que risquons-nous? disait M. V....; de perdre quelques habits râpés, des chemises en mauvais état, nos montres et bien peu d'argent? Ce ne serait pas payer trop cher le plaisir d'être attaqués par des brigands ou d'assister à une insurrection de la Romagne. Il faut voir comment les Bolonais s'acquittent d'une révolution.

— *Dio santo !* répétait le voiturin, qu'allons-nous trouver à Bologne?

— Si vous ne voulez pas marcher, dit M. V... en prenant les guides, je vais conduire vos chevaux jusqu'à la ville.

— Diables de Français! reprit l'homme en remontant sur le siége; ils n'aiment que le bruit, les querelles et les coups.

— C'est une calomnie, dit M. V.... Nous ne méritons plus cette antique réputation.

Au bout d'une demi-heure nous étions parvenus, sans le moindre danger, à l'hôtel de

la *Pension suisse*, où nous déjeunions de fort bon appétit. Bologne n'avait pas précisément l'air d'une ville troublée. On voyait bien sur les places des groupes de gens qui causaient à voix basse et se demandaient les nouvelles. mais on ne remarquait point de signes inquiétants de fermentation. Le musée des beaux-arts nous fut ouvert, et nous eûmes le loisir d'admirer la fameuse sainte Cécile de Raphaël, les Dominiquins et les Carraches, comme si la Romagne eût été tranquille. Bologne est la première grande ville d'Italie qui ne m'ait pas séduit. Les rues étroites, bordées de galeries sombres et basses en pierres couleur de plâtre, sont tout à fait maussades. Il semble qu'on marche sous les offices et les cuisines d'un palais, sans arriver jamais au bel endroit de la maison. On y pourrait faire deux lieues sans voir le ciel, et le regard est si borné, qu'on finit par désirer ardemment de l'air, une plaine et des horizons éloignés. Les fameuses tours peuvent être remarquables par leur élévation, mais ce sont des monuments fort disgracieux,

qu'on prendrait pour les cheminées d'une pompe à feu colossale. Quant à des arbres, des promenades, une rivière, et tout ce qui donne du charme à une grande ville, je n'en ai pas vu l'apparence à Bologne. Le canal du Reno ne peut prétendre qu'à l'honneur de fournir ce qui est nécessaire pour que les têtes chaudes de la Romagne mettent de l'eau dans leur vin à l'approche des baïonnettes autrichiennes.

De Bologne à Ferrare la campagne est fort riche, dit-on ; je l'ai mal vue, à cause d'une poussière épaisse qui fermait hermétiquement les yeux des voyageurs. On ne se dispense jamais, en passant à Ferrare, de considérer attentivement l'encrier de l'Arioste, qui n'est absolument qu'un encrier devant lequel dix personnes réunies font la plus sotte figure du monde. Ce simple ustensile a l'air lui-même tout penaud de l'attention qu'on lui accorde. Il faudrait ranger l'écritoire de l'Arioste à côté de la plume vraiment immortelle de Voltaire, cette plume tant de fois vendue aux Anglais,

toujours renouvelée, et qui apparemment sortait de l'aile d'un phénix. La prison du Tasse a du moins quelque chose à dire à l'imagination. Les douleurs et la misère du poëte ne s'effaceront jamais de ces murailles humides. Le gardien vous explique, dans l'intérêt du duc Alfonse d'Este, qu'on a bouché une fenêtre d'où le prisonnier jouissait de la vue d'un jardin, et ce brave homme ne comprend pas qu'on plaigne beaucoup celui qui habita ce réduit pendant sept ans.

— Le Tasse, dit-il, avait un bon lit et mangeait de la viande à tous ses repas. Si vos seigneuries voyaient les prisons de la ville, et comment on y vit, elles trouveraient une fière différence.

Probablement le gardien ne songe pas que l'auteur ne la *Jérusalem délivrée* ne se serait pas même estimé heureux d'être, comme lui, concierge d'un hôpital avec cent écus d'appointements. Si on veut emporter de la prison du Tasse l'impression que ce lieu doit laisser, il ne faut pas se mettre à lire les milliers de

noms gravés sur la pierre, car on retomberait bien vite de l'état du voyageur enthousiaste à celui de l'abonné qui trouve dans son journal la liste de souscription en faveur d'une ville incendiée. Quand la trompette du jugement dernier aura réuni tous les hommes, le Tasse aura fort à faire pour rendre ses devoirs et remettre des cartes à ceux qui se sont inscrits à son dernier domicile.

A peu de distance de Ferrare, nous traversâmes le Pô dans un bac, pour entrer dans l'Italie autrichienne, et nous allâmes coucher le soir à Rovigo, dont M. Savary a été fait duc sous l'empire. M. Savary n'a peut-être jamais su qu'il était duc d'une petite ville où les insectes rancuniers se vengent encore de l'invasion des Français. L'église principale de Rovigo contient deux tableaux de peu de mérite, mais dont le coloris annonce le voisinage des maîtres vénitiens; le lendemain, nous étions de bonne heure à Padoue, tant de fois ravagée, que l'histoire ne sait pas au juste le compte de ses malheurs. Padoue n'en est que

mieux portante à présent. De tous ses monuments, celui dont elle s'enorgueillit le plus est le café *Pedrocchi*, vaste et royal établissement où l'on prend des glaces pour la somme de cinq sous. Ce café, babylonien pour la grandeur, grec pour l'élégance, et britannique pour la perfection du service, est dédié aux récréations de la jeunesse intelligente et laborieuse de l'Université de Padoue. Celui qui l'a fait construire, M. Pedrocchi, passe pour avoir trouvé dans les caves de sa maison un trésor enfoui du temps d'Alaric, si ce n'est même une lampe merveilleuse comme celle des *Mille et une Nuits*. Chaque siècle produit ses grands hommes. Padoue compta jadis Pétrarque parmi les chanoines de son église, Galilée parmi ses professeurs; elle a aujourd'hui M. Pedrocchi, le César des limonadiers.

Les voiturins, et généralement tous les individus avec qui on fait un marché quelconque en Italie, n'ont qu'une idée, celle de vous tromper. Quarante mensonges et deux heures de démarches diplomatiques ne leur

coûtent rien pour vous arracher ce qui ne leur est pas dû. Nous avions remarqué, depuis Rovigo, que notre conducteur avait changé de figure. D'un homme de taille moyenne qu'il était à Ferrare, il se trouvait transformé en un colosse de six pieds avec un visage couvert de dartres. Le Ferrarais nous avait vendus sans permission à son confrère, personnage retors dans l'art d'exploiter l'étranger. Le Padouan ne manqua pas de nous demander à chacun une piastre de plus que le prix convenu avec son camarade. Après toutes les protestations imaginables, les prières, les serments les plus saints, il arriva par la progression usitée jusqu'à la menace de nous citer devant la police ; mais, à sa grande surprise, la piastre désirée ne sortit point de nos poches. Notre refus étant formel, le voiturin fit semblant d'aller à la police. Il descendit l'escalier d'un air furieux et remonta aussitôt :

— Je ferai observer à vos seigneuries, nous dit-il, que si je les cite au bureau de la *polizia*, elles manqueront le départ du chemin de fer

de Venise; elles perdront un jour à Padoue; la dépense à l'auberge leur coûtera au moins deux piastres; par conséquent elles auraient un bénéfice tout clair à me donner ce que je réclame.

— Il est fort aimable à vous, répondis-je, de vous inquiéter de nos véritables intérêts. Nous vous en remercions; mais nous ne profiterons pas de l'avis, et vous n'aurez jamais votre piastre.

Cette mauvaise volonté révolta le voiturin. Il descendit de nouveau l'escalier, puis il reparut une seconde fois:

— Signori, dit-il avec douceur, je n'aime pas les querelles, et je serais fâché de vous empêcher de partir. Pour vous accommoder, je consens à perdre la moitié de la somme; je me contenterai d'une demi-piastre par tête.

— Ce désintéressement est sublime, répondis-je; il y aurait conscience d'en abuser. Vous n'aurez point de demi-piastre, et si vous nous menez à la police, nous vous ferons assurément retirer votre brevet de voiturin.

— Eh bien, signori, reprit l'homme d'un ton piteux, j'abandonne mes droits. Donnez-moi ce que vous voudrez pour boire une *bottiglia*.

— Pas seulement un baïoc; vous êtes un coquin.

— Ma voiture est bien propre: bons chevaux, beaux harnais, brave cocher; je vous demande la préférence pour vous conduire à Vicence, Vérone, Udine.

— Jamais vous ne nous conduirez nulle part.

— Le voiturin allait insister, si M. V..., dont l'indignation était à son comble, n'eût saisi une carafe pour la lui jeter à la tête. Notre homme s'esquiva, et nous ne l'avons plus revu.

Arrivés à Mestre par le chemin de fer, nous quittâmes la terre ferme, et après une heure de voyage en gondole, Venise parut au milieu de l'eau comme une ville flottante. Le soleil était couché quand nous entrâmes dans cet étrange labyrinthe. Nos rameurs nous conduisaient à travers des détours infinis, par de petits canaux où l'obscurité, le silence, les

profils sombres des palais, et l'apparence fantastique de tous les objets, nous jetaient dans un monde de sensations entièrement inconnu. Je croyais aller aux enfers comme le pieux Énéas, et M. V... me demandait, plus sérieusement qu'il ne le croyait lui-même, si je n'avais pas entendu tomber un cadavre dans la lagune, du haut d'une fenêtre. Des lumières brillèrent bientôt à peu de distance ; d'autres gondoles glissèrent comme des fantômes autour de la nôtre ; les rameurs abordèrent, et nous nous trouvâmes sur la *Piazzetta*, au milieu d'une foule de dames et de promeneurs qui écoutaient la musique du régiment de la marine. Mon trajet achérontique aboutissait à un concert en plein air, et le sinistre chapitre de roman que M. V... contruisait dans sa tête eut pour dénouement une glace à la vanille qu'il se mit incontinent dans l'estomac.

Voulez-vous avoir une idée exacte de Venise, lecteur enthousiaste ? Rien de plus simple. Allez à Venise, c'est le seul moyen. J'avais vu, comme vous, les tableaux de Canaletti, j'avais

lu le quatrième chant de *Child-Harold*, les *Lettres d'un voyageur*, le *Roméo* de Shakspeare et toutes sortes de romans vénitiens ; cependant ni livres, ni poëmes, ni tableaux ne m'en avaient donné une idée juste. L'imagination la plus ingénieuse peut être mise au défi, jamais elle ne saura se figurer une Venise. Allez-y donc et regardez ce pays des merveilles avec vos propres yeux, circulez en gondole dans ces canaux, promenez-vous à pied sur ces quatre cents ponts qui réunissent plus de soixante îles, égarez-vous au milieu de ce bal masqué perpétuel des habitants, cherchez à suivre quelque rusée Vénitienne qui vous échappera comme une ombre au bout de trente pas ; ayez des aventures romanesques, cela vaudra mieux que d'en lire. On ne peut raisonnablement parler de Venise qu'à ceux qui l'ont vue, qui soupirent en y songeant, et qui en aiment jusqu'aux plus légers souvenirs.

Le gouvernement autrichien fait de louables efforts pour ranimer et embellir Venise. Les palais tombent en ruines, mais on les

éclaire au gaz, et un pont gigantesque amènera bientôt les machines à vapeur jusque dans la ville en passant par-dessus la lagune. On travaille à l'élargissement du port, et les digues immenses de Malamocco ont été réparées et augmentées à grands frais. Tous les soirs il y a musique sur la place Saint-Marc, et deux fois par semaine le régiment hongrois et celui de la marine donnent des *freschi* sur le grand canal. Le *fresco* est une charmante partie de plaisir. Au coucher du soleil, les deux orchestres militaires, placés chacun dans un large bateau, parcourent lentement le grand canal depuis la Piazzetta jusqu'au pont du Rialto, en jouant des marches ou des fragments d'opéra. Les gondoles voltigent à l'entour et forment une flottille évaporée qui va d'un orchestre à l'autre. Le genre fashionable consiste à glisser le plus vite possible, à dépasser la gondole du voisin et à faire mille évolutions bizarres. La *Regata* est un autre divertissement plus rare, qui ressemble un peu à nos courses de chevaux, car l'art du gon-

dolier remplace à Venise celui de l'équitation. Outre le bénéfice du prix, le vainqueur de la course a les honneurs d'un triomphe.

Les gondoliers vénitiens sont divisés en deux armées rivales. Il y a le camp des *castellani* et celui des *nicolotti*. Les premiers tirent leur nom du Castello où stationnent leurs barques ; ils portent le bonnet et la ceinture rouge ; les au tres, habitants du quartier de San-Nicolo, sont voués au noir. Celui des deux camps qui gagne le prix passe deux jours en fêtes ; le camp opposé a l'oreille basse. Non-seulement le peuple met une passion extrême à cette grande question, mais la bonne compagnie elle-même se partage en deux coteries qui se querellent et dépensent beaucoup en gageures pour les rouges ou les noirs. Souvent le gagnant devient insolent dans l'ivresse du triomphe, et il en résulte des batailles où les couteaux sont mis au vent. On m'a montré une fort belle dame qui s'était brouillée avec son amoureux un jour de *Regata* parce qu'il était partisan des *castellani* et qu'elle était de cœur pour les *ni-*

*colotti.* Voilà une véritable Vénitienne du bon temps de la magnifique seigneurie. Le peuple chante plusieurs chansons dont cette guerre civile des gondoliers est le sujet.

On m'avait tant annoncé une ville morte que j'ai été fort surpris de voir Venise encore animée; cependant beaucoup de monde était à la campagne, et l'Opéra ne donnait pas de représentations. Quoique nous fussions au mois de septembre, la chaleur était extrême. On se promenait pendant toute la nuit. Les cafés de la place Saint-Marc avaient enlevé leurs portes et ne se fermaient jamais. Il m'est arrivé plusieurs fois de sortir du lit à trois heures du matin pour aller prendre des glaces, et de trouver une réunion nombreuse de consommateurs qui jouaient aux cartes pour tuer le temps comme s'il eût été midi.

Les Italiens ont conservé le goût de tous les arts ; mais le besoin d'admiration qui les tourmente ne laisse pas à leur jugement assez de liberté. Lorsqu'on tombe dans une exposition de peinture, on est effrayé de la disette des

bons ouvrages. Ce qui afflige encore plus que l'absence des talents, c'est de voir les louanges exagérées dont le public encense des tableaux tout à fait mauvais. On se demande ce que sont devenus ces connaisseurs sévères qui donnèrent la préférence à Michel-Ange débutant sur Léonard de Vinci à l'apogée de sa gloire. Il faut admirer à tout prix, s'extasier, décerner des couronnes. S'il n'y a rien de bon, n'importe; on s'extasie néanmoins, on couronne quand même. On s'arrête devant une drogue, et on commence par vanter le bleu d'une robe; la tête s'échauffe; on admire un bras, une pose, un visage, et puis tout le tableau; on s'écrie : « Voyez quelle variété de couleurs! » On porte aux nues le *bravo pittore*, et quelquefois même on s'embrasse devant la toile par un transport de plaisir.

Pendant notre séjour à Venise, il y eut une exposition à l'académie des beaux-arts. On y voyait de tout, depuis le nez au crayon noir de l'écolier en bas-âge jusqu'au tableau d'église, et ces morceaux variés s'étalaient au-

dessous d'une armée terrible de Titiens, de Paul Véronèses, de Bonifaces et de Tintorets. Les éloges pleuvaient à tort et à travers. Le seul tableau qu'on ait traité avec réserve est celui de M. Aurèle Robert, et à mon sens c'était précisément le seul ouvrage de mérite qui se trouvât dans toute l'exposition. L'artiste étranger arrive difficilement au titre de *pittore* aussi *bravo* que celui du crû. La peinture a chez nous le privilége de faire dire à la critique plus de bévues en deux mois que dans le reste de l'année. En Italie, elle inonde les journaux d'une cascade permanente de fades compliments. Cependant croiriez-vous qu'il y a dix ans, ces mêmes critiques si prodigues d'encens ont eu le courage d'attaquer outrageusement dans leurs petits feuilletons Léopold Robert? Le tableau des *Pêcheurs*, que nous mettons au premier rang des ouvrages modernes, n'a pas eu le bonheur de plaire à un écrivain qu'on m'a montré un soir au café Partenope, et dont j'ai refusé net de faire la connaissance pour cette raison. Ce monsieur

n'a pas trouvé que Robert possédât la *varietà de' colori* qui distingue le premier venu. Un article injurieux publié dans le *Gondoliere* fut, à ce qu'on m'a assuré, très-sensible à ce maître, que nous regrettons encore. Peu de jours après, Léopold Robert se tua. Je me plais à penser que d'autres motifs inconnus et plus graves l'ont déterminé. Les ouvrages de M. Aurèle Robert n'ont pas le cachet de grandeur et de tristesse de ceux de son frère ; mais la grâce et le sentiment du pittoresque ne lui manquent pas, et ces qualités ont aussi leur prix. Je n'ai causé qu'une fois avec M. Aurèle Robert, et j'ai cru remarquer en lui un défaut que ses amis feraient bien de s'appliquer à combattre : c'est une modestie extrême, presque farouche, et à coup sûr nuisible, dont son esprit et son talent auraient dû le corriger. L'injustice est une chose si odieuse qu'on ne doit pas plus s'en rendre coupable envers soi-même qu'envers les autres.

Comme nous n'étions pas venus dans le dessein d'admirer la variété de couleurs des

ouvrages de l'année courante, nous laissâmes l'exposition pour passer en revue l'innombrable quantité de monuments, de palais et de galeries de tableaux dont Venise est remplie. En voyant toujours et partout les trois mêmes noms, Titien, Tintoret, Paul Véronèse, au palais ducal, au musée, dans les établissements publics, les églises, les maisons particulières, nous nous demandions où ces trois hommes avaient trouvé le temps de produire tant de chefs-d'œuvre. Si on calculait sur le nombre de leurs ouvrages les heures qu'ils ont données à chaque morceau, on arriverait à des chiffres impossibles; et ce ne sont pas des toiles portatives comme les faibles échantillons que nous avons à Paris; ce sont des pages de soixante pieds de largeur, des sujets de quatre cents personnages, des murailles immenses couvertes de peintures, des plafonds sous lesquels mille personnes tiendraient à l'aise, des séries de batailles, de cérémonies et de fastes historiques où chaque figure devait être un portrait ressemblant. Cela confond l'imagi-

nation. Ces grands artistes étaient comme les vieux politiques de leur pays, à qui le ciel avait donné par faveur plusieurs jeunesses, et qui, à l'âge de la caducité, gouvernaient l'état, prenaient des villes d'assaut, se mariaient avec des filles de vingt ans, et cachaient encore sous la neige de leur barbe tous les feux de l'amour et de la jalousie. Si on n'eût pas abrégé la vie de Dandolo en lui crevant les yeux, si la peste ne fût venue frapper le Titien à quatre-vingt-dix-neuf ans, et si Marino Faliero n'eût point porté sa tête sur l'échafaud par imprudence, je crois, en vérité, qu'ils vivraient encore ; mais ce qui étonne plus que leur grand âge, c'est de voir ces vieillards conserver jusqu'au dernier instant leurs forces, leurs passions et leurs talents. Apparemment l'existence même de Venise étant un prodige, la nature désorientée y manque à ses lois ordinaires.

## X

### HISTOIRE D'ANZELA ET DE SES CENT TRENTE-DEUX AMOUREUX.

Mon compagnon de voyage, M. V..., garçon jeune et actif, doué de cette organisation privilégiée à laquelle on donne le nom de *viveur*, savait bien apprécier le charme de la vie vénitienne, où tout est surprises et incidents. Au bout d'une semaine, il me laissa courir seul après les souvenirs historiques et les peintures, descendre dans ces prisons souterraines brisées par la crosse du fusil français, visiter le sublime tombeau de Canova, et m'enfoncer

dans ces églises si remplies de détours et de cachettes que le romanesque s'y introduit à côté de la dévotion. M. V... devint tout à coup mystérieux comme un membre de l'ancien sénat ; il m'abandonnait la jouissance de notre gondole, cet équivalent peu dispendieux du carrosse de louage ; il me prenait pour secrétaire afin d'écrire en italien de petits billets d'un laconisme tout à fait boréal ; il dormait le jour et marchait la nuit, au risque de passer sur le pont sans parapet où l'avocat Sarpi fut assassiné. Il ne m'accordait plus l'honneur de sa compagnie que le soir, à l'heure du *fresco*, et pour aller au Lido ou chez les bons moines arméniens, qui nous régalaient de raisin et de confitures en nous parlant de leur ancien ami lord Byron. Je devinai que M. V... se lançait dans quelque aventure qui eût peut-être été vulgaire en terre ferme, mais dont la lagune, les escaliers dérobés qui descendent dans l'eau, l'architecture byzantine, et les vieux lambris des siècles passés, faisaient une page poétique dans son voyage en Italie. Comme je ne crai-

gnais pas l'isolement, je laissais M. V... à ses affaires et j'allais aux miennes.

Un jour que je revenais de Saint-Roch par le canal étroit qu'on appelle le Rio Saint-Moïse, je me tenais debout dans la gondole, afin de mieux jouir de la procession de sujets d'aquarelles qui défilait devant moi à chaque coup de rame. C'était le moment du *riposo;* on n'entendait que le cri monotone par lequel les barcarols s'avertissent aux détours des canaux. Mon conducteur était un fort beau garçon de dix-huit ans, coiffé du bonnet noir des *nicolotti*, et habillé d'une veste jaune à ramages, taillée dans quelque vieux rideau.

— *Sior*, me dit-il avec la prononciation efféminée de Venise, *la conosse la storia di Zanze?*

— Qu'est-ce l'histoire de Zanze? répondis-je.

— Zanze! reprit le garçon en soupirant, *bella storia; la domandi al dottor B...*

— Qui est ce docteur B...?

— *Xe un dottor inzegnoso. Farà piasere a lei.*

— Et où pourrai-je trouver ce docteur ingénieux qui me fera plaisir?

— *Al caffè Florian.*

— Je veux aller tout de suite au café Florian.

— *Si sior, ed io vad'al mio disnaretto.*

— C'est cela; tu iras pendant ce temps-là manger ton diminutif de dîner.

En arrivant à la Piazzetta, je donnai congé à mon gentil barcarol, et je me rendis sous les galeries des *procuratie* au café Florian. Le *bottega* du café, à qui je demandai le docteur B...., me montra un vieux commissaire en manches de chemise qui fumait à l'ombre d'un pilier. Je priai cet homme de me faire le récit vanté par mon gondolier.

— *Ma*, signor, me dit-il d'un air soupçonneux, tout le monde ici peut vous raconter cela aussi bien que moi. La Zanze est une pauvre dame qui vit encore, quoique très-malade, et je n'ose me mêler de parler d'elle.

— Bah! répondis-je, raconte toujours; je suis étranger, je ne te dénoncerai pas.

L'illustre docteur m'emmena dans un coin des galeries; nous nous assîmes sur un banc

de pierre, et il commença ainsi cette histoire devenue populaire à Venise.

— Votre Seigneurie doit savoir que la plupart de nos filles du peuple s'appellent Zanze, c'est-à-dire Anzelina. Celle dont il s'agit était la plus belle de toutes. On peut voir son portrait au grand salon du palais ducal dans la figure qui représente Venise personnifiée, avec des cheveux d'un blond de feu et une robe de soie magnifique. Nous autres barcarols, nous ne savons pas si elle eut père et mère; nous nous amusons à dire qu'elle est enfant de l'Adriatique. Les étrangers de tous pays s'accordent à l'appeler une enchanteresse. Autrefois elle était enjouée, rieuse, folle des plaisirs, des cérémonies, des fêtes et des *régates*. Moi, qui suis vieux, je l'ai vue ainsi; mais à présent elle est si changée qu'on ne la reconnaît plus. Ce qui a perdu la pauvre Zanze, c'est d'avoir été capricieuse, infidèle, trop avide d'argent; d'avoir prodigué ses faveurs et manqué de foi à ses amis.

Zanze a eu cent trente-deux amoureux; cela

est connu. Les premiers étaient gens du peuple, mais braves, honnêtes et dignes d'elle ; ceux-là ont été souvent malheureux et maltraités en dépit de leur dévouement, car la jeune vierge était d'un caractère bizarre comme toutes les Vénitiennes. Les suivants, grands seigneurs puissants, fameux politiques ou bons militaires, étaient des amants en titre et des maîtres despotes qui l'ont domptée en lui faisant un sort brillant aux dépens de sa vertu. Les derniers sortaient d'une coterie de gens riches et nobles qui se la passaient de main en main, et qui employaient toutes sortes de ruses pour lui faire croire que leurs volontés étaient les siennes. Enfin le mariage est arrivé, mais un mariage forcé qui la rend si triste que ce n'est plus la même personne.

Quoique les gondoliers m'aient donné le nom de docteur, il y a dans Venise bien d'autres docteurs plus savants que moi, qui pourraient vous dire, sans rien oublier, l'histoire complète des amours et du mariage de cette belle fille. Je n'ai vu toutes ces choses que de

loin dans mon humble condition; voici toujours le peu que j'en ai appris. Parmi les cinquante amoureux d'Anzelina, on assure qu'il y en eut neuf qu'elle chassa impitoyablement après les avoir d'abord écoutés avec faveur, cinq qui moururent de chagrin de lui avoir déplu, et cinq qui renoncèrent volontairement à leurs prétentions sur un cœur aussi fier. Dans le nombre étaient des hommes de mérite, et surtout un nommé Vitale, qui se fit soldat pour lui plaire, et qui devint la terreur des Grecs. Le premier amant heureux a été un certain Sébastien, dont les richesses et le crédit éblouirent cette tête folle. Il lui donna des présents, distribua de l'argent aux amis et aux serviteurs, si bien que Zanze, circonvenue de tous côtés, perdit cette fleur de sagesse qui la rendait si glorieuse. Après Sébastien, elle eut pour amant un certain Maître Pierre, homme du commun devenu grand seigneur; et puis elle laissa celui-ci pour don Henrico, vieillard d'une énergie extraordinaire. Ce don Henrico était aveugle et âgé de quatre-vingt-

seize ans lorsqu'il fit la conquête de la plus belle fille du monde. Il lui créa un patrimoine, prit le soin de ses affaires, et mourut à cent ans, la laissant riche et honorée.

Les belles femmes, et les Vénitiennes en particulier, se croient tout permis. Anzelina devint arrogante. Un certain Jacomo, qu'elle paraissait aimer, eut beaucoup à souffrir pour elle. Il la protégea en plusieurs circonstances difficiles, et il aurait remué le ciel et la terre pour obtenir un sourire de sa souveraine. Un beau jour il se lassa de n'être pas payé de retour comme il le souhaitait, et il abandonna cette maîtresse fantasque, qui ne s'en affligea point et lui donna aussitôt un successeur. Un conseil d'amis et de parents se servit de ces caprices, comme d'un prétexte spécieux, pour enfermer Anzelina dans un cercle de gens de qualité qui s'entendirent entre eux pour la diriger à leur guise. On lui persuada qu'elle ne savait pas se conduire elle-même, et qu'elle devait s'en rapporter à ses supérieurs. Des cabales organisées régulièrement lui don-

nèrent un amant. Don Pietro a été le premier de ces séducteurs imposés, et depuis ce moment la pauvre Anzelina ne recouvra jamais sa liberté entière. Elle pleura, se révolta, demanda du secours à ses voisins et à ses serviteurs ; il y eut deux tentatives pour la délivrer ; mais son amant eut la lâcheté de se joindre contre elle aux oppresseurs. Don Pietro laissa cette affaire entre les mains d'un conseil de dix personnes, auxquelles il abandonnait une influence et une autorité qu'il devait naturellement garder. Ses successeurs en furent punis ; car, lorsque ce conseil de dix personnes eut bien veillé sur cette belle pupille et qu'il l'eut préservée de plusieurs enlèvements, il ne voulut plus se dissoudre et demeura en permanence, comme un tribunal secret et jaloux, menaçant toujours la pauvre Zanze, écoutant les dénonciations les plus obscures, recueillant les lettres anonymes, chassant de la maison ceux qu'elle aimait, et empoisonnant ses meilleurs plaisirs par une tyrannie insupportable.

Les tuteurs favorisaient volontiers des vieil-

lards dont la carrière paraissait terminée, afin d'avoir à les remplacer plus tôt, et dans l'idée que leur pupille ne se prendrait pas d'un amour bien vif pour des octogénaires. Cependant on s'étonna de voir qu'un certain Marino, quoique vieux et marié, avait su inspirer un attachement durable, fondé sur l'estime et l'admiration que méritaient ses grandes qualités. Zanze poussa la générosité jusqu'à aimer la jeune Annunziata, femme de Marino. Un membre du conseil de tutelle insulta cette jeune femme publiquement. Le vieillard, furieux, voulu égorger toute cette coterie, ce qui eût rendu à Zanze une liberté dont elle avait perdu l'habitude. Le projet fut éventé; Marino fut tué dans son palais, et Anzelina, entendant un grand tumulte, accourut pour recevoir la tête de son ami qu'on lui jeta du haut d'un escalier.

A la suite de cette aventure tragique, il y eut d'autres malheurs accablants: des maladies, des incendies, des querelles terribles. Zanze faillit mourir de la peste; une partie de

son habitation s'écroula par un mouvement de terrain. Une voisine rivale vint la menacer jusque dans son palais avec le dessein de lui arracher les yeux. Cette méchante voisine lui suscita des procès et les gagna par la corruption et les menaces. Pour surcroît d'ennui, les tuteurs gouvernaient fort mal les affaires d'Anzelina, et l'eussent ruinée, si on ne lui eût choisi un maître habile et puissant. Le seigneur Francesco releva sa fortune en peu de temps; mais lorsqu'il eut rétabli les affaires et mis de l'ordre dans la maison, le conseil le prit en aversion et ne songea plus qu'à se défaire de lui. Francesco avait un fils imprudent qui manqua de respect à l'amie de son père. Anzelina eût bien volontiers pardonné une légère faute; les tuteurs feignirent une colère épouvantable, afin de persécuter le maître dans la personne de son fils. On chassa le jeune homme avec ignominie. Il revint au logis en secret pour voir sa famille; on le surprit, et on l'enferma dans une cave où il mourut. Enfin, voyant que don Francesco ne voulait

pas se laisser dégoûter de sa position, les tuteurs poussèrent l'audace jusqu'à le destituer et le mettre à la porte. Zanze eut la faiblesse de ne pas s'opposer à une résolution aussi insolente, et Francesco sortit de la maison sans témoigner un regret; mais lorsqu'il entendit les bruits qui annonçaient l'installation de son successeur, il se coucha sur les marches du palais et mourut de douleur, ce qui a fourni, dit-on, à un grand poëte anglais le sujet d'une tragédie.

Pendant plusieurs années, Anzelina eut des démêlés avec ses voisins, qui se terminèrent par des accommodements, et dont nous autres pauvres gens nous n'avons pas su l'importance. Le bruit courut que la belle Vénitienne avait été à deux doigts de sa perte, par suite d'un complot entre des étrangers qui voulaient la dépouiller de toutes ses richeses. En cette occasion, ses tuteurs et son favori montrèrent du courage et de l'habileté; elle échappa au danger, et il ne parut pas à son visage qu'elle eût seulement éprouvé de l'inquiétude. Bientôt

après elle se brouilla tout à fait avec son confesseur, qui voulut l'excommunier. Un avocat qui prit sa défense contre le confesseur fut assassiné un soir en rentrant chez lui et jeté dans la lagune; un seigneur français devint l'arbitre de ces différends et rétablit la concorde.

Anzelina rencontrait souvent sur son chemin un diable de Turc qui l'insultait, la volait ou lui jouait une foule de mauvais tours. Il y avait aussi à Venise un brave militaire appelé *Tardif*, quoiqu'il fût, au contraire, l'homme le plus prompt et le plus expéditif du monde. Le soldat battit trois ou quatre fois le Turc, et il fut mal récompensé de sa galanterie et de son dévouement. L'ingrate fille tourmenta son défenseur jusqu'au jour où elle eut encore besoin de ses secours. A la fin, elle l'aima, par une fantaisie de Vénitienne, au moment où il était perclus d'infirmités et de blessures. Lorsque le brave *Tardif* eut rendu l'âme, Anzelina tomba dans les mains de gens paresseux, sans courage et sans dignité, qui l'habituèrent à

une vie molle et indolente. Elle ne s'occupait que de bagatelles, fréquentait le théâtre des Arlequins, se livrait à la gourmandise, et perdait dans les excès et les veilles sa fraîcheur, sa grâce et sa noblesse d'âme. Elle acheva de s'avilir en se conduisant d'une manière maladroite et perfide envers plusieurs personnes à la fois.

Un petit capitaine français, qui ne faisait pas encore grande figure, eut une altercation terrible avec des Anglais, des Russes, des Italiens et des Allemands. Anzelina, lui voyant tant d'ennemis à la fois, pensa qu'il serait obligé de déguerpir, et se moqua de lui outrageusement. Cependant le petit capitaine déploya tant de vigueur, qu'il chassa tous ces importuns et resta maître du terrain. Alors Anzelina lui fit des avances qu'il reçut avec une froideur dédaigneuse. Les rivaux revinrent à la charge, et la rusée Vénitienne s'imagina cette fois que le jeune Français allait être au moins assommé. Elle le sacrifia, l'insulta ouvertement, et se prononça pour ses ennemis. Le petit capitaine

chassa de nouveau ses concurrents, et cette fois il traita Anzelina avec le dernier mépris, en la menaçant de la faire disparaître de la surface du globe. Les tuteurs furent jetés à la porte; le conseil se dispersa; l'amoureux en titre, le bon Luigi, prit la fuite, et la pauvre Zanze, éperdue et abandonnée, se serait précipitée dans la lagune pour se noyer, si elle eût conservé quelques restes de son ancien orgueil. Elle se serait volontiers offerte, corps et biens, au petit capitaine; mais, pour comble de dégradation, ce jeune homme lui tourna le dos, en disant qu'on ne devait rien attendre de bon d'une fille ingrate et menteuse, et qu'il la laissait à qui voudrait s'emparer d'elle. Zanze en était à ce dernier degré du malheur, lorsqu'un fort grand seigneur allemand lui tendit la main et voulut bien l'épouser.

Aujourd'hui le grand seigneur allemand traite sa femme avec une bonté toute paternelle; mais son calme et sa raison, son caractère froid et sérieux, s'accordent mal avec l'humeur capricieuse et passionnée d'une Vé-

nitienne. Il n'y a jamais de querelle dans le ménage, point de tracasseries ni de paroles aigres ou sévères; seulement Anzelina est dévorée de chagrin. Le mari, craignant qu'elle ne meure, essaye de l'arracher à sa mélancolie en lui donnant des fêtes, en ne lui refusant aucun des plaisirs qui amusent une femme. Tous les soirs il lui fait entendre des concerts, organise pour elle des parties d'eau, des joutes ou des sérénades; rien ne peut la dérider. Les douceurs du luxe ne la touchent point, quoiqu'elle les ait aimées autrefois jusqu'à l'extravagance. Son palais est éclairé au gaz, entretenu avec autant de soin que possible; un pont magnifique, construit à grands frais pour faciliter l'abord de cette résidence, va être achevé bientôt; d'autres travaux considérables sont commencés. Zanze regarde tout cela d'un œil distrait. On la trouve encore belle, et les étrangers qui la voient ne cessent de répéter qu'il n'y a pas de plus charmante personne sur la terre. Cependant il est certain qu'elle s'en va mourant. Souvent, dans les bals, au milieu

des lumières, de la musique et des rires, elle se met dans un coin de son appartement à regarder par la fenêtre le Rio sombre ou les quais déserts. Elle suit des yeux ces pauvres pêcheurs qui se promènent comme des ombres sur la *Riva* des Esclavons, trop fiers pour demander l'aumône et accablés par la misère. Elle voudrait leur jeter ses diamants, mais elle songe que ses colliers ne lui appartiennent plus, et que les folies de fille capricieuse ne conviennent plus à une femme mariée ; alors elle prend sa tête dans ses mains, et chante d'une voix lamentable quelque vieille chanson de barcarol.

Une seule chose la réveille encore de son assoupissement ; c'est la *Régate.* Quand nos gondoles minces fendent l'eau de la *Giudecca* comme des poissons, se poursuivant et se dépassant les unes les autres ; quand le *Nicolotto* jette des regards furieux au *Castellano* qui veut l'atteindre et le serre de près ; quand les fanfares célèbrent la victoire, et que les mariniers portent le vainqueur sur leurs épaules, alors

les yeux d'Anzelina brillent comme des étoiles; elle agite son mouchoir en l'air, et suit la joyeuse procession en poussant des cris de plaisir; mais en abordant à la colonne du *lion ailé*, lorsqu'elle aperçoit les fenêtres fermées du palais ducal et les canons braqués sur la Piazzetta, elle détourne la tête, elle verse des larmes amères, et, en rentrant le soir à son palais, elle retombe dans un silence désespérant.

— Telle est l'histoire de la belle Vénitienne, ajouta le vieux facchino. Le mal est sans remède. Ni la bonté ni les soins d'un mari indulgent ne peuvent sauver celle que Dieu a marquée d'un signe fatal. L'Adriatique a perdu sa fille, et nous autres, pauvres gens, qui nous rappelons le temps passé, nous répétons tristement : *Zanze è estinta !* Anzela est morte !

# XI

## CHARLES GOZZI.

Il est impossible de passer à Venise sans songer à Charles Gozzi. — Lorsqu'un poëte aimé de son vivant tombe après sa mort dans un oubli profond, il est rare que cet oubli soit injuste. On a d'ailleurs tant de plaisir à redresser les torts du public, qu'il se trouve toujours des critiques disposés à s'en charger ; on pousse même souvent le zèle jusqu'à vouloir réhabiliter de vieux noms sur lesquels l'oubli s'était légitimement assis, et que la

poussière ne tarde pas à recouvrir en dépit des efforts qu'on a faits pour la secouer. Charles Gozzi a le malheur de figurer parmi ces flambeaux éteints, et c'est assurément une fâcheuse présomption contre son mérite; cependant tout homme éclairé qui jettera les yeux sur une page de cet écrivain original, le reconnaîtra pour un des esprits les plus distingués de l'Italie, et même pour l'une des sources inconnues où la littérature actuelle a puisé tout un monde d'idées. Il suffira de dire, pour justifier cette opinion, que Hoffmann, à qui nous avons tant emprunté, devait à l'étude de Gozzi une partie de son talent. Lorsqu'on a cru que Charles Nodier s'inspirait de Hoffmann, c'était dans Gozzi qu'il prenait son bien, car Nodier savait trop où se cachaient les bonnes sources pour s'arrêter aux ruisseaux qui en sortaient. N'est-il pas curieux de voir aujourd'hui les Italiens nous emprunter souvent les mêmes choses que nous tenons des Allemands, et que ceux-ci avaient dérobées aux Italiens, il y a moins de cent ans; ne

pas reconnaître leur propriété à cause des changements opérés par le travail d'assimilation, et revenir ainsi à eux-mêmes après trois métamorphoses successives? Le genre fantastique, parti de Venise en 1750, avec le train d'un fils de bonne famille, y rentrera quelque jour en haillons, comme l'enfant prodigue, et si défiguré que ses compatriotes ne le reconnaîtront plus. Gozzi est mort au moment où Venise s'éteignait; il n'est pas étonnant que dans le naufrage d'une république un poëte se trouve submergé. Entraîné par les circonstances à faire de la satire, Gozzi s'est jeté ensuite dans la fantaisie avec encore plus de succès; il faut bien que la littérature française rende au Vénitien ce qu'elle lui doit, en l'avouant au moins pour un de ses créanciers.

Il y a peu de satires mauvaises et qui manquent leur but, soit parce que les vices, les ridicules et le mauvais goût donnent toujours beau jeu à qui veut les attaquer, soit parce qu'on n'écrit guère une satire que dans un

moment de colère et de passion. Gilbert n'était qu'un déclamateur ennuyeux dans ses odes; un jour, il jette un regard d'envie et d'amertume sur le siècle des madrigaux, des petits soupers et de la philosophie, et aussitôt il trouve en lui une veine poétique qui ne se serait jamais ouverte sans le dépit et la misère. Régnier, malade, querelleur et chagrin, fit asseoir la poésie sur les bancs des cabarets, mais elle ne lui fut jamais si docile que lorsqu'il s'irrita contre lui-même et contre les tristes lieux où il avait usé sa santé. De toutes les formes que peut prendre la satire, la plus énergique et la plus agréable est assurément la comédie. Aristophane, bravant Cléon en plein théâtre, et jouant lui-même le rôle du Paphlagonien, qu'aucun acteur n'ose accepter, devient une puissance capable de faire trembler la république; il fallait toute la liberté d'Athènes pour qu'un tel spectacle fût permis, et que l'auteur mourût dans son lit. Molière, avec l'appui de Louis XIV, se retrouve dans les heureuses conditions d'Aristophane;

la cour, les faux dévots, les médecins et les précieuses s'en sont aperçus. Certes, il y a loin d'Aristophane et de Molière au Vénitien Gozzi ; mais la liste des comiques satiristes est tellement bornée, que le nom de Gozzi arrive bientôt après ces deux grands noms, ce qui prouve que la comédie n'a pas eu souvent son franc-parler. Avec son esprit ironique, ses locutions vigoureuses, cet emporte-pièce que la nature lui avait mis au bout de la langue, son cœur naïf et bon, son caractère taciturne, signe distinctif du génie comique, Gozzi n'eût pas demandé mieux que de jouer sur le théâtre San-Samuel les doges, le conseil des dix, l'inquisition politique, et tous les traficants orgueilleux du livre d'or ; une petite difficulté l'a retenu, c'est qu'au premier mot un peu hasardé, on l'eût étranglé à soixante pieds au-dessous du sol, ou donné en pâture aux *zanzares* des plombs du palais ducal. On ne lui abandonnait que deux ennemis, le mauvais goût de la littérature et le débordement des mœurs. Il abattit le premier ; quant au se-

cond, c'était un mal chronique dont Venise ne pouvait plus guérir.

On ne doit pas s'étonner si le portrait du comte Gozzi n'est pas flatté, puisqu'il a été tracé par ses ennemis dans les prologues de leurs comédies : « Voyez-vous là-bas un homme qui se chauffe au soleil sur la place de Saint-Moïse ? Il est grand, maigre, pâle, et un peu voûté. Il marche lentement, les mains derrière le dos, en comptant les dalles d'un air sombre. Partout on babille à Venise, lui seul ne dit rien ; c'est un signor comte encore plus triste du plaisir des autres que de ses procès. Oh ! que cela est généreux de languir parce que nous savons divertir la foule qui honore tous les soirs notre théâtre ! » — « Oui, répondit Gozzi, je me promène dans les coins solitaires. Je ne cours pas, comme vous autres, dans tous les cafés de la place Saint-Marc pour mendier des applaudissements et démontrer aux garçons limonadiers l'excellence de mes systèmes. Il faut bien aller au spectacle le soir, et comme vous avez empoisonné la scène

de vos drames larmoyants, il est vrai que je languis, car vous donnez de l'ennui aux colonnes même du théâtre... »

Au ton qui règne dans l'attaque et la riposte, on voit que les poëtes vénitiens se disaient assez crument leurs vérités. Aujourd'hui que la guerre est finie et oubliée, il nous importe peu que les lois de la politesse n'aient pas été observées ; cette façon hardie et personnelle de s'exprimer en présence d'un public intelligent, comme l'était celui de Venise au milieu du siècle dernier, a précisément quelque chose d'antique et d'aristophanien. Les allusions en sont plus faciles à saisir, le commentaire plus simple et moins arbitraire, ce qui dispense heureusement le biographe et le critique de faire effort d'imagination.

La famille de Gozzi était noble et originaire du Frioul. Il y a eu des Gozzi à Pordenone, à Udine, à Padoue, et même en Dalmatie. Si on voulait absolument expliquer pourquoi cet écrivain avait dans la plaisanterie une tournure d'esprit gauloise, avec l'*humour* du Nord

dans les moments d'émotion et une imagination tout à fait orientale, on pourrait dire que ces qualités opposées lui venaient du sang dalmate, souvent mêlé à celui des croisés de tous pays qui allaient en Palestine. On ferait ainsi au génie de Gozzi une généalogie hétérogène, où Dervis Moclès se trouverait allié à Rabelais et à Shakspeare, mais on risquerait de tomber dans des aperçus plus ingénieux que vrais, et comme la vérité mérite quelques égards, je laisse les parallèles à d'autres plus hardis ou plus exercés. Jacques-Antoine, père de Charles Gozzi, homme instruit, d'un caractère bizarre, menait à Venise le train d'un grand seigneur. Il fit construire dans son palais une salle de spectacle où il donna des représentations qui lui coûtèrent beaucoup d'argent. Ses onze enfants montaient sur ce théâtre et composaient de petites pièces auxquelles on les reconnut pour de jeunes prodiges. Ce père prodigue dissipa ainsi somptueusement son bien et celui de sa femme, Angela Tiepolo, dernier rejeton de cette noble race qui donna

tant de sénateurs et de doges distingués à la république. Jacques-Antoine eut bientôt des affaires embarrassées ; il ne conserva de son ancienne fortune que de faibles débris encore disputés par les créanciers. Toute la famille avait réuni ses ressources pour vivre en commun. Les demoiselles Gozzi étaient aimables, gaies et bien élevées, les garçons savants et spirituels. Malgré la pauvreté, on passait le temps dans une intimité pleine de charmes.

En voyant ses camarades du lycée, qui avaient appris comme lui la grammaire et la rhétorique, « devenir les uns ivrognes, les autres marchands de châtaignes, » Gozzi admira les bons fruits de l'éducation. L'exemple de son studieux frère aîné Gaspard l'empêcha d'imiter les paresseux du collége. Il se prit de passion pour l'étude de la langue toscane, et il eut toujours du mépris pour les grands personnages qui faisaient des fautes d'orthographe. Gaspard, beaucoup plus puriste que son frère, devint un des critiques les plus judicieux

de l'Italie. Comme chef de la famille, il aurait dû s'occuper des intérêts de la communauté; mais il s'enferma dans son cabinet de travail sans vouloir entendre parler d'affaires, et un mariage d'inclination l'obligea bientôt à se séparer de ses frères et sœurs. Le second des garçons, François Gozzi, se chargea des procès et de l'administration des biens; Charles entra dans une école militaire, d'où il passa dans un régiment qui partait pour Zara. Pendant ses heures de loisir, Gozzi perfectionna encore ses études, car celles du lycée sont toujours incomplètes; quant à ce que lui avait enseigné son premier précepteur, jeune prêtre mauvais sujet qui faisait la cour aux femmes de chambre de sa mère, il ne le portait pas en ligne de compte.

A Zara, Gozzi trouva de bons compagnons de régiment, piliers de mauvais lieux, et qui lui firent comprendre combien il était honteux pour un militaire de vivre sagement. Il avoua ses torts, mais il y persista tant qu'il put. Venise n'avait alors que des troupes mercenai-

res. Les régiments étaient composés de soldats morlaques, illyriens et dalmates, gens féroces et indisciplinés dont on ne pouvait tirer que des révoltes ouvertes ou des coups de poignard. Les officiers jouaient la comédie entre eux. Charles Gozzi, âgé de dix-sept ans, sans barbe et d'une mine un peu efféminée, prit les rôles de *Colombine* et de *Lucie*. Il eut un succès d'improvisation si grand, que le provéditeur l'exempta d'une partie de son service pour lui laisser le loisir d'organiser les représentations. Une petite aventure lui fit à la fois une réputation d'homme d'esprit et de militaire courageux.

La ville de Zara est partagée en deux par une rue large où viennent aboutir des ruelles étroites. Une de ces ruelles était le chemin le plus court pour aller du quartier de cavalerie aux fortifications. Un soir, des officiers qui voulaient prendre ce chemin trouvèrent au coin de la rue un grand homme masqué, enveloppé d'un manteau, qui leur présenta une espingole à bout portant et leur cria d'une

voix de Stentor : On ne passe pas ! Les officiers tournèrent bravement les talons et se résignèrent à prendre le chemin le plus long. Dans la ruelle demeurait une courtisane appelée Tonina, fille d'une beauté extraordinaire. On allait chez elle pour charmer les ennuis de la garnison. L'homme à l'espingole était un Dalmate amoureux de cette courtisane et qui avait imaginé ce moyen d'écarter la concurrence. Ces allures du jaloux Dalmate réussissaient parfaitement avec les Vénitiens. La ruelle était déserte le soir, personne ne se souciant de vérifier si l'espingole était chargée. Le sage et pudibond Gozzi déclara publiquement dans un café que l'honneur du régiment ne permettait pas de supporter cette tyrannie, et que, pour lui, il était résolu à se présenter le soir même chez la Tonina, armé de ses pistolets. Plusieurs officiers, soit par bravoure ou par respect humain, promirent de l'accompagner, et une ligue de six personnes se forma contre l'homme à l'espingole. Après la conférence du café, Gozzi se sentit frapper douce-

ment sur l'épaule. Un grand gaillard qui avait écouté la conversation le salua poliment :

— Signor comte, lui dit l'inconnu, c'est moi qui suis l'homme à l'espingole; vous êtes un brave gentilhomme ; renoncez à votre projet, car, au lieu d'un, nous serons six au coin de la rue, et nous massacrerons tout ce qui passera.

— Quand vous seriez vingt, répondit Gozzi, j'irai chez la Tonina ce soir ; nous verrons qui restera maître du terrain.

Le jeune Vénitien tourna le dos au Dalmate colossal et s'en alla préparer ses armes. Le soir arrivé, on ne trouva personne au coin de la rue. Les officiers soupèrent avec la courtisane, et Gozzi, n'ayant plus de coups de pistolet à tirer, s'en retourna sagement chez lui. Peu de temps après, à l'occasion du dimanche gras, la garnison de Zara donna un spectacle public et un souper à toutes les jolies femmes de la ville. Les officiers jouaient une pièce dans laquelle Charles Gozzi remplissait le rôle de *Lucie*, femme délurée du vieil avare Pan-

talon. A la fin d'un monologue, Gozzi avait répété plusieurs fois la réplique convenue d'avance sans que le Pantalon fît son entrée; obligé d'improviser, en attendant que l'acteur parût, il regarde dans la salle et aperçoit la célèbre Tonina parmi les spectateurs. Afin de tirer la scène en longueur, dona Lucia prend dans ses bras sa petite fille au maillot, lui donne à téter et lui adresse une leçon maternelle, en l'appelant Tonina : « *Poveretta Tonina*, dit la mère Pantalone, plutôt que de te voir un jour faire le métier de coureuse d'aventures, guigner les cavaliers à travers tes persiennes, et te couvrir de dentelles et de bijoux si mal gagnés, j'aimerais mieux que le ciel coupât tout de suite le fil si menu de tes jours enfantins ; j'aimerais mieux que tu fusses laide comme le diable et noire comme une poêle à frire, plutôt que de briller comme tant d'autres Tonine resplendissantes de grâces perfides et de beautés funestes. Mais si tu devais, contre tous mes désirs, devenir une Tonina comme j'en connais, au moins ne va pas pren-

dre pour amoureux des Lestrigons sauvages qui tirent sur les passants à coups d'espingole. » A cette botte inattendue, la véritable Tonina se lève et sort de sa loge, au milieu des applaudissements frénétiques du parterre. Après le spectacle, Gozzi court chercher la courtisane et l'amène au bal par la main ; il la fait danser, s'assied auprès d'elle au souper.

— Quel dommage ! lui dit Tonina en tournant vers lui avec tendresse ses yeux magnifiques, quel dommage qu'un gentilhomme aussi aimable soit mon ennemi !

A la fin du souper, les têtes s'échauffent, et le jeune officier sent que ces yeux redoutables vont l'enflammer ; mais il comprend le danger et connaît trop la vengeance vénitienne pour s'exposer à la vengeance dalmate. Je croirais volontiers que Tonina n'était pas aussi méchante que Gozzi le supposait, car, malgré les espingoles et les poignards dont elle disposait, elle n'envoya point ses Lestrigons à celui qui l'avait attaquée publiquement.

On ne connaît pas bien un poëte si on n'a pas quelque idée de ses amours. Gozzi a fort heureusement écrit lui-même l'histoire de ses *Trois Amours principales*. Les deux premières, qui eurent Zara pour théâtre, ne sont que des aventures; la troisième est un petit roman dont la scène est à Venise. On a tant fait de romans vénitiens qu'il est bon d'avoir un récit véritable à leur comparer. Avant de dire comment Gozzi devint poëte comique, ouvrons un peu les *Trois Amours principales* de l'auteur. Il n'y a qu'à traduire, et ces histoires montrent clairement où en étaient les mœurs à Venise et à Zara dans le XVIII^e siècle.

Pendant ses fraîches années, Gozzi avait auprès des femmes une retenue extrême, mais sans timidité, puisqu'elles ne l'effrayaient pas et qu'il recherchait leur compagnie. Ce qui lui nuisait le plus était l'habitude de *métaphysiquer*, dont apparemment le beau sexe dalmate ne s'accommodait pas, et qui le fit souvent passer pour un niais. A Zara, il fallait qu'un officier allât vite en besogne, et Gozzi perdait son

temps dans les phrases et les sentiments délicats. En face de lui habitaient trois sœurs orphelines, pauvres comme Job et belles comme des astres. L'aînée était malade, la plus petite faisait le ménage, et la cadette lançait des œillades incendiaires au jeune voisin, qui fermait sa fenêtre avec une cruauté dont Joseph et Scipion l'Africain l'auraient beaucoup loué. La jeune fille lui fait remettre un œillet par sa blanchisseuse ; il renvoie l'œillet. Enfin, après plusieurs traits semblables de barbarie, Gozzi est appelé chez une respectable dame, épouse d'un notaire et patronne de *casa* d'un officier supérieur. Cette vieille et honnête dame gronde sévèrement le signor comte : il est fort mal à lui de repousser les avances d'une jeune fille qui lui veut du bien ! c'est une rusticité indigne d'un gentilhomme. Pendant le sermon, l'officier supérieur répète dix fois : « Ah ! que ne suis-je à votre place ! que n'ai-je votre figure et vos dix-sept ans ! » Là-dessus la bonne dame ouvre une porte, et amène par la main la jolie voisine, le visage

empourpré, le sein palpitant, les mains tremblantes et les yeux baissés. On cause avec un malaise insupportable.

— Allons, dit la femme du notaire, donnez votre bras à cette charmante fille, *seigneur sauvage*, et reconduisez-la chez elle.

Gozzi offre son bras à la voisine, et ces enfants, qui n'ont pas trente-quatre ans à eux deux, se promènent ensemble pendant trois heures. La jeune fille avoue naïvement qu'elle s'est prise d'une passion violente pour Gozzi en le voyant jouer au ballon avec ses camarades.

— A la bonne heure! s'écrie le poëte en riant, voilà du moins une passion fondée sur la juste connaissance des qualités de mon esprit et de mon cœur.

La belle Dalmate fond en larmes à cette réponse cruelle. Gozzi cherche à la consoler, et lui donne avec douceur des leçons de morale que la pauvre fille écoute avec une complaisance amoureuse, mais dont les mœurs perdues de ce siècle et les mauvais exemples

qu'elle a sous les yeux ne lui permettent pas de profiter. Après d'autres promenades du même genre, le philosophe de dix-sept ans finit par sentir le feu qui dévore la voisine gagner son cœur. Il s'en va errer tout seul sur les remparts de la ville, partagé entre les scrupules et l'amour qui devient tous les jours plus fort. Au moment où il prend avec courage la résolution de rompre cette liaison, la jeune Dalmate lui demande la permission de visiter son appartement de garçon, et, une fois entrée, elle n'en sort plus que le lendemain. L'imagination de Gozzi prête aussitôt à sa maîtresse des vertus et des mérites que l'œil du philosophe n'avait pas vus. Un beau jour, notre poëte est obligé de se rendre, pour une opération de recrutement, en Illyrie. Il s'embarque fort navré de la séparation, mais plein de confiance dans les serments solennels de fidélité que lui prodigue son amie. Au bout de quarante jours, il revient; on lui raconte alors que sa belle reçoit en cachette des visites du secrétaire du provéditeur. Il rentre

chez lui furieux, et s'enferme dans sa maison. La jeune Dalmate veut qu'on s'explique; elle force la consigne, et pénètre jusqu'à son amant.

—Malheureuse! lui dit Gozzi au désespoir, vous n'êtes plus digne de ma tendresse! Que venez-vous faire ici, puisque vous recevez le signor secrétaire du provéditeur?

— *Ahimè*! répond la Dalmate avec volubilité. Ce diable d'homme m'a ensorcelée; il a gagné mes sœurs en leur donnant deux boisseaux de farine. Tout le monde conspirait contre moi. Ah! maudites sœurs! maudite indigence! maudite farine!

La pauvre fille pleurait à chaudes larmes. Gozzi tira de sa poche une bourse remplie de sequins qu'il jeta dans le giron de son infidèle, et il se sauva dans les rues, pleurant aussi de tout son cœur et répétant : « Maudites sœurs! maudite indigence! maudite farine! » Ainsi finirent ses premières amours, dont on retrouve une réminiscence dans sa pièce de *Zobéide*.

La seconde aventure, moins édifiante que la première, ressemble tout à fait à un conte de Boccace. Charles Gozzi était lié d'une étroite amitié avec un jeune officier appelé Massimo. Afin de voir plus souvent son ami, il va demeurer avec lui chez un négociant, auquel il paye pension pour le logement et la table. Ce négociant, n'ayant pas d'enfants, avait adopté une pauvre fillette, blonde, frêle, et d'une figure pudique, comme un ange de lumière ; elle n'avait que treize ans ; mais treize ans de Zara en valent seize de Venise et vingt de France. Le bonhomme paraissait aimer tendrement sa *fille d'âme*. Gozzi s'intéressait à la belle *fanciulla* ; il admirait sa douceur, et lui donnait des conseils paternels qu'elle écoutait en baissant modestement les yeux. Un soir qu'il jouait le rôle de *Lucie* chez le provéditeur, Gozzi se faisait coiffer par la jeune fille. Elle badinait et riait de son accoutrement de femme : tout à coup elle le saisit par les cheveux et lui applique de gros baisers sur les joues. Le philosophe la gronde doucement de cette liberté

qu'il attribue à l'excès d'innocence ; mais la petite, pour qui la métaphysique et la morale sont de l'hébreu, lui fait sur le prétendu père adoptif des révélations que Boccace eût trouvées comiques, et qui sont fort tristes dans la réalité.

Malgré le chagrin que lui inspire cette découverte, le sage Gozzi est si bien battu en brèche par ce follet nocturne, qu'il n'a pas le courage de lui résister. Cependant le *père d'âme*, qui était fort jaloux, se défiait d'un étudiant dont la mansarde avait une fenêtre sur les gouttières de la maison voisine. Une lucarne de l'escalier pouvait donner passage à un amoureux, pour peu qu'il eût des intelligences dans la citadelle. Le vieux Bartholo imagine d'attacher une grosse bûche à la lucarne, en manière de trébuchet. Au milieu d'une nuit, la bûche roule dans l'escalier avec fracas ; le père accourt en chemise, tenant un flambeau d'une main, une épée de l'autre ; Gozzi et le seigneur Massimo paraissent dans le même costume, et on trouve la jeune fille

et l'étudiant tremblants et stupéfaits. Le négociant, changé en Roland furieux, voulait tuer la coupable ; elle tombe a genoux devant l'épée menaçante, et fait une confession générale aussi belle que celle du Scapin de Molière : elle avoue que, depuis longtemps, elle ouvrait la lucarne pour le voisin ; que, de plus, elle recevait des visites de plusieurs autres *signori* dans le vestibule de la maison, et qu'elle donnait ainsi l'hospitalité à une demi-douzaine de garçons, de peur que l'air de la rue ne les enrhumât ; mais elle ajoute qu'elle en est bien honteuse et qu'elle ne le fera plus, et on lui pardonne.

Cette aventure avait laissé dans l'âme de Gozzi une impression pénible. Les trois années de son service à Zara expiraient dans trois jours, et il était libre ou de servir encore ou de retourner à Venise. Il prit ce dernier parti, afin d'échapper au souvenir fâcheux de ses relations avec la Messaline de treize ans. Arrivé à Venise, Gozzi court tout palpitant à la maison paternelle. C'était un grand palais

situé dans la rue San-Cassiano, d'un extérieur magnifique, avec un escalier de marbre blanc. Le palais est désert et dans un état de délabrement affreux. Les vitres brisées donnent accès à tous les vents de la boussole ; des lambeaux de tapisserie pendent aux murailles ; pas un meuble qui ne soit rompu ou déchiré. Deux portraits, peints par Titien, semblent regarder ce désastre avec des yeux courroucés. En fouillant dans ses vieux papiers, Gozzi retrouve une quittance d'imposition de quatre cents ducats, payés à l'état par son grand-père, ce qui annonce un revenu de plus de soixante mille livres de France. Le concierge du palais lui apprend que toute la famille est à Udine, dans une petite maison de campagne, où l'on tâche de faire quelques économies. Les créanciers ont été impitoyables ; les procès ont mal tourné ; ceux qui sont encore en suspens ne promettent rien de bon. Les mariages des deux sœurs aînées, que l'on croyait avantageux, n'ont pas tenu ce qu'on en espérait.

— Allons, s'écrie le poëte avec courage, le

travail seul ne trompe pas, comme la fortune et les procès. Dans ma tête est le patrimoine qui soutiendra frères, sœurs et neveux.

Gozzi choisit sous le toit du palais une petite chambre, où il met des livres et quelques meubles moins ruinés que les autres. Il s'installe avec plaisir dans ce cabinet d'étude et se prépare à écrire. Une voix fraîche, qui chante une chanson mélancolique, vient le distraire; il ouvre sa fenêtre et aperçoit en face de lui une jolie femme de dix-huit ans, bien parée, coiffée avec soin, et qui travaille à sa broderie. La rue est si étroite et l'on se voit de si près, qu'il serait malhonnête de ne point se saluer.

— Pourquoi donc, dit Gozzi, chantez-vous toujours des airs lugubres et languissants?

— C'est qu'il est dans mon tempérament d'être toujours triste, répond la dame.

— Mais cette tristesse ne s'accorde pas avec votre âge.

— Si j'étais un homme, dit la voisine avec un sourire angélique, je saurais quelles sont

les sensations et les idées des hommes, et comme vous n'êtes pas femme, vous ne savez pas quelles impressions les choses de ce monde produisent sur l'esprit d'une femme.

Ce n'est pas une Dalmate qui aurait répondu ainsi. Gozzi, ayant trouvé pour la première fois une personne capable de le comprendre, entame des dialogues interminables, et s'abreuve des poisons anodins de l'amour platonique. Après un grand mois de conversations par la fenêtre, il voit un jour la jeune voisine se troubler en le regardant.

— D'où vient, lui dit-elle, que vous ne me parlez pas de ma lettre et de mon portrait?

— Je n'ai reçu ni lettre ni portrait.

— Grand Dieu! s'écrie la dame, quel est ce mystère?

Au bout d'un moment, elle jette dans la chambre de Gozzi un billet où il trouve ces mots : « Soyez à vingt-et-une heures au pont Storto; vous verrez une gondole fermée, avec un mouchoir blanc sur le bord de la fenêtre; entrez dans cette gondole, j'y serai. » Gozzi

arrive au rendez-vous et se glisse dans la gondole. On baisse les stores et la couverture; le barcarole, habitué à mener des couples amoureux, s'enfonce dans les canaux sinueux de Venise.

— Voilà ce qui s'est passé, dit la dame avec un air agité : dans ma maison habite un pauvre homme à qui mon mari donne par charité un petit logement. Cet homme m'a remis une lettre signée de votre nom, une lettre charmante et flatteuse. Vous me demandiez mon portrait, et comme j'en avais un dans mon tiroir, je vous l'ai envoyé. Que sont devenus ce portrait et ma réponse? Mais d'abord lisez ce que vous m'avez écrit.

La dame tire de son sein un billet d'une écriture inconnue; Gozzi devient rouge de honte en lisant un pathos ridicule d'adulations outrées, d'hyperboles grossières, le tou assaisonné de citations de Métastase.

— Est-il possible, dit le poëte humilié, que vous m'ayez cru l'auteur d'un galimatias aussi absurde?

La belle rougit à son tour, puis elle se met à rire, en convenant de bonne foi de l'aveuglement de sa vanité. On cause ensuite fort longuement des moyens de se tirer de ce mauvais pas, et on se sépare en prenant jour et heure pour se revoir dans la gondole au mouchoir blanc, près du pont Storto. L'affreux mystère s'éclaircit tout de suite. L'hôte logé par charité est un coquin qui a inventé cette ruse pour voler le portrait orné de perles. Il commet un autre vol dans la maison, et le mari le chasse. Rien n'empêche plus le couple platonicien de reprendre la dernière conférence interrompue ; mais on s'est habitué à aller au pont Storto et à circuler ensemble en gondole, sans préjudice des entrevues par la fenêtre. Ce manége dure pendant six mois. On se tutoie, on se dit qu'on s'aime, et on demeure volontairement, de part et d'autre, dans les régions les plus éthérées du sentiment, exemple rare et peut-être unique sous le ciel de Venise. Cependant un jour on va à Murano faire une collation sous

la treille dans une *locanda;* on est au mois d'avril, et la dame est vêtue de rose. Lorsqu'on rentre sur la brune, Platon s'en retourne à Athènes chercher d'autres amants plus philosophes. Gozzi aimait tendrement sa belle voisine; mais le sort rompit le fil de sa passion à l'improviste et par un incident comique dont le plus fin romancier ne s'aviserait pas.

Un jour, Gozzi est embrassé par un de ses camarades de Zara; l'ami jette un coup d'œil sur le cabinet de travail, les livres, les papiers épars, les portraits de famille du Titien, puis il arrive à la fenêtre et aperçoit la voisine penchée sur sa broderie. Cette découverte lui fait comprendre la patience de son ami et son goût pour une solitude si agréablement partagée. Gozzi oppose à la plaisanterie un air très-sérieux. Il avoue le plaisir qu'il trouve à causer de temps en temps avec une femme spirituelle; mais il repousse avec indignation les commentaires et conjectures de son camarade.

— Eh bien! lui dit l'officier, ne te fâche pas. Puisque la voisine est aussi sage que

belle, et que tu es trop vertueux pour lui faire la cour, je vais essayer, avec ta permission, de lui dire deux mots de galanterie.

Là-dessus, le militaire se met à la fenêtre, salue la dame, engage la conversation, en commençant par un éloge pompeux de son cher Gozzi, dont il se dit le meilleur, l'inséparable ami. A la grande surprise de notre poëte, la voisine répond avec coquetterie, fait des mines à l'officier, sourit de son jargon militaire, et même de ses équivoques de garnison. L'ami propose aussitôt une partie de spectacle pour le soir. Il a, dit-il, une loge pour la comédie, et si la dame veut inviter quelqu'une de ses amies, on se divertira tous quatre ensemble. La proposition est acceptée. La voisine vient, flanquée d'une sienne compagne, grosse blonde qui ne dit mot, dont Gozzi se trouve chargé, tandis que l'officier s'empare de sa maîtresse et l'entretient à voix basse avec un feu toujours croissant. Gozzi est au supplice.

— Qu'as-tu donc? lui dit son traître ami.

Puisque tu m'as juré sur l'honneur que ta belle voisine ne te tient pas au cœur, ton air sombre ne peut pas venir de mes assiduités.

Après le spectacle, l'officier entraîne toute la compagnie chez un traiteur. On soupe. La grosse blonde dévore, boit comme un chanoine, et garde le silence. Gozzi a des barres de fer dans le gozier qui ne laissent passer ni un morceau ni une parole. Enfin, il voit son camarade et sa maîtresse entrer dans une chambre dont la porte se referme au verrou. Lorsque les dames sont rentrées chez elles e que les deux amis se trouvent face à face, l'officier dit brusquement à Gozzi :

— C'est ta faute ; tu l'as voulu. Jamais je n'irais sur les brisées d'un ami confiant. Tu devais m'avouer que tu aimais ta voisine. C'est ta faute. Souviens-toi de la leçon.

Voilà comment Gozzi découvre qu'il a *métaphysiqué* pendant plus de six mois avec une Vénitienne délurée, parfaitement digne de figurer sur la liste de ses bonnes fortunes à côté des beautés de Zara.

## XII

### LA TARTANE.

Sur un être sensible et intelligent comme Gozzi, ces trois déceptions amoureuses ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence. La bonne opinion qu'il voulait avoir des femmes recevait une atteinte profonde. Son chagrin une fois calmé, il riait de lui-même en songeant que dans ses affaires de cœur lui seul avait fait tous les frais de délicatesse. L'imagination dégoûtée regrettait ses trésors jetés au vent, et demandait au poëte

un meilleur emploi de ses forces. A l'âge de vingt ans à peine, Gozzi jurait de ne jamais s'exposer aux chances du mariage et de se consacrer uniquement aux lettres. Ce parti étant bien arrêté, il s'enferme dans son cabinet, rassemble ses sonnets et chansons, les met au net sur du papier fort beau; il relie le tout en un livret couvert de maroquin cramoisi; puis il s'en va chez un riche sénateur et lui présente ses vers ornés d'une dédicace.

— Merci, lui répond son excellence, merci, mon petit ami. Je pourrai prouver à ceux qui en douteraient que vous avez fait vos études.

En 1750, Venise n'était plus la reine des mers. Le gouvernement affaibli n'avait conservé de son ancien nerf politique qu'une humeur ombrageuse et perfide. Des vieilles institutions, il ne restait que les inconvénients: l'inquisition d'état, les délations et le système déplorable de fermer les yeux au peuple en l'avilissant. Le commerce était ruiné depuis longtemps par la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les mœurs étaient tombées dans

un relâchement extrême. La police regardait de travers les jeunes gens sérieux. Pour se faire bien voir, il fallait déguiser le goût innocent de l'étude sous les formes de la bouffonnerie, du plaisir ou de la licence. On devait paraître ne songer qu'à rire et faire l'amour. Le peuple, poussé dans cette voie, adoptait volontiers cette manière de vivre en paix avec son gouvernement. On employait les nuits en fêtes et en débauches, la moitié du jour à dormir, le reste à courir après des intrigues galantes, et on ne manquait pas le soir d'aller au spectacle pour causer et prendre des sorbets. Ce public évaporé, intelligent et civilisé, ne demandait qu'à se divertir, applaudir, juger les différends entre les poëtes, et donner le prix à qui trouvait le meilleur moyen de lui plaire.

Il y avait alors à Venise une académie nouvellement fondée, qui, sous les apparences d'une réunion consacrée à la folie et au burlesque, cachait un but littéraire utile et sage, le perfectionnement de la langue et le culte

du toscan. Le gouvernement lui passait ses travaux sérieux à cause de l'extravagance de son nom et de ses statuts. Elle s'appelait académie des *Granelleschi*, c'est-à-dire des amateurs d'*âneries*. Gaspard Gozzi faisait déjà partie de cette réunion; il lut à ses confrères plusieurs morceaux légers de Charles Gozzi, qui fut élu membre de l'académie. Un vieux seigneur maniaque, infatué de lui-même et grand rimailleur, comme on en voit beaucoup en Italie, fut choisi pour président par une élection ironique. A chaque séance, ce président, monté sur un trône festonné, lisait d'une voix de fausset quelque pièce de vers toujours applaudie, et ces succès de ridicule, qu'il prenait pour bons, lui méritèrent le titre glorieux d'*arcigranellone*, ce qui veut dire littéralement archi-imbécile. Les autres membres de cette académie étaient des savants, des bibliophiles, des poëtes et des écrivains distingués. On était en rapport avec l'académie de la Crusca, on introduisait à Venise les bons livres florentins, et on y répandait le goût du

style pur et naturel, que le *ribombo* et le galimatias avaient détrôné depuis longtemps.

Tout le bien que les *Granelleschi* avaient fait se trouva détruit un beau jour par Goldoni, écrivain barbare, qui n'avait d'esprit qu'en parlant les patois de Venise et de chioggia. Goldoni, pénétré de la lecture de Molière, avait adopté ce poëte pour son modèle; mais comme il traduisait aussi les continuateurs de Molière, il se croyait sur les traces du plus grand comique du monde, tandis qu'il suivait à la piste Destouches et tous les auteurs de troisième ordre. Jusqu'alors la comédie italienne n'avait pas observé de règles. Les acteurs italiens ayant au plus haut degré le don précieux de l'improvisation, la moitié de la pièce était écrite, l'autre moitié abandonnée à l'inspiration des acteurs. La portion écrite était en toscan, l'autre en dialecte. Ce genre existe encore à Naples, où il jouit d'une faveur méritée. A Venise, quatre masques bouffons et improvisateurs revenaient dans toutes les pièces : le Tartaglia, bredouilleur; le Truffal-

din, caricature bergamasque; le Brighella, représentant les orateurs de places publiques et d'autres types populaires; et enfin le célèbre Pantalon, le bourgeois vénitien personnifié avec tous ses ridicules, et dont le nom a une étymologie digne d'un commentaire. Ce mot vient de *pianta-leone* (plante-lion); les anciens marchands de Venise, dans leur fureur d'acquérir des terres au nom de la république, plantaient à tout propos le lion de Saint-Marc sur les îles de la Méditerranée, et comme ils venaient se vanter de leur conquête, le peuple se moquait d'eux en les baptisant *plante-lions*. Ce démocratique sobriquet rappelle l'aventure de Cicéron, poursuivi par les gamins de Rome, qui criaient derrière lui : *Reperiit, invenit!* parce que Cicéron n'arrivait jamais au sénat sans assurer qu'il avait trouvé et découvert une conspiration nouvelle. Le titre de *piantaleoni* du dix-neuvième siècle pourrait être justement décerné aujourd'hui à une autre nation qui plante le lion sur les îles de toutes les mers avec encore plus

de constance que les anciens marchands de Venise.

Les quatre rôles à caractère étaient joués en 1750 par des acteurs d'un grand talent, si on en croit Gozzi qui les aimait passionnément. Le Brighella, nommé Zanoni, et le Truffaldin, Sacchi, directeur de la troupe, étaient surtout des improvisateurs délicieux. Ce genre prêtait singulièrement à la satire, puisque les quatre masques jouissaient du privilége de faire rire le parterre aux dépens de qui ils voulaient. C'est cet art déréglé, mais piquant, animé et original, que Goldini résolut d'anéantir au nom de Molière, qui avait emprunté à l'Italie les Sbrigani et les Scapins, dont le théâtre français s'était fort bien accommodé. Goldoni voulut remplacer la comédie italienne par un genre froid et dégénéré auquel Gozzi donnait le nom de *flebile*, ce qui veut dire à volonté *plaintif* ou *déplorable*. De peur de heurter trop brusquement le goût du moment, Goldoni donna d'abord sa petite pièce de *l'Enfant d'Arlequin*, qui eut du succès, même en France.

C'était une manière de s'introduire en traître dans le camp ennemi. A peine eut-il assuré son crédit sur le public de Venise qu'il abandonna la troupe de Sacchi pour celle du théâtre Sant' Angelo, où l'on jouait des traductions. Il prit l'engagement de faire représenter seize pièces nouvelles dans un hiver, et il tint parole en imitant à la hâte tout ce qui paraissait en France. Il passa du genre bouffon à la comédie prétentieuse de Destouches, puis au drame larmoyant, qui devenait à la mode à Paris, et il crut avoir sauvé et régénéré le théâtre. L'abbé Chiari, écrivain ampoulé, traduisait aussi de son côté les pièces françaises en phébus ultramontain, si bien qu'en peu de temps la comédie nationale disparut, et que la troupe de Sacchi sortit de Venise pour aller chercher fortune en Portugal.

L'académie des Granelleschi ne savait trop que penser de cette révolution subite. Trompée par le titre de *régulière* qu'on donnait à la comédie nouvelle, et par l'autorité du nom de Molière dont on abusait adroitement, elle hé-

sitait à se prononcer. Goldoni écrivait fort mal, mais ne fallait-il pas excuser le vice de la forme en faveur du fond? En résultat, le théâtre avait-il perdu ou gagné? Telles furent les questions qui s'agitèrent dans le sein de l'académie. Gozzi se promenait dans un coin, la tête baissée, les bras derrière le dos, comptant les dalles d'un air mélancolique, comme le lui reprocha Chiari dans ses prologues. On trouvait beaucoup de raisons favorables au genre nouveau; Gaspard Gozzi lui-même se laissait égarer par les grands mots de *règles classiques;* Daniel Farsetti seul plaidait pour la comédie nationale. Charles Gozzi prit la parole.

— *Signori miei*, dit-il avec un sourire plein de malice, j'avais pensé, en demandant à entrer dans votre académie, que le nom de *Granelleschi* était un badinage; j'étais loin de soupçonner que ce fût une réelle définition de nos rares mérites; mais je vois que nous sommes bien nommés. *Granellesco* je suis à jamais si vous approuvez cette comédie à la mode que les vents glacés du nord ont apportée

ici un jour de bise et de neige. Il est beau à vous de vous apercevoir que le style de ces pièces est une boucherie de mots où la grammaire et le bon goût sont mis à la torture. Quant au fond, avorton bâtard et larmoyant, qui a volé au grand Molière ses papiers de famille, regardez-le du haut du campanile de Saint-Marc, et les plus myopes le reconnaîtront pour une imposture littéraire. Ces gens-là font de l'italien un mélange si barbare que je me crois à Babylone. Apprêtez-vous à parler leur langage si vous voulez encore être compris. Ce que j'admire par-dessus tout, c'est de voir confondre dans la même catégorie Goldoni et Chiari, absolument comme si on ne savait pas distinguer le dôme de Saint-George-Majeur d'une marmite. Les comédies de Goldoni, *signori miei*, sont un grand amas de bonnes scènes et de matériaux utiles qui pourrait servir de manuel comique à d'autres talents plus cultivés et plus éveillés que le sien. Le manque de culture et la nécessité de produire servilement trop d'ouvrages sont les

bourreaux de ce bon esprit italien que j'aime en le plaignant. Ses rapines, ses plagiats et ses imitations, tout blâmables qu'ils sont, révèlent un génie comique mal employé. Mais Chiari, ce pédant sentencieux plus obscur qu'un astrologue, qui délaye les pièces françaises en les assaisonnant d'immoralités ! l'appeler le réformateur du théâtre, c'est comme si on disait, en voyant répandre du vin et remplir les bouteilles avec l'eau des lagunes : Voici une cave heureusement réformée. Les potions goldoniennes et chiaristes ont endormi la jeunesse spirituelle de Venise ; le sommeil vous gagne ; vous étendez vos membres engourdis, et dans votre somnolence vous murmurez en bâillant : « Il me semble que la comédie est devenue régulière. » Il n'y a rien au contraire de plus irrégulier pour des Italiens qu'un genre antinational, mêlé de trivialités et de barbarismes. Laissons passer quelque temps, et ensuite c'est à nous qu'il appartiendra d'appliquer au public les sinapismes qui secourront sa léthargie.

Toutes les incertitudes sont à l'instant fixées, et les yeux dessillés par ce discours. Le poëte rentre ensuite dans son silence taciturne qui lui a fait donner le surnom de *solitaire* : il laisse ses confrères censurer le théâtre nouveau, ce qui n'arrête pas le cours de la vogue; mais, au bout de cinq ans, les fruits sont mûrs : Gozzi arrive un beau jour à l'académie, un rouleau de papier sous le bras, et demande la parole :

— Seigneurs *Granelleschi*, j'ai une provision de bagatelles à vous communiquer. Vous savez qu'il y a deux cents ans est mort à Florence un vieux poëte un peu sorcier appelé Burchiello. J'ai eu le bonheur de retrouver un de ses manuscrits posthumes chez la marchande de tabac. Ce beau poëme est intitulé *la Tartana degl' influssi* (la Tartane des influences pernicieuses pour l'année bissextile 1756), et voyez comme la rencontre est heureuse ! ce manuscrit tombe précisément dans mes mains peu de jours avant que l'année 1756 soit commencée.

Gozzi fait sa lecture, et les académiciens, à qui le règlement prescrit le plus grand sérieux en matière de badinage, admirent comment le vieux Burchiello a savamment deviné l'état des mœurs, des lettres, du barreau et même de la chaire, en cette année bissextile. Il a passé en revue les ridicules de la société vénitienne, l'hypocrisie des coureurs de sermons, les bavardages philosophiques des avocats, et le théâtre dit régulier. Il a deviné Chiari et Goldoni ; ô profond Burchiello ! L'académie éclate en applaudissements à ce passage qui définit la comédie larmoyante : « Ces spectacles sont une omelette battue... On mélange ensemble des morceaux incomplets, des caractères que la nature ne pourrait pas seulement rêver, des figures méconnaissables, des homélies, des métaphores et du patois de gondoliers ; il pleut des arguments de pièces à la douzaine, et puis on se redresse, les joues enflées, le pied en dehors, et on dit : Nous avons réformé le théâtre... Autrefois on faisait tout simplement de la poésie ; aujourd'hui il

faut des vers *martelliens* (1), si longs, si durs à fabriquer, d'une matière si coriace, qu'on y va des dents, des pieds et des mains, comme les cordonniers cousent leurs souliers. On se donne beaucoup de peine, mais on a réussi à faire parler hébreu aux muses.»

Burchiello avait bien deviné. Regardez le pauvre public de Venise : en quel état il est tombé ! N'ayant plus d'endroit où il puisse se divertir honnêtement, il va dans les tavernes et perd ce qui lui restait encore de respect pour les bonnes mœurs. Cependant reprenons un peu d'espérance, car le poëte sorcier nous prédit pour la fin de l'année le retour de Sacchi et de Zanoni, ces acteurs inimitables qui ramèneront avec eux les plaisirs, la gaieté italienne, et la pantalonnade plus profonde qu'on ne le croirait à voir son air innocent. Goldoni, enflé par un succès éphémère, proclame dans ses préfaces son dessein « d'arracher à la comédie nationale ses masques de cuir, »

(1) Le vers martellien répond à l'alexandrin français.

expression choquante et cruelle dont il se repentira ; ainsi l'a dit Burchiello. « Continuez donc, poëtes nouveaux, à sonner vos cloches de bois qui appellent les papillons au consistoire. Tout cela aura une fin, et alors que ferez-vous? Vous vendrez de l'onguent, vous direz la bonne aventure en plein air, et vous débiterez de ces marchandises qu'on ne donne qu'au comptant. »

L'académie des *Granelleschi* demandait l'impression de *la Tartane*. Gozzi refuse de la donner au libraire ; mais il en accorde une copie à son ami Daniel Farsetti, qui l'envoie imprimer en France et en répand dans Venise un millier d'exemplaires sans la permission de l'auteur. Les Vénitiens, rieurs et inconstants, ne se faisaient aucun scrupule de berner le poëte qu'ils avaient accablé hier de caresses et de sérénades. Les journaux de Florence prirent feu pour la comédie nationale, et le célèbre P. Calogerà fit un grand éloge de *la Tartane* dans ses mémoires littéraires. Chiari voulut répondre, et prouva en vers détestables

combien les critiques de Burchiello étaient fondées. Goldoni en appelait encore à l'auditoire nombreux qui venait chaque soir à San-Salvatore. Les amis de Gozzi lui représentèrent que le silence n'était plus possible, que la satire ne suffisait pas, et que le public avait le droit d'exiger une pièce meilleure que celle du genre critique : « César, répond Gozzi, a pris son temps pour passer le Rubicon, et vous autres, vous m'y poussez la tête la première en répandant ma satire dans les cafés ; il faut à présent que je nage ou que je me noie. » Sur ces entrefaites, le tremblement de terre de Lisbonne ayant chassé Sacchi du Portugal, Gozzi n'eut plus aucun prétexte de retard. Un matin, le petit théâtre de San-Samuel, fermé depuis cinq ans, est nettoyé avec soin, et sur la porte on voit une grande affiche qui annonce : *l'Amour des trois oranges,* fable en cinq actes, imaginée exprès pour ramener les quatre masques nationaux, et soumettre au public quelques allégories peu déguisées.

Le *signor* Prologue est un petit enfant qui se glisse entre la toile et la rampe pour faire trois saluts et dire d'un air naïf que l'auteur, par grand extraordinaire, va faire représenter une pièce nouvelle qui n'a été jouée nulle part. La troupe demande pardon aux spectateurs de ne pas leur donner un ouvrage vieux, traduit, usé, paré des plumes du paon, embelli par de grosses sentences. Là-dessus l'enfant se retire, et la pièce commence.

Silvio, puissant roi de Carreau, pleure et se lamente dans le sein son ministre Pantalon; son fils unique, Tartaglia (le peuple en personne), périt d'ennui et de consomption. Le malheureux! on l'a tant abreuvé de drames pleureurs, de comédies empruntées aux étrangers, et d'ouvrages dits réguliers, qu'il se meurt dans les règles, soigné par deux médecins en bonnets pointus. C'est la méchante fée Morgane qui lui a envoyé ces potions achérontiques. Que pourrait-on lui administrer? Léandre penche pour l'opium, Truffaldin opine pour une infusion de vers *martelliens;*

mais Clarice assure que les vers martelliens et l'opium sont une seule et même drogue. L'oracle déclare que le prince ne sera guéri que si on vient à bout de le faire rire. Hélas! comment faire rire un pauvre enfant qu'on a tant ennuyé pendant si longtemps? Truffaldin prend les tasses, les potions noires, les fioles empoisonnées de la médecine nouvelle, et jette le tout par la fenêtre. « Amusons le prince, dit-il, soyons gais, jouons-lui quelque farce italienne. Majesté, donnez une fête à votre fils. » On ouvre les portes au peuple; les bonnes gens entrent dans le palais. On boit, on fait de la musique; le prince n'en est que plus sombre. On se masque, on danse; le prince ne se déride pas. La fée Morgane, déguisée en vieille femme, s'approche, une cruche à la main, d'une fontaine qui verse du vin. Truffaldin l'attaque, se moque d'elle, fait des gambades en disant mille lazzis qui irritent la vieille. Elle veut le battre, il la pousse; elle tombe sur le dos, les jambes en l'air, au milieu des débris de sa cruche cassée. Le prince

éclate de rire, et l'enchantement est rompu. Comme le parterre riait aussi, Truffaldin (Sacchi) lui disait avec attendrissement : « Hélas ! chers souverains de mon cœur, si le pauvre Truffaldin avait su que vous l'aimiez encore, il ne serait pas allé jouer en Portugal. » Cependant la fée, furieuse, se tournait vers le prince et lui lançait une horrible malédiction : « Sois donc guéri de l'ennui, mais sois amoureux des trois oranges d'or. Point de repos pour toi jusqu'à ce que tu les possèdes. Tu seras comme le quadrupède dans l'eau et le poisson dans un parterre de fleurs jusqu'à ce que tu aies conquis les trois oranges. » — « Eh bien ! disait Pantalon, courons après les oranges d'or. Ce n'est pas assez que d'être guéri de l'ennui, des comédies régulières et des vers *martelliens ;* il faut reconquérir aussi l'ancienne comédie, les bonnes fables de nourrices, la verve éteinte des masques nationaux, et les amusements oubliés de notre jeunesse. » Après cette introduction satirique commençait la poursuite des oranges ensorcelées, véritable

conte de nourrice que le public écoutait en palpitant de plaisir, mais dont le lecteur ne se soucierait guère et que Gozzi appelait une baliverne magique propre à ressusciter la comédie *dell' arte*.

Tout en riant d'un succès populaire gagné à si peu de frais, Gozzi n'entend pas précisément raillerie sur l'article des féeries orientales. *L'Amour des trois oranges* le captive lui-même à la représentation; il s'émeut devant sa propre invention. Cette première pièce n'était qu'un canevas, il faut aller plus loin, restaurer ce que Goldoni a détruit, tracer des règles à la comédie *dell' arte*, et créer en même temps un genre nouveau, le genre *fiabesque*. Cette résolution épouvanta la coalition Chiari et Goldoni. Les *prologues* de San-Salvatore et de Sant'Angelo mirent leurs bonnets de travers, et attaquèrent ouvertement Gozzi; mais il était trop tard, le coup avait porté. La foule désertait, on courait aux fables de nourrice.

Le *solitaire* continuait à se promener sur la place de Saint-Moïse, les mains derrière le

dos, roulant dans sa tête des *imbroglio*, des sortiléges dramatiques, et des allégories contre les faiseurs de traductions. On vit paraître sur l'affiche divertissante de la troupe Sacchi *le Corbeau*, tiré d'un conte napolitain « pour l'amusement et l'instruction des petits enfants, et particulièrement destiné à la guérison des nombreux hypocondriaques de Venise. » Après *le Corbeau* arriva bientôt *le Roi cerf*, pièce à transformations « où l'on verra un monarque changé en bête passer dans le corps de plusieurs animaux, et rentrer à propos dans son véritable corps, toutes choses qui paraîtront si vraisemblables, qu'elles pourraient bien être possibles. » Ces titres bouffons trahisent l'inclination de Gozzi pour le fantastique, où il va bientôt se plonger si profondément qu'il se croira le jouet des puissances occultes.

Il y avait à Venise un vieil orateur de place publique appelé Cigolotti, qui faisait des sonnets de mariage, de naissance, de baptême, voire même des épitaphes pour vingt sous, et

qui racontait au peuple d'anciens romans et des histoires merveilleuses. Zanoni, le Brighella de la troupe, imitateur des types populaires, singea le bonhomme Cigolotti avec son costume rapiécé, ses gestes emphatiques et son parler nazillard. Le *signor* Prologue se présenta sous cette forme grotesque. Il débita quelques traits satiriques et fit une exposition qui sans lui aurait pu sembler un peu longue. La critique trouva dans le *Roi cerf* une foule de beaux exemples et de conseils adressés aux rois, auxquels Gozzi n'avait peut-être pas songé. Quoi qu'il en soit, le genre *fiabesque* était définitivement adopté.

Voilà donc l'édifice péniblement élevé par Goldoni et Chiari renversé en trois jours. Une flottille de trois barques vénitiennes avait suffi pour chasser ou couler à fond cent gros navires amenés des pays étrangers. Goldoni, voyant son théâtre désert, partit brusquement pour la cour de France, qui lui faisait des offres brillantes. *L'Enfant d'Arlequin* avait plu à Louis XV; on voulait avoir à Versailles des

comédies *da ridere*, et Goldoni donna le *Bourru bienfaisant!* On ne se plaignit pas de la surprise. Pendant ce temps-là Gozzi héritait non-seulement de la vogue de ses rivaux, mais même de leur théâtre, car la troupe de Sacchi passa de San-Samuel à San-Salvatore. En employant un terme consacré dans les arts, on peut dire qu'à cette époque finit la première manière de Charles Gozzi. Il y aurait tout un parallèle à faire entre la guerre des deux écoles vénitiennes et celle à laquelle notre génération a pris part en 1829. Comme en France, on reprochait à l'une des écoles de Venise l'ennui et la froideur, à l'autre le mépris des règles. Gozzi a eu gain de cause, mais plus tard on le négligea complétement. Les ouvrages dits classiques furent repris, ce qui a amené la décadence irremédiable de la comédie italienne en lui ôtant son génie national.

La victoire de Gozzi aurait pu être définitive, s'il n'avait pas eu lui-même quelques-uns des défauts de ses antagonistes. Son style n'était

pas exempt de reproches. Par haine des alexandrins et de l'emphase, il écrivait avec un abandon fâcheux. La rime est si facile en italien, que ce n'est guère la peine d'adopter un rhythme pour ne faire que des vers blancs, et Gozzi ne voulait décidément pas rimer, excepté dans les occasions où son sujet devenait tout à fait poétique. Il érigeait la négligence en système, et se glorifiait de renverser le pathos *martellien* en écrivant *par-dessous la jambe*. Ces irrégularités, qui se supporteraient en anglais, produisent un effet déplorable dans l'idiome coulant et mélodieux de la Toscane; aussi les classiques vénitiens, indignés de leur déconfiture, s'écriaient-ils douloureusement : « Au moins, nos barbarismes rimaient ensemble ! »

Charles Gozzi fut un peu étonné de n'avoir plus personne à combattre. Les sonnets admiratifs pleuvaient chez son concierge. On l'appelait l'Aristophane de l'Adriatique ; le public demandait encore des *fable* , sans songer que, les allégories n'étant plus de saison,

la moitié de l'intérêt s'était évanoui. Plus de genre *flebile*, plus de phébus, ni de vers soporifiques, ni de dialectes barbares; plus de contre-révolution à faire, et partant plus de satire possible. Gozzi se tourna un peu inquiet vers le sévère et judicieux Gaspard.

— *Carlo mio*, lui dit son frère, prends garde à toi. Avec la colère s'en va l'inspiration satirique. C'est quand on n'a plus de rivaux qu'on tombe. Iras-tu sans passion te créer des motifs de guerre? Si tu t'avises de toucher aux grands ou à la politique, on te fera jouer le premier rôle dans une tragédie dont la dernière scène sera un monologue dans une prison. Prends garde à toi; redeviens simple *granellesco*, ou bien brise les flèches et les armes pointues ; puise dans ta seule fantaisie, et si tu réussis, tu sauras que le ciel t'a fait véritablement poëte.

Le conseil de Gaspard était bon. Charles Gozzi s'enferma pendant deux mois dans son cabinet. Il oublia les querelles poétiques et se jeta dans la fantaisie. C'est de là que sortit la

charmante et puérile *Turandot*, qui a eu l'honneur d'être traduite par Schiller, représentée dans toutes les grandes villes d'Allemagne, et commentée sérieusement par Hoffmann, qui avait de bonnes raisons pour admirer Gozzi, comme on le verra tout à l'heure.

# XIII

## TURANDOT.

Si *Peau d'Ane* m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême, disait le bonhomme La Fontaine. Je le crois bien, car *Peau d'Ane* est un fort joli conte; mais l'histoire de Turandot est bien plus belle encore. On peut la lire dans le recueil de Dervis Moclès, traduit par M. Pétis de La Croix. Gozzi, en l'ornant des charmes du dialogue et des masques comiques, en a fait son œuvre capitale. Calaf, fils de Timur, roi d'Astracan, battu par ses enne-

mis et dépouillé de ses états, arrive errant et inconnu aux portes de Pékin. Il remarque un grand mouvement dans le peuple, et demande s'il se prépare une fête ; mais on lui apprend que la foule s'assemble pour voir une exécution sanglante. Turandot, unique enfant de l'empereur de la Chine, jeune fille d'une beauté incomparable, d'un esprit profond et ingénieux, a l'âme noire et sauvage. Son père voudrait la marier avant de lui laisser l'empire ; mais elle déteste tous les hommes. L'empereur Altoun-Kan a vainement employé les menaces et les prières pour la fléchir ; il est faible et adore sa fille. Tout ce qu'il a pu obtenir d'elle, c'est de conclure avec lui un traité bizarre dont il a juré sur l'autel d'observer les conditions. Les princes qui aspirent à la main de Turandot doivent paraître au divan, en présence des docteurs. La princesse leur proposera trois énigmes. Celui qui les devinera toutes trois épousera Turandot et héritera de l'empire, mais ceux qui ne réussiront pas auront la tête tranchée. Tels sont les

termes du traité ; on est libre de n'en point courir les risques. L'orgueilleuse jeune fille espère que ces conditions effrayantes écarteront les amoureux. Cependant plusieurs princes ont déjà péri, et ce matin même on va décapiter le fils du roi de Samarcande, qui n'a pas pu deviner les énigmes.

En effet, une marche funèbre résonne au loin. Le bourreau dépose sur la porte de la ville la tête du malheureux prince : « Si j'étais le père de cette fille barbare, s'écrie Calaf indigné, je la ferais mourir dans les flammes. » Aussitôt arrive le gouverneur du jeune homme décapité ; il jette par terre le fatal portrait de Turandot, le foule aux pieds, et sort en pleurant. Calaf ramasse le portrait. Les bonnes gens chez qui il loge le supplient de ne pas regarder cette peinture dangereuse ; mais il se moque de leur frayeur. Il regarde le portrait et tombe dans une rêverie profonde, frappé au cœur subitement. Il parle à l'image de Turandot, et lui demande s'il est vrai qu'un visage si beau cache une âme cruelle ; puis il s'é-

crie qu'il veut tenter la fortune, et répond aux larmes de son hôtesse par ce raisonnement d'amoureux : « Si je ne réussis pas, je trouverai un terme à ma vie misérable, et j'aurai du moins contemplé avant de mourir la beauté la plus rare qui soit au monde. » Calaf n'écoute plus rien, et marche tout droit au palais impérial.

Altoun-Kan est le plus benin des empereurs. Il pleure de tout son cœur en faisant couper la tête d'une foule de charmants princes auxquels il aimerait bien mieux donner sa fille ; il se lamente avec son secrétaire Pantalon. Calaf est introduit, et on tâche de le faire renoncer à son projet ; mais l'amoureux inébranlable répond :

Morte pretendo, o Turandotte in sposa.

« Je prétends mourir ou épouser Turandot. » On assemble donc le divan. La princesse paraît au milieu de ses femmes et voilée : « Voici là première fois, dit-elle à ses confidentes, que je sens de la pitié pour un homme. »

La suivante Adelma éprouve plus que de la pitié, car elle s'enflamme tout à coup pour Calaf. L'orgueilleuse Turandot commande au prétendant de s'apprêter à mourir ; puis elle prend le *tuono academico* pour débiter sa première énigme, que Calaf devine tout de suite, à la grande stupéfaction du divan. La seconde énigme, celle de *l'arbre dont les feuilles sont noires d'un côté et blanches de l'autre,* n'était pas encore connue du temps d'Altoun-Kan ; cependant Calaf devine que cet arbre est l'année avec ses jours et ses nuits. « Il a touché le but, dit Pantalon, qui ne comprend rien aux énigmes. — Du premier coup et dans le milieu, ajoute Tartaglia, qui n'y voit que du feu. — Princesse, dit Adelma, cet homme est votre maître ; il sera votre époux. — Tais-toi, répond Turandot indignée ; que le monde s'écroule plutôt. Je déteste cet homme, et je mourrai avant d'être à lui. »

Cette exclamation fournit à Calaf l'occasion de montrer son amour et sa grandeur d'âme en assurant qu'il n'épousera jamais la prin-

cesse par force; mais le bon Altoun-Kan déclare qu'il faudra bien qu'on se marie, et il engage même sa fille à prendre ce parti sans aller plus loin : « *Sposa sua fia la morte!* répond Turandot : que son épouse soit la mort! » Elle se lève et, d'une voix plus forte qu'auparavant, débite la troisième et dernière énigme :

« Dis-moi quelle est la terrible bête féroce, à quatre pieds et ailée, bonne pour qui l'aime, et altière avec ses ennemis; qui a fait trembler le monde, et qui vit encore orgueilleuse et triomphante? Ses flancs robustes reposent solidement sur la mer inconstante; de là, elle embrasse avec sa poitrine et ses serres cruelles un immense espace. Les ailes de ce nouveau phénix ne se lassent jamais de couvrir de leur ombre heureuse la terre et les mers. »

Après avoir prononcé le dernier vers, Turandot soulève le voile qui cachait son visage et fixe ses yeux sur Calaf. Ce coup de théâtre réussit. Le pauvre prince, étourdi par la beauté de l'artificieuse jeune fille, reste confondu et sans voix. Profitons du moment de trouble de

Calaf pour remarquer la flatterie que l'énigme adresse à la seigneurie de Venise. Turandot aurait dû retourner toute la dernière moitié de son discours, et dire : « Elle a fait jadis trembler le monde ; mais, hélas ! aujourd'hui elle n'est plus ni orgueilleuse, ni triomphante, et les ailes de l'ancien phénix, fatiguées et repliées tristement, ne couvrent plus de leur ombre la terre ni les mers. » Calaf se remet enfin de son étourdissement, et, malgré l'inexactitude de la proposition, il devine que la bête féroce est le lion juste et terrible de l'Adriatique. Tout le divan bat des mains ; l'empereur embrasse son gendre, et la princesse tombe en faiblesse au milieu de ses femmes. En vain Turandot demande une nouvelle épreuve ; le débonnaire Altoun se met en fureur et la menace de sa malédiction. Alors Calaf s'interpose ; il supplie l'empereur d'avoir pitié du chagrin de sa fille ; il ne peut supporter l'idée d'avoir fait couler les larmes de Turandot, et renoncera plutôt à elle, et même à la vie, que de lui déplaire. On se dé-

cide à un accommodement. A son tour, Calaf proposera une énigme à la princesse, et lui donnera jusqu'au lendemain pour la deviner; mais si elle ne trouve pas la réponse à la prochaine séance du divan, elle se résoudra au mariage. Turandot accepte ces conditions. Voici l'énigme de Calaf : « Quel est le prince qui a été réduit à mendier son pain, à porter de vils fardeaux pour soutenir sa vie, et qui, parvenu tout à l'heure au comble de la félicité, retombe, en ce moment, plus malheureux qu'il ne l'a jamais été? » Calaf, inconnu de tout le monde à Pékin, éloigné de ses états perdus, pense que Turandot ne pourra jamais savoir son nom; mais il a affaire à la plus rusée des femmes. La nuit vient. Calaf, retiré dans un appartement que l'empereur lui donne, s'endort sur une ottomane. L'eunuque Truffaldin, dévoué à Turandot, arrive à pas de loup, tenant à la main une branche de mandragore qu'il pose sous l'oreiller du dormeur afin de le faire parler en rêvant. Calaf s'agite, change souvent de posture. Truffaldin attribue

ces mouvements à la vertu de la mandragore. Il imagine d'interpréter chaque geste par une lettre de l'alphabet, et compose ainsi un nom ridicule qu'il court bien vite porter à sa maîtresse.

Après la sortie de Truffaldin, Adelma paraît. Elle réveille Calaf et lui déclare son amour avec une délicatesse mêlée de passion que Gozzi pouvait mieux exprimer qu'un autre, étant plus habitué à recevoir des déclarations d'amour qu'à en faire. Son séjour en Dalmatie l'avait exercé à traiter une scène de ce genre. La défiance de Calaf s'endort ; il compatit à la faiblesse d'Adelma : « Vous êtes perdu, lui dit la perfide créature ; Turandot a ordonné votre mort, et demain, au point du jour, vous serez assassiné. » A ces mots, le prince, au désespoir d'avoir inspiré tant de haine à sa maîtresse, s'écrie : « O malheureux Calaf ! ô Timur, mon père ! voilà le dernier coup de la fortune ! » En vain Adelma offre au pauvre amoureux de fuir avec elle. Il n'a plus la force de vouloir sauver sa vie.

Sol d'amore e di morte son capace.

« Je ne suis plus capable que d'aimer et de mourir. » Adelma possède le grand art familier aux femmes de mêler le faux et le vrai. Ses mensonges sont accompagnés de larmes brûlantes et sincères. Cependant elle échoue, et ne songe plus qu'à perdre Calaf en dévoilant à Turandot le secret qu'elle vient de surprendre.

Le jour paraît. Dans son impatience d'avoir un gendre, l'empereur a déjà peigné sa barbe. On assemble le divan. Turandot arrive environnée de ses femmes. Elle est en larmes, et se cache le visage de son mouchoir, ce qui remplit de joie le vieil Altoun : « Le mariage, dit-il, la distraira. » On apporte l'autel sur lequel brûlent les restes d'un sacrifice. Aussitôt que Turandot aura avoué sa défaite, on l'unira au vainqueur. — « Il n'est pas encore temps, dit l'orgueilleuse princesse avec un air de triomphe. Vous pouvez éteindre le feu sacré. Si j'ai laissé à cet étranger son espérance,

c'etait pour mieux me venger en le faisant passer plus cruellement du plaisir à la peine. Écoutez-moi tous : Calaf, fils de Timur, je te connais. Sors de ce palais; cherche ailleurs une autre femme, et apprends jusqu'où va la pénétration de Turandot. » A ces mots, la désolation est générale. Calaf reste sans mouvement. L'empereur pleure ; Pantalon s'arrache les cheveux, et Tartaglia bégaye trois fois plus qu'auparavant. Enfin Calaf, dans le transport de sa douleur, tire son poignard et s'avance jusqu'aux marches du trône : « *Tiranna,* dit-il à sa maîtresse, ton triomphe est encore incomplet; mais je vais te satisfaire. Ce Calaf que tu connais, et que tu détestes, va mourir à tes pieds. » Le cœur de la superbe Turandot s'amollit enfin ; elle s'élance au bas du trône, et retient le bras du jeune prince prêt à se frapper, en lui disant avec tendresse :

Viver devi per me; tu m' hai vinta.

« Tu dois vivre pour moi ; je suis vaincue. » L'empereur et le divan se remettent bien vite

à pleurer de plaisir; Adelma, seule, voyant que le prince est perdu pour elle, saisit le poignard des mains de Calaf et veut se tuer; heureusement elle prononce auparavant un petit discours qui donne le temps à Turandot de s'opposer à son dessein. On se prépare à marier les amants, et la jeune première, qui est une Chinoise du XVIIIe siècle, s'approche de la rampe, regardant le parterre avec des yeux en coulisse pour assurer qu'elle est revenue de ses préventions injustes contre les hommes; elle déclare qu'elle voit là-bas une réunion de garçons pour qui elle sent de l'amitié : « Donnez à mon repentir, leur dit-elle, quelque signe bénévole de votre pardon ; » et le parterre applaudit.

On ne peut se le dissimuler, *Turandot* aurait pour nous le défaut d'être un ouvrage puéril. Un de ces spectateurs prosaïques et raisonnables dont Hoffmann avait une si grande horreur serait en droit de trouver que l'empereur est trop faible de céder aux caprices de cette princesse extravagante, et que les

grands airs d'une petite fille orgueilleuse mériteraient une bonne correction, et non pas l'honneur de fournir matière à une comédie héroïque. Le reproche ne manquerait pas absolument de vérité ; mais combien y a-t-il dans les vieux sujets tirés de l'antiquité de fables invraisemblables et un peu puériles ? Elles sont consacrées et viennent de la Grèce, au lieu de venir des Arabes. Euripide et Sophocle leur ont fait des vêtements divins ; mais ajoutez à la froide raison et au prosaïsme impassible du spectateur haï d'Hoffmann une ignorance complète des traditions antiques, supprimez ce que l'éducation a enfoncé à grands coups de marteau dans cette tête dure, et soumettez Racine et Corneille à son rare jugement. Vous verrez Mithridate amoureux à soixante ans d'une jeune fille devenir un vieux fou ; Bajazet un garçon trop léger qui écrit des billets compromettants ; Bérénice une femme importune que le roi est trop bon de ne pas faire mettre à la Bastille. Quant aux personnages de Corneille, il n'y en aurait pas un

qui ne fût un homme à chapitrer vivement pour l'empêcher d'agir sans cesse d'une façon diamétralement opposée soit aux convenances du monde, soit à ses véritables intérêts.

Sans aucun doute, le parterre français rirait quand Turandot se lèverait pour réciter ses énigmes avec le *tuono academico*, et cependant le mouvement du voile rejeté en arrière, et qui déconcerte Calaf, est éminemment dramatique; et Hoffmann, en parlant de cette scène, dit qu'il ne l'a jamais vu représenter par une jolie actrice sans s'écrier avec enthousiasme, comme le désespéré Calaf: « *O bellezza! ô splendor!* » Je souhaite aux gens qui appelleront Hoffmann un enfant l'intelligence et le goût de l'auteur du *Pot d'or*. Combien les auteurs comiques français devraient envier à Gozzi la liberté dont il jouissait et la parfaite latitude que lui laissaient les Vénitiens! Quelle aisance! quelle variété d'invention! quel laisser-aller entre le public et lui! D'une part, on ne vient que pour s'amuser; de l'autre on ne cherche qu'à trouver toutes sortes de moyens

de divertir les gens. Dans la *Femme Serpent*, pièce, il est vrai, fort compliquée, le poëte a besoin de placer une exposition nouvelle entre le troisième et le quatrième acte, afin de préparer le dénouement. Rien de plus simple : le Truffaldin Sacchi, habillé en vendeur de *relazioni*, se présente avec le manteau court et troué, le chapeau râpé, la barbe en désordre : « Gentilshommes et gentilles dames, voici la nouvelle, remarquable et authentique relation de la grande bataille qui a été livrée pendant cet entr'acte. Vous y verrez comment le géant Morgon, accompagné de deux millions de Maures farouches, a donné l'assaut à la ville de Téflis ; comment, avec le secours du ciel, la forteresse a résisté aux efforts des infidèles... etc. Cela vient de paraître. On ne le vend que la bagatelle d'un *soldo*. »

— Maître Sacchi, disait l'auteur dans la coulisse, vous distribuerez ce papier pour rien.

— Bah ! répond l'impresario, je serais donc un plus mauvais vendeur de *relazioni* que les

crieurs des rues, si on ne me payait pas? Je prétends qu'on me donne autant de sous qu'il y a de spectateurs.

Et le public de rire et de payer. En France, Truffaldin avec sa relation et son manteau troué, eût essuyé une bourrasque de sifflets, et le lendemain l'auteur se serait mis en travail de quelque pièce d'un irréprochable ennui.

Laissons de côté la *Donna Serpente*, les *Gueux heureux*, la *Zobéide*, le *Mostro Turchino* et l'*Oiseau vert*, qui composent le répertoire *fiabesque* de Gozzi, pour suivre de préférence l'homme pendant cette période remarquable de son génie. A force d'exercer sa fantaisie et de voir représenter devant lui ses conceptions originales, notre poëte vivait entouré de magiciens arabes, de nécromans thessaliens, de derviches et de faquirs dangereux par leurs ruses. A force de faire le métier de providence et de fatalité avec toutes ces créations bizarres, Gozzi entra jusqu'au cou dans le monde fantastique; les puissances occultes

dont il s'était servi se tournèrent un beau jour contre lui, et se mirent à le tourmenter. Elles rendaient son café bouillant au moment même où il portait la tasse à ses lèvres ; s'il y avait sur la place de Saint-Moïse une mare d'eau, elles y conduisaient malignement son pied. Les passants prenaient des figures inusitées : les uns paraissaient avoir sept pieds de haut, les autres lui venaient au genou. Le bon seigneur N... N..., ancien ami de son père, avait toujours quelque nouvelle folie en tête lorsque Gozzi allait le voir. Un jour, ce digne vieillard rassemblait dans son salon de vieilles bottes de formes diverses, depuis la mode du temps de l'archevêque Turpin jusqu'à l'époque actuelle, et il soutenait que ses aïeux avaient chaussé tout cela pour défendre la république contre les Turcs. Un autre jour, le bonhomme se croyait en relations avec les souverains de l'Europe, et Gozzi devenait un envoyé diplomatique qu'on recevait confidentiellement. N'était-ce pas quelque mauvais génie *fiabesque* attaché à Gozzi qui lui jouait

ces mauvais tours? Oui, évidemment. Cependant, au rebours d'Hoffmann, qui s'est cru plus tard affligé du même malheur, Charles Gozzi ne tremblait point devant ses ennemis invisibles. Il s'irritait avec l'exagération italienne, et gardait son sérieux pour faire rire les autres. Ouvrons un peu les *Contratempi* :

« Oui, je suis né avec une étoile contrariante, dit Charles Gozzi. Si je voulais raconter toutes les malices dont cette étoile sardonique m'a assassiné, il me faudrait un gros volume. Pendant une certaine époque de ma vie (celle des féeries et des fables), quelque magicien m'avait ensorcelé, car mes *contretemps* allaient jusqu'à devenir aussi dangereux que ridicules. Je n'ai pas un physique qui ressemble à celui de tout le monde. D'où vient donc que dix personnes à la fois s'obstinaient à me prendre pour un autre? A coup sûr j'étais ensorcelé.

» Un jour, à Saint-Paul, je rencontre un vieil ouvrier qui accourt à moi, se prosterne à mes pieds, embrasse ma culotte, et me sou-

tient avec un déluge de larmes que j'ai sauvé son fils de la prison. Il m'assomme de ses bénédictions et me poursuit jusqu'à ma porte en me disant que je suis le patricien Paruta, qui ne me ressemble en aucune façon.

» Qui ne connaît pas Michel dell'Agata, ce fameux *impresario* de l'opéra de Venise? Qui ne sait qu'il est moins haut que moi d'une palme et plus gros de deux palmes; qu'il s'habille autrement que moi et jouit d'une autre physionomie? Cependant, un beau jour et tout à coup, chanteurs, chanteuses, danseurs, figurants, peintres, machinistes, maîtres de chapelle et tailleurs, ne me rencontrent plus sans m'adresser leurs compliments et sans m'appeler le signor Michel dell'Agata, me regardant en face et s'indignant que Michel ne veuille plus être Michel. Je me sauve à Padoue. Je vais voir la bonne et sage danseuse Maria Canzani, mon excellente amie, qui était près d'accoucher. La servante m'annonce : « Signora, voici le signor Michel dell'Agata qui demande à vous parler. » En sortant de

chez la danseuse, je vais sur le pont San-Lorenzo ; je rêvais à ces méprises effrayantes. A côté de moi passe le célèbre professeur d'astronomie Toaldo, qui me connaît parfaitement. Je le salue ; il me regarde, ôte son chapeau avec gravité, et me dit : Adieu, Michel ! puis il s'éloigne comme une apparition.

» Un soir, il faisait très-chaud ; une lune resplendissante éclairait la place Saint-Marc ; je me promenais avec le patricien François Gritti. Une voix crie derrière moi : « Que fais-tu ici à cette heure ? Que ne vas-tu dormir, âne que tu es ? » En même temps je reçois deux coups de pied sur l'échine. Je me retourne furieux, et je vois le bon chevalier André Gradenigo, qui se confond en excuses, et s'écrie : « Ah ! ciel ! pardonnez-moi, seigneur Gozzi ; j'aurais juré que vous étiez Daniel Zanchi. — Pourquoi faut-il, lui dis-je, que vous me preniez pour un Daniel quelconque, et comment avez-vous de pareilles confidences à lui faire ? » Non, cela n'est pas naturel.

» Carlo Andrich est un de mes meilleurs

amis. Nous discourions ensemble devant Saint-Marc par un jour fort serein. Je vois un Grec portant moustaches, vêtu de long, avec la barette rouge, et tenant par la main un enfant habillé comme lui. Cet homme court à moi, tout joyeux, et veut m'embrasser : « Allons, petit, dit-il à l'enfant, baise la main à ton oncle Constantin. » Et Andrich crève de rire, tandis que je reste glacé d'horreur : « Quoi ! reprend le traître de Grec ; est-ce que vous ne seriez pas mon ami Constantin Zucalà? » — Non, répondis-je tout en colère, je ne suis pas Constantin, je ne veux pas l'être ; je m'appelle Carlo Gozzi, et qui plus est, je n'embrasserai pas le petit. « Il fallait pourtant éclaircir cet affreux mystère. Je vais chez un marchand grec, et je lui demande s'il connaît un homme nommé Constantin Zucalà. « Oui, signor, me répond ce marchand. Zucalà est un honnête négociant du quai des Esclavons, ici tout près. » — Eh bien, regardez-moi, trouvez-vous qu'il me ressemble? — « Ah! » signor, vous voulez rire. Zucalà est haut

comme cette table, et vous avez cinq pieds six pouces ! »

« Cela n'est rien encore. J'étais allé dans le Frioul pour la *villegiatura*. Je reviens en novembre, et je rentre enfin dans Venise, après une nuit et un jour passés en voiture, dans la neige, par un vent du diable ; j'arrive accablé de froid, de faim, de fatigue et de sommeil.. — *Gondoliere, porte-moi* à San-Cassiano, au palais Gozzi. — Ma paisible petite rue se trouve encombrée de gens du peuple qui crient comme des aigles. — Qu'y a-t-il donc? — C'est le seigneur Bragadino, qui a été créé ce matin patriarche de Venise ; il fait des largesses au peuple. Cela ne durera que trois jours. — Je frappe à ma porte, un maître d'hôtel vient m'ouvrir, la serviette sous le bras. — « Que faut-il vous servir, signor? Nous donnons le régal et l'hospitalité à tout le monde indistinctement. » Je le crois bien , je suis chez moi ici ; je m'appelle Charles Gozzi, cette maison est la mienne. — « C'est la vôtre, en effet, signor , tout le monde est chez nous comme

chez soi pendant ces trois jours. » J'entre dans ma maison. Partout il y a des gens attablés, des hommes ivres qui dorment, d'autres qui jouent, chantent, se querellent et vocifèrent. Le veau, le bœuf et les chapelets de dindons embrochés rôtissent dans ma cuisine. Gamache faisait ses noces dans ma chambre. Il me faut déserter avec *facchino* et gondolier, pour chercher un logement à l'auberge pendant trois jours. A qui est-il jamais arrivé rien de pareil? qui pourrait encore nier que je suis ensorcelé? Non, jamais le patriarche Bragadino n'aurait eu l'idée de s'emparer d'une autre maison que la mienne pour faire cuire ses dindons. »

Tous les caprices de l'étoile contrariante ne sont pas aussi fâcheux que celui-ci; mais Gozzi attache une extrême importance au moindre détail du chapitre, hélas! trop court, des *Contratempi*. Si on l'en croyait, la pluie tomberait pour lui seul, aussitôt qu'il met le nez dehors, et rien ne lui arriverait comme à tout le monde. Cependant tout le monde est en

droit d'en dire autant que lui. Chacun a son chapitre des *Contratempi*, orné de méprises effrayantes, de personnages bizarres et de fatalités imprévues dont on a le droit de faire des monstres. Qui ne connaît pas cette disposition d'esprit dans laquelle tout change d'aspect et s'éclaire d'une lumière fantastique? Alors la queue du diable passe entre les basques de tous les habits, et si quelqu'un vous appelle d'un autre nom que le vôtre, vous êtes au pouvoir de l'enfer. Dans les mains de Gozzi, le fantastique, soutenu par la pantalonnade vénitienne, prend des proportions énormes. L'auteur a bien l'air de croire à la vertu des paroles cabalistiques par lesquelles l'âme de Tartaglia passe dans le corps du roi, son maître, tandis que l'imprudent monarque s'amuse à entrer dans le corps d'un cerf; mais il exagère assez les choses pour vous faire entendre que cela n'est pas parfaitement croyable. Hoffmann, au contraire, est effrayé réellement, et veut vous forcer à partager son épouvante.

Transportez la scène des *Contratempi* en Allemagne : n'avez-vous pas l'écolier Anselmus, qui ne peut jamais saluer un grand personnage sans renverser une chaise ; le petit Zacharie avec ses transformations ; et le conseiller Tussmann, qui voit une tête de renard sur les épaules de son voisin l'horloger, et tout ce monde de gens qui se *fantasmatisent* dans les cabarets de Berlin ou de Nuremberg ? Assurément, il est impossible de nier l'originalité d'Hoffmann ; mais jusqu'à quel point s'est-il approprié celle de Gozzi ? Combien le poëte vénitien l'a-t-il aidé à s'exalter, à se mettre en dehors de lui-même, pour se voir agir, penser et se faire manœuvrer comme les masques de la comédie *dell' arte ?* Combien Charles Nodier a-t-il emprunté à Gozzi, qu'il a suivi de près dans ses voyages en Dalmatie ? A quel degré la *Fée aux Miettes*, *Trilby*, et tant d'autres ouvrages, sont-ils parents des comédies *fiabesques* et du chapitre des *Contratempi ? Turandot* et *l'Amour des trois Oranges* ont engendré les *Tribulations d'un directeur de specta-*

*cle* et les articles sur les marionnettes. Néophobus est le neveu de Burchiello, et ses diatribes sont venues à Paris avec un bon vent sur la *Tartane des influences*, longtemps après l'année bissextile 1756.

Tandis que d'autres ont passé leur vie entière dans le fantastique, Gozzi, trop fort pour s'y arrêter, n'y demeure qu'un instant; il prend la chose comme un badinage, dont son air fâché fait tout le charme, et en conscience le fantastique ne devrait jamais être pris autrement. Le reste est de la folie ou de l'affectation. N'oublions pas surtout que le chapitre des *Contratempi* est une production du dix-huitième siècle.

# XIV

## LA COMPAGNIE SACCHI.

C'est une existence heureuse et variée que celle de Gozzi, surtout dans son époque *fiabesque*. Qui n'a envié le sort du poëte comique jeté dans le tourbillon de la vie d'artiste, au milieu d'une troupe d'acteurs intelligents et d'actrices jolies, qui doivent a ses travaux et à ses conseils leur gloire et leur pain quotidien? Qui n'a désiré connaître la vie aventureuse décrite par Goëthe dans *Wilhelm Meister?* Charles Gozzi faisait mieux que de jouir du

pittoresque et de la liberté du monde des coulisses; il exerçait le rôle de génie du bien dans ce conflit perpétuel de passions; il refusait de voir le mal, et souvent, de peur d'être blâmé par lui, on n'osait pas commettre une mauvaise action. C'est Gozzi lui-même qui parle dans sa *Peinture de la comique compagnie de Sacchi.* « Sans nul doute il y avait, dit-il, dans notre troupe comique sept artistes excellents, soutiens solides de la comédie *dell' arte.* Ce genre, bien exécuté, est, à mon sens, la plus agréable et la plus innocente récréation; mal exécuté, il est insupportable, j'en conviens; c'est tout ce que je puis accorder aux petits esprits persécuteurs de notre comédie, et qui, avec leur sérieux affecté, sont plus ridicules encore que les arlequins sans talent.

» Outre le rapport certain de mes capricieuses allégories avec le génie de ces acteurs, outre leur *bravoure* comique, la bonne odeur d'honnêteté qu'on respirait parmi eux m'engagea à fraterniser philosophiquement avec

cette compagnie. L'union, la bonne harmonie, la discipline, les règlements sévères sur la conduite des femmes, me séduisirent. Je me flatte d'avoir été utile à la troupe et au genre, qui était avant moi plus ampoulé qu'il ne l'est. Quant au désintéressement et au zèle que j'ai montrés envers mes protégés, je n'en dirai rien. Qui pourrait compter tout ce que je leur ai fait par complaisance de prologues, d'adieux en vers, combien de chansons à intercaler, de quêtes de compliments pour les jolies actrices de passage, combien de milliers d'additions aux farces, combien de soliloques, de désespoirs, de menaces, de reproches, de prières ! Combien de fils j'ai morigénés, combien de pères j'ai suppliés, dans toutes ces pièces où les débutants timides ne savaient s'ils auraient la force d'improviser ! J'étais de fondation le compère, le parrain, le conseiller, le médiateur, le *cher poëte*, aux baptêmes, aux noces, aux querelles, toujours en badinant et toujours avec succès, car je les aimais tous.

» Aucune de nos jeunes actrices n'était laide, aucune sans dispositions pour son art. Elles s'y exerçaient en me priant de les secourir dans un moment de besoin, de leur donner des leçons, la veille d'un rôle créé. Avec leurs grands yeux, leurs airs patelins, caressants et coquets, elles obtenaient de moi ce qu'elles voulaient, preuve qu'elles jouaient bien la comédie. Et quand la troupe courait le pays dans la saison des pèlerinages! bon Dieu! quelle quantité de lettres! Milan, Turin, Gênes, Parme, Mantoue, Bologne! *ahimé!* C'étaient des récits, des chagrins, des souvenirs, des demandes d'arbitrages, des tendresses. Les lettres exercent une comédienne.

» Celui qui s'imagine qu'on peut mener des actrices sans faire l'amour est dans l'erreur. On le fait ou on feint de le faire. Ces pauvres filles sont pétries de pâte d'amour. L'amour est leur premier guide aussitôt qu'elles peuvent s'aider à marcher en s'appuyant de la main. A six ans elles en parlent et le connaissent tant bien que mal. L'austérité de la com-

pagnie existait... en paroles. La jeune comédienne est extrême en tout: amitié est un mot fabuleux; nous lui substituons l'amour et point de nuances. Une comédienne dit bien à une autre qu'elle a de l'amitié pour elle, mais quand elle veut la tromper ou lui jouer un mauvais tour. Du moins, dans notre compagnie, on faisait l'amour décemment, sans scandale. Jamais je n'ai vu nos actrices dépouiller les jeunes gens, se vendre à l'enchère, ni surtout, ce qui a de graves conséquences, mal parler de celles qui se conduisaient bien. Jamais une basse vénalité n'a été remarquée; on se serait fait bannir de la troupe. Après cela, on était amoureuse par choix, discrètement, en suivant le bon exemple qu'on avait reçu de ses père et mère, quand on en avait. Toutes les femmes disaient : « Quand j'aurai un mari, je quitterai la scène; » mais on se mariait à condition de ne point la quitter, car celle qui a vécu heureuse sur la scène ne peut plus vivre ailleurs. Nous sommes passionnés à Venise, et la passion respire dans

les coulisses : elle passe sa tête par le trou du souffleur, on l'avale avec la fumée des quinquets. Hors des planches le néant.

» Ces pauvres jeunes filles ! que d'esprit et de traits comiques dans leurs amours ! Quelquefois elles m'attaquaient et me perçaient d'œillades, car j'étais garçon, je pouvais prendre femme, et on serait restée sur les planches. Quelquefois j'ai su leurs colères, leurs querelles, leurs jalousies, et même leurs pleurs à propos de moi ; elles croyaient m'aimer parce que j'étais le *signor poeta* et célibataire, en un mot une planète adorable dont une invention scénique pouvait encore les porter au triomphe. Sous ce rapport je faisais de mon mieux, leur gloire était la mienne ; quant à l'*hyménée*, j'ai toujours mis fin aux chimères en déclarant mon parti pris de rester garçon ; mais bah ! on recommençait au bout de huit jours.

» A chaque rentrée en ville, après une tournée, je les questionnais d'un air indifférent. On ne voulait rien avouer. On avait tant pensé

à moi ! *ô Dio !* et enfin les confessions arrivaient peu à peu, et on avait eu des boisseaux d'amourettes ! Mais on protestait et on prouvait, clair comme la nuit, par des témoignages, par des lettres, que les galants étaient tous de bons partis, des époux presque assurés. Ah ! si on était restée un jour de plus dans telle ville, on serait une dame bien établie ! C'étaient de riches particuliers de Turin, qui est une ville *noble*, de Milan, une capitale ; tous avaient les intentions les plus honorables, mais tous étaient malheureusement obligés d'attendre la mort, qui d'un oncle, qui d'un père, qui d'une mère, qui d'une femme, le tout apoplectique, étique ou hydropique, ainsi cela ne pouvait tarder : « Tenez, lisez plutôt, » me disait-on. Je lisais fort placidement des expressions de tendresse, et je voyais des regards furtifs qui lisaient aussi dans mes yeux, pour y chercher de la jalousie.... Qu'il est difficile pour un philosophe de vivre parmi de jeunes comédiennes ! Elles ont dans l'âme six livres écrits sur l'art d'aimer, sans compter celui d'Ovide.

» On ne reverra plus de Truffaldin comme Sacchi, plus de Brighella comme Zanoni, plus de Tartaglia comme Fiorilli, ce Napolitain plein de feu, justement célèbre dans toute l'Italie; plus de Pantalon comme Darbès, ce comique à volonté contenu ou impétueux, majestueusement bête, et si vrai que le bourgeois vénitien croit se mirer sur la scène quand il voit ce modèle parfait de ses ridicules. La Smeralda était un ange pour la grâce, une mouche pour la légèreté. Avec trois mots, ces gens-là auraient su faire tout une scène à mourir de rire. Jamais ils n'auraient souffert qu'une pièce tombât du premier coup. Ils en auraient plutôt fabriqué une autre sur le moment, et il fallait qu'on eût ri pour son argent, car ils étaient honnêtes, et du diable s'ils voulaient rendre le prix des billets. J'ai vécu avec eux pendant dix ans, au milieu du bruit, des querelles, des tempêtes, des injures, et avec tant de plaisir que je ne donnerais pas ces dix années pour tout le reste. Hors des affaires du théâtre, ces pauvres comédiens se

seraient mis au feu les uns pour les autres; ils auraient brûlé Venise pour moi. Hélas! tout a une fin; l'extinction et la dispersion de la troupe a été un de mes grands chagrins. Goldoni s'est appuyé sur un mot imposant et trompeur, et un mot est tout-puissant sur les esprits bornés; ses pièces reviendront peut-être sur l'eau, comme un vieux sac à procès embourbé au fond des lagunes, et qu'un coup de rame détache, en passant, de la vase où il dormait, tandis que mes pauvres fables, si on les oublie une fois, ne reverront plus la lumière. »

Le temps, qui détruit tout, laissa Charles Gozzi vivre heureux et tranquille pendant quatorze ans, au milieu de ces acteurs qu'il aimait et qu'il avait perfectionnés. Cette belle époque ne fut qu'une suite de succès, de relations gaies et cordiales, de bonne harmonie et de recettes copieuses. On se réunissait deux fois par semaine chez le compère Sacchi; le vin de Chypre échauffait les conversations; la jeunesse et la beauté des actrices, leur co-

quetterie, leurs folles espérances de mariage, mettaient Gozzi dans la plus douce position dont puisse jouir un auteur. Tout alla le mieux du monde tant que le patron de la troupe n'eut de préférence marquée pour personne; mais un beau jour, une œillade plus meurtrière que les autres et mieux ajustée pénétra jusqu'à son cœur : ce fut le signal de la discorde, de la désorganisation, et même de la décadence du poëte comique.

Une actrice qu'il vit à Padoue, la signora Teodora Ricci, captiva tout à coup Charles Gozzi, à tel point qu'il négligea ses anciennes amitiés et ses intérêts pour être plus entièrement à son amitié nouvelle. Jamais il ne voulut avouer qu'il y eût de l'amour en jeu, et cependant il fit pour la signora Ricci plus que l'amitié seule n'oserait entreprendre. Cette jeune femme n'était nullement appelée par vocation à entrer dans la troupe de Sacchi. La comédie *fiabesque* et plaisante ne convenait pas à son physique sérieux, à sa diction déclamatoire, ni à son caractère violent et pas-

sionné. Dans l'idée que la faiblesse du poëte pour elle lui serait avantageuse, elle accepta les propositions que Sacchi voulut bien lui faire à l'instigation de Gozzi. Comme si le public de Venise eût deviné le tort que cet élément nouveau pouvait causer à la compagnie, il accueillit très-froidement cette actrice à son début. La pièce de l'*Amoureuse tout de bon*, composée exprès pour elle, se ressentit de la mauvaise volonté du parterre. Gozzi s'obstina; il aima mieux changer de genre que d'abandonner sa favorite, et donna une traduction du *Comte d'Essex* et une autre de *Gabrielle de Vergy*. On avait eu de la peine à monter ces deux ouvrages, si contraires aux habitudes de la troupe. Peut-être l'exécution fut-elle manquée; le public demeura muet pour l'actrice et pour les deux ouvrages, qu'il fallut laisser de côté après six représentations. Le quatrième essai fut plus heureux. Gozzi, ayant étudié l'esprit et le caractère de son amie, trouva un rôle qu'elle pouvait jouer. La *Princesse philosophe* plut beaucoup au public,

et la signora Ricci se vit enfin applaudie et acceptée par les Vénitiens. Cette réhabilitation porta le coup de la mort à la compagnie Sacchi. Toutes les actrices jalouses se liguèrent contre la nouvelle favorite; une fois l'espoir perdu de convertir le poëte en *marito felicissimo*, l'envie et la haine ne gardèrent plus de ménagements. Les quatre masques tournèrent leurs regards de tous côtés pour chercher de l'emploi; la spéculation se mettant de la partie, les directeurs de Sant'Angelo, du théâtre de Mantoue, et même celui de la Comédie italienne de Paris, leur firent des propositions. Darbès et Fiorilli, gagnés à force d'argent, quittèrent San-Salvatore pour entrer dans la troupe rivale, de sorte que Gozzi se trouva en peu de temps sans Tartaglia et sans Pantalon. Par une transformation subite, il donnait des pièces sérieuses tandis que ses concurrents héritaient de son genre et de ses acteurs comiques. Comme dans le *Roi cerf*, l'amour lui avait fait imprudemment laisser son corps pour passer dans celui d'un autre, qui

avait pris immédiatement sa place. Heureusement, si Darbès et Fiorilli emportaient la gaîté avec eux, ils ne donnaient point le génie *fiabesque* aux mauvais et obscurs faiseurs du théâtre Sant'Angelo ; mais la décadence et la dispersion de la troupe Sacchi n'en étaient pas moins inévitables. Truffaldin prenait de l'âge et perdait ses jambes. Pour surcroît de complication, ce vieux fou s'avisa d'être amoureux de la Ricci, et malgré ses soixante-dix ans il donna de l'ombrage à notre poëte, qui voulait bien se contenter du titre d'ami, à condition de ne point voir d'amant en titre. Un jour Gozzi trouva sa belle occupée à tailler du satin blanc pour faire une robe. C'était un cadeau de Sacchi, et la jeune première, avec la naïveté italienne, aurait bien voulu conserver à la fois les aunes de satin et sa vertu. La chose étant décidément impossible, elle garda le satin.

Avant l'arrivée de cette actrice, Gozzi, sans prédilection dans la troupe, également sévère et juste pour tout le monde, dressait ses artis-

tes et les pliait à ses fantaisies. Une fois amoureux, il se laissa mener et se plia lui-même aux caprices d'une femme sans intelligence. Teodora n'entendait rien à la comédie *dell' arte,* ni aux conceptions poétiques, encore moins au merveilleux mauresque ou persan, pas davantage aux allégories. Elle suivait des routines de déclamation, s'habillait du manteau piqué des vers de la tradition, et ne jouait bien que les drames compilés et empruntés. Gozzi emprunta et compila pour lui plaire. Il traduisit le *Gustave Vasa* de Piron, la *Chute de dona Elvira*, pièce espagnole, la *Femme vindicative*, etc. Le public applaudissait par complaisance, mais il ne reconnaissait plus le père original, hardi et volontaire de *Turandot* et des *Trois Oranges*. Gozzi mécontent, bouda contre les Vénitiens pendant quelques années. Il laissa la Ricci jouer son antique répertoire d'ouvrages classiques et usés. Ce temps de repos ne fut pas inutile à cet esprit dérouté. Le poëte se retrempa dans le silence. On le revit comme autrefois se promener à Saint-

Moïse, dans les coins et les petites rues, le menton incliné, comptant les dalles, et justifiant son sobriquet de *solitaire*. Il recommençait à parler tout seul et à murmurer des vers d'un air sombre et distrait. L'été de la Saint-Martin ranima encore une fois sa verve. Il eut un retour vers la satire, non pas comme dans sa jeunesse, contre de fausses locutions, des drames traduits, le patois chioggiotte, ou d'autres bagatelles indignes d'échauffer la bile d'un homme mûr. Les ridicules ne lui arrachaient plus que des sourires, ce fut sur les vices qu'il fixa son regard pénétrant. Le débordement des mœurs était parvenu à un degré d'effronterie tout à fait révoltant. Le génie satirique de Gozzi ne pouvait voir de tels excès sans leur dire un mot, et comme le sujet en valait la peine, l'émotion se mêlant à la plaisanterie, il trouva une quatrième manière, non plus gauloise comme dans la *Tartane*, ni orientale comme dans les *fables* et les allégories, ni italienne comme dans les pantalonnades; l'indignation et le chagrin lui inspirè-

rent cette ironie amère et touchante que Shakspeare avait mise dans la bouche du prince Hamlet. Trois satires seulement, et très-courtes, sortirent de ce dernier jet ; mais ce furent les meilleurs fruits qu'ait portés cet arbre si fécond.

Au milieu de cette révolution dans le récit de Gozzi, l'année 1797 arriva. Les armées républicaines et les graves événements qu'elles apportèrent à leur suite éteignirent tous les petits intérêts. On ferma les théâtres, et la politique régna seule à Venise. Gozzi assista à la chute de son pays, aux trahisons, aux folies de la magnifique seigneurie, à l'abandon méprisant du général français, à l'entrée des baïonnettes allemandes, à l'élection dérisoire du doge Manino, son ami. Dieu sait ce qu'étaient devenus dans ce conflit les Pantalons et les Truffaldins ! On n'en entendit plus jamais parler, et l'année de la mort de Charles Gozzi n'est pas même connue. On ne savait pas non plus l'année de sa naissance. Ce génie bizarre passa

comme une de ces comètes dont on n'a pas eu le temps d'étudier la marche. Aussitôt qu'on ne le vit plus, on l'oublia, et on revint à Goldoni par la pente inévitable de la routine.

A quel point cet injuste oubli a été poussé en Italie, et particulièrement à Venise, c'est ce que j'aurais refusé de croire si je ne l'avais vu par moi-même. Au mois d'octobre étant à Venise, je cherchais sur les affiches de théâtre une pièce qui ne fût pas traduite du français. On joua un soir, au théâtre *Apollo*, une comédie de Goldoni, et je pris un billet. Au premier mot, je reconnus le *Dépit amoureux*, grossièrement transformé. Dans mon désappointement, je sortis en disant qu'il n'y avait pas moyen de voir en Italie une pièce italienne, et que Gozzi avait eu bien raison de se moquer des plagiaires. Mes voisins se mirent en fureur contre moi, et me soutinrent en face que leur Goldoni était trop riche pour voler les autres, et que les *Amants querelleurs* ne devaient rien à personne, ce qui ne me persuada point. Le lendemain, je de-

mandai chez plusieurs libraires les comédies de Gozzi; à peine si on savait ce que je voulais dire. Enfin, dans une petite boutique, on me tira de la poussière un vieil exemplaire oublié sur un rayon depuis quarante ans, et on me donna les dix volumes pour le prix du papier.

Lorsque Gozzi, jetant un regard inquiet sur ses œuvres, s'était effrayé de leur originalité, le pressentiment qui lui représentait ses *fables* oubliées et les oripeaux de Goldoni sortant de l'eau n'était pas un effet du hasard. Il sentait que le mot de *régulière* attaché à l'œuvre de Goldoni serait un jour le morceau de liége qui devait l'arracher du fond des lagunes. Les véritables poëtes, les hommes de fantaisie, « qui ne vivent pas d'emprunt et ne se parent point de plumes du paon, » n'auront jamais pour eux que la minorité des gens intelligents et éclairés. Cette minorité leur fait rarement défaut; mais une immense majorité se prononcera toujours pour ceux qui suivent les chemins battus; elle reviendra là où est l'ornière, et laissera ceux qui ne marchent

sur les traces de personne se perdre dans l'oubli. Le sort du poëte de fantaisie sera donc, non-seulement d'être oublié, mais encore de reparaître, au bout d'un certain temps, comme une nouveauté sous le nom d'un autre. Certes, lorsque Hoffmann se mit à imaginer ses personnages bizarres, on ne douta pas qu'il n'eût puisé ces excellentes folies dans sa cervelle ; cependant on ne peut nier qu'il se soit inspiré de Gozzi. Le portrait de Crespel, celui de maître Abraham avec sa redingote couleur *fa bémol*, celui de Jean Kreissler avec son archet à la ceinture en guise d'épée, ne sont pas plus hardis que celui du patricien N..., avec ses armes de la bataille de Lépante. Les bottines étonnantes du *joueur d'échecs* cèdent encore le pas à celles de l'archevêque Turpin. Qui eût osé soupçonner la *Vie d'Artiste* de ne pas être un souvenir de jeunesse raconté par Hoffmann avec tous ses détails les plus exacts? Cependant on ne sait plus qu'en penser en voyant que Gozzi, trente ans auparaavnt, écrivait un chapitre semblable dans sa peinture

de la compagnie Sacchi. La chanteuse Teresa aurait-elle été aussi capricieuse dans ses amours avec le maître de chapelle, si la Teodora Ricci n'eût pas fait damner le poëte comique vénitien? Le chagrin et les déceptions d'Hoffmann se sont bien augmentés de ceux de Gozzi. Quant aux méprises de l'*Enchaînement des Choses*, du *Pot d'or* et de *Zacharie*, ce sont absolument des amplifications du chapitre des *Contratempi*. Hoffmann a beaucoup loué Gozzi et vanté ses pièces *fiabesques*, sa poésie, les caractères comiques de son théâtre, et tout ce qui n'avait aucun rapport avec les *contes fantastiques;* mais il s'est bien gardé de parler du reste, et cependant comment croire que l'histoire de l'oncle Constantin Zucalà, le portrait du sénateur botté à la Turpin, et l'aventure du palais envahi par les cuisiniers, n'aient pas frappé Hoffmann bien plus vivement que les autres morceaux? — Ajoutons que, sans le poëte astrologue Burchiello, il n'y aurait pas eu de Néophobus; que si la *Tartane* n'eût pas coulé à fond les faiseurs de galima-

tias et les novateurs vénitiens, nos fabricateurs de mots n'eussent pas essuyé sous cette forme la fine et terrible bordée que Nodier leur envoyait il n'y a que deux ans. Gozzi a encore sur ses imitateurs l'avantage d'avoir écrit en vers. Il n'est ni juste ni décent que ses inventions soient introduites en France de seconde main, tandis que le véritable créateur d'un genre original et applaudi n'est qu'à peine connu de nous.

Si je n'ai pas réussi à donner de ce poëte aimable l'opinion qu'il mérite, ses ouvrages sont là; le lecteur peut les ouvrir sans avoir à craindre d'y trouver de l'ennui, car Gozzi écrivait pour un public bien plus léger et plus impatient que nous. On ne s'inquiétait guère à Venise des lois du bon goût, ni des leçons sur la dépravation des mœurs, ni des colères de l'académicien *solitaire* contre les patois barbares; il fallait d'abord amuser son monde. Une minute d'ennui eût tout perdu et renvoyé les spectateurs immédiatement d'un théâtre à l'autre. Charles Gozzi savait cacher son but

moral ou littéraire sous l'apparence du plaisir et de la récréation ; derrière la nourrice racontant des histoires aux petits enfants, on reconnaît sans peine le philosophe. Cet alliage de la force satirique, du bon sens critique, du merveilleux oriental, du fantastique et de la pantalonnade italienne, a quelque chose d'étrange et de surprenant, comme l'existence de Venise elle-même. C'est bien de la ville féerique des lagunes que ce génie complexe devait sortir, et le public français, qui a le privilége de distinguer et d'aimer ce qui se fait de bon en tous pays, ne refusera pas à Charles Gozzi une place dans son estime.

# XV

## MILAN. — L'ACTEUR MODENA. — UN DILEMME.

Bien m'en prit d'avoir terminé par Venise, car, si j'avais débuté par là, le voyage en Italie aurait pu se borner à cette seule ville, tant il est difficile de s'en arracher. Nous y restâmes aussi longtemps que possible, et nous y serions encore si la plus impérieuse des nécessités, la question d'argent, ne nous eût forcés à passer les monts. Le simple examen de nos lettres de crédit et la progression décroissante des fonds nous ayant avertis que la patrie nous

réclamait, nous partîmes, M. V... et moi, par le courrier de Milan, nous promettant, par un serment solennel, de nous retrouver un jour sur la place Saint-Marc, ce que nous n'exécuterons probablement jamais. Annibal lui-même, qui avait de la volonté, ne revit plus l'Italie une fois qu'il eut touché les côtes d'Afrique.

En sortant de cette ville si originale, les choses perdaient leurs couleurs à mesure que nous avancions vers l'ouest. Vicence et Vérone ont encore quelque physionomie. A Milan, l'Italie s'éteint. Sauf un petit nombre de palais, on ne voit plus que des maisons modernes. Les mœurs paraissent moitié allemandes, moitié françaises, et on reconnaît dans tous les usages cette civilisation à la fourchette qui satisfait également l'Anglais et le commis-voyageur. Sous les arbres de la promenade, au milieu des équipages, on peut se croire aux Champs-Élysées; le soir, la tasse de thé septentrionale vous transporte à Londres; vous rencontrez dans le peuple une foule de bossus et de nains, comme dans nos villes manufac-

turières, où les bienfaits de l'industrie ramènent l'homme à l'état de singe. Plus de paresse, et partant plus de beauté musculaire. Le ciel est plus pâle que celui de la Provence ; l'air devient froid, et la poésie, naturellement frileuse, grelotte et se cache. Les têtes blanches des Alpes vous avertissent que le nord et l'hiver habitent à deux pas de là. Malgré le luxe, la bonne compagnie et les ressources de cette grande ville, mieux vaut le véritable Paris, quand on l'a sous la main, qu'un Paris en abrégé.

Après avoir été reçu à bras ouverts à Naples, Florence et Venise (je ne dis pas à Rome parce qu'on m'a assuré que la société romaine était fermée comme le Capitole antique si bien gardé par ses oies), vous vous imaginez que vous allez entrer partout à Milan. L'erreur ne dure pas longtemps. Il y a deux ou trois salons hospitaliers, pas davantage ; le reste est inabordable et fortifié. Quand vous avez tenté deux fois le passage, une lettre d'introduction à la main, vous comprenez que la

consigne du suisse est de n'ouvrir à aucun visage inconnu. Vous laissez votre lettre appuyée d'une carte de visite au bas de laquelle est votre adresse. Au bout de trois jours, un domestique vous apporte une autre carte de visite pour toute réponse. Cependant, si la personne qui vous recommande est de poids, on vous fait dire qu'on vous recevra tel jour, à telle heure. Vous arrivez tout franchement pour causer. Les visages sont contraints; il semble qu'on soit au désespoir de n'avoir pu vous éviter. Vous prétextez bien vite une affaire, et vous ne revenez jamais; c'est le parti le plus sage et le plus honnête. Comme les motifs de cette exclusion tiennent à la politique et à la fausse position de la noblesse vis-à-vis de son gouvernement, il n'y a pas moyen d'en garder rancune aux Milanais.

Nous avions pris nos mesures pour consacrer une quinzaine au séjour de Milan; mais au bout d'une semaine, comme nous connaissions à fond la cathédrale, le musée, qui est médiocrement riche, les débris effacés de la

fameuse Cène et quelques rares ouvrages de Luini, nous nous regardions en nous demandant ce que nous pouvions faire encore en Lombardie. L'automne marchait à grands pas; le retour des pluies devenait menaçant, et les sites des Alpes nous invitaient à partir. M. V.., poussait des soupirs à fendre le Simplon, en recueillant ses souvenirs tout frais de Venise. En causant de notre séparation prochaine, dans la cour de notre auberge, nous vîmes une affiche qui annonçait pour le soir la traduction du *Louis XI* de Casimir Delavigne, jouée par le célèbre Modena, le Talma de l'Italie. Depuis le plaisir extrême que m'avaient fait les petits théâtres napolitains, je n'avais pas trouvé un spectacle satisfaisant, excepté un soir à Florence, où un acteur appelé Domenicone avait joué d'une manière remarquable le Saül d'Alfieri. J'avais déploré la mort des théâtres vénitiens, dont la gaieté eut jadis un succès européen. Les Pantalons, les *Tartaglia*, les Trufaldins s'étaient envolés; il ne restait plus qu'un pauvre Arlequin pour soutenir le

théâtre Malibran, que la bonne compagnie ne daignait pas fréquenter. Naples seule a conservé ses spectacles nationaux. On jouait partout la tragédie, le drame français traduit, et le vaudeville arrangé sans couplets. *Le Gamin de Paris*, représenté par une jolie actrice, pouvait offrir quelque amusement, et le général de l'empire accommodé à l'italienne eût déridé un cholérique; mais cela était bon à voir une fois. Les grands acteurs tragiques sont rares en tous pays; la réputation de Modena méritait un examen sérieux. Nous allâmes donc au théâtre *Re*, nous mêler à un public intelligent et choisi.

Modena paraît avoir quarante ans et ressemble beaucoup au portrait de Jean-Jacques Rousseau. Son visage jouit de cette mobilité expressive particulière aux hommes du Midi. Tout en réglant ses gestes, il cède encore malgré lui à la pétulance causée par la chaleur du sang, et cette organisation que nous appelons *en dehors* lui rend plus difficiles qu'il ne le pense ces rôles concentrés qui reviennent

si souvent dans les ouvrages français. Modena pourrait s'élever très-haut dans les personnages du Cid, d'Othello, de Tancrède, de don Juan d'Autriche, et dans tous les rôles qui demandent plus de passion ou de brillant que de profondeur. Malheureusement la mode des traductions du français l'oblige à se renfermer sans cesse en lui-même, contrairement à son naturel. A force d'étude et d'intelligence, il réussit à se dominer assez pour étonner le public italien, qui n'est pas aussi accoutumé que nous à ces rôles concentrés. Les ultramontains dissimulent volontiers, mais fort mal; on voit sur le bout de leur nez la pensée qu'ils s'imaginent cacher. Il y a une grande différence entre le mensonge maladroit et indiscret et cette dissimulation froide qui contient son idée, la suit avec constance et va quelquefois jusqu'à la mort sans se trahir. Peut-être si Modena était de Venise ou de Palerme, qui fournissent encore des caractères *en dedans*, aurait-il pu donner au rôle de Louis XI une couleur originale sans s'attacher à l'exactitude

historique ; mais il est certain qu'une tragédie sur Charles le Téméraire lui eût mieux convenu.

Cependant Modena fit peu de contresens dans le rôle de Louis XI. Les terreurs, les superstitions, les prières au vieux moine pour obtenir du ciel quelques années de répit, les angoisses de la mort, furent rendues avec beaucoup de bonheur et de talent. Le reste fut manqué, empreint d'une exagération opposée au caractère du personnage. Toutes les fois que se présentait le sentier épineux qui traverse entre le tragique et le comique, l'acteur chancelait et tombait d'un côté ou de l'autre sans pouvoir reprendre le milieu du chemin. On riait le plus souvent où il aurait fallu frémir. Quant aux grimaces et tics nerveux destinés à montrer les progrès de la maladie, c'étaient des contorsions dont le public du Nord se serait irrité. Le costume laissait aussi à désirer. Un Français reconnaît difficilement Louis XI en robe vert-pomme bordée d'hermine, avec un bonnet de soie vert et blanc ; sans imposer

aux acteurs l'obligation puérile de porter sur leurs habits les *couleurs* qui sont dans l'âme du personnage, on se figurerait avec peine un Louis XI bigarré, un Philiphe II chatoyant, ou un Richard III de satin rose. En somme, Modena est un artiste distingué, que le ciel a fait pour le *ribombo* sonore de la poésie italienne, et non pas pour une poésie sobre et concise comme la nôtre. Chacun a ses qualités; l'hyperbole sied à l'Italien et l'ellipse au Français.

M. V... devait retourner en Bourgogne par le Simplon, et moi je devais rentrer par le Saint-Gothard. Le lendemain de la représentation de Modena, je conduisis mon fidèle compagnon aux messageries de Genève. Après quatre mois passés dans une intimité fraternelle, nous étions fort émus en nous séparant; mais, selon l'habitude des gens du Nord, nous ne faisions point de phrases. L'émotion, qui délie si bien des langues du Midi, nous fermait la bouche. Quand nous parlions, c'était de choses étrangères à tout ce que nous pen-

sions; mais nous ne laissions pas pour cela de nous entendre parfaitement.

—J'habite une jolie maison à Beaune, me dit M. V.... Après un moment de silence, il ajouta :

—Il y a une chambre d'ami d'où l'on voit les montagnes du Jura.

Au bout de cinq minutes, il reprit :

—Le vin de notre pays est bon, la campagne belle, et on trouve encore des moyens d'y passer le temps agréablement.

—De peur d'être Italiens, lui dis-je, ne nous jetons pas dans le flegme anglais. Expliquons-nous. M'invitez-vous à aller à Beaune?

—Assurément, de tout mon cœur; et si j'hésite, c'est que je n'ose vous le proposer.

—Eh bien! j'irai vous voir.

Et j'irai en effet, si le bon Dieu le permet. Une fois seul dans les rues de Milan, je songeai à mes amis, aux causeries du coin du feu, à tout ce que j'avais laissé en France de cher et d'aimable, et je courus immédiatement à mes bagages. Le moment du retour est une si

douce chose qu'il faudrait voyager, ne fût-ce que pour retrouver ceux qu'on aime. Je m'arrêtai deux jours au lac de Côme pour visiter la villa Sommariva, et saluer du bord du bateau à vapeur la Pliniana, séjour charmant qui fait envie et inspire le goût des équipées amoureuses, et puis je partis, ayant contracté une dette de cinq sous envers Gustave Planche, à qui je rendrai cette somme lorsque nous nous rencontrerons en Chine. Trois jours après, j'avais traversé le Saint-Gothard, le lac des Quatre-Cantons, Lucerne, Bâle et Strasbourg. En regardant l'horloge de la cathédrale et les belles sculptures de Pigalle au tombeau du maréchal de Saxe, il me semblait n'être jamais sorti de France et avoir entrevu l'Italie dans un rêve. Pour la première fois depuis un an je retrouvais la sensation de bien-être de l'homme appuyé sur son terrain, environné d'êtres faits comme lui, et qui parlent sa langue. J'étais dans le pays de la vraie indépendance, où l'on peut penser et dire librement. Quoique les polices de l'italie ne vous

tourmentent pas, elles savent tout de suite à qui elles ont affaire, et s'assurent que votre intention n'est bien que de voir le pays et de vous divertir. Les journaux, soumis à une censure rigoureuse, ne parlent que de bagatelles d'une fadeur insupportable. Arrivé dans la terre classique de l'esprit et du bon goût, je me jetai comme un affamé sur les larges feuilles volantes qui couvraient les tables d'un café, mélange bizarre et curieux de politique, de critique, de littérature, d'anecdotes, de nouvelles diverses et d'annonces payantes, où un simple filet sépare la discussion des intérêts les plus graves d'un morceau de poésie ou d'un caprice d'imagination. « Enfin, me disais-je, je vais donc lire quelque chose de très-spirituel, écrit sans contrainte et sans préoccupation. » Je tombai sur cette phrase que je transcris littéralement : « La partition sublime de *Robert Simnel* reçoit tous les jours plus *d'extension.* » C'était mal débuter après un an d'absence ; mais la réclame de théâtre est dispensée de savoir sa langue. Le feuilleton m'offrait une

revanche; je le saisis et m'enfonçai jusqu'à la dernière colonne dans un galimatias double, dans un abus de mots si étrange et si fou, que ma soif en fut du coup étanchée pour quinze jours.

En terminant le récit d'un voyage en Italie, la politesse demanderait que mon dernier mot fût une flatterie; malheureusement je ne trouve au bout de ma plume dans ce moment qu'un petit reproche à adresser aux Italiens. Les brillantes qualités de leur esprit et de leur caractère sont gâtées par un défaut, qui est leur susceptibilité extrême, indigne d'un peuple parfaitement civilisé. Leur amour-propre est si chatouilleux, que cent éloges ne sont rien pour eux auprès de la plus légère critique. Pour leur plaire, il ne faudrait jamais sortir d'un enthousiasme aveugle, même en matière de cuisine. Les touristes français les ont, Dieu merci, assez régalés de pathos admiratif. Étant persuadé d'avance que ceux d'entre eux qui parcourront ces pages ne me tiendront pas compte de tous mes compliments et ne verront

que cette dernière attaque, je veux du moins les placer sous le tranchant d'un dilemme : « Ou tu n'oseras te fâcher de mon reproche, de peur de paraître susceptible, ou tu te fâcheras, et tu prouveras par là que j'ai raison de te reprocher ta susceptibilité. » Nous ne sommes point ici-bas pour nous flatter réciproquement. L'encensoir est un instrument sacré réservé à l'autel et au service de Dieu. Ajoutons que la franchise est un des devoirs de l'amitié, et que j'aime trop sincèrement les Italiens pour leur taire ce que je pense. Cela dit, je soutiendrai partout que ce sont les gens les plus aimables du monde.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

# TABLE

## DES CHAPITRES DU TOME SECOND.


| | | Pages. |
|---|---|---|
| I. | PALERME. | 1 |
| II. | LA FÊTE DE LA MADONE DELL' ARCO. | 49 |
| III. | CAPOUE. — TERRACINE. — VELLETRI. | 67 |
| IV. | ROME. | 91 |
| V. | LA GRANDE CHALEUR. — HISTOIRE DU PIFFERARO. | 107 |
| VI. | TERNI. — PERUGIA. — TRASIMÈNE. — AREZZO. | 131 |
| VII. | FLORENCE. — PISE. | 155 |
| VIII. | HISTOIRE DE LA BELLE FIORALISE. | 173 |
| IX. | BOLOGNE. — FERRARE. — VENISE. | 201 |
| X. | HISTOIRE D'ANZELA ET DE SES CENT TRENTE-DEUX AMOUREUX. | 223 |
| XI. | CHARLES GOZZI. | 241 |
| XII. | LA TARTANE. | 273 |
| XIII. | TURANDOT. | 299 |
| XIV. | LA COMPAGNIE SACCHI. | 325 |
| XV. | MILAN. — L'ACTEUR MODENA. — UN DILEMME. | 347 |


Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002133832b

CE PQ 2374
.M2C6 1845 V002
C00 MUSSET, PAUL COURSE EN
ACC# 1400939

CE